

ALICE QUINN

TANAGA



I
LES ÉCORCHEURS

HÉROÏC
FANTASY

ALICE QUINN
TANAGA



I
LES ÉCORCHEURS

HÉROÏC
FANTASY

OceanofPDF.com

Alice Quinn

TANAGA

1

LES ÉCORCHEURS

HÉROÏC FANTASY

© Alice Quinn tous droits réservés – 2016
éditions Alliage - Héroïc Fantasy

OceanofPDF.com

Chapitre 1 - Sans espoir de retour

Chapitre 2 - Fennec des Sables

Chapitre 3 - Interférence

Chapitre 4 - Yarak

Chapitre 5 - Véhicule fatal

Chapitre 6- Confidences

Chapitre 7 - Suicide ?

Chapitre 8 - Ombre féline

Chapitre 9 - Luz

Chapitre 10 - Le lac de Lenngwer

Chapitre 11 - La Galerie du Plenum

Chapitre 12 - Trahison

Chapitre 13 - Cauchemar

Chapitre 14 -Brighstone Manor

Fin

Appel au lecteur :

« Et peut-être que tout était écrit
dans le livre mais le livre s'est perdu
ou quelqu'un l'a jeté dans les ronces sans le lire n'importe,
ce qui fut écrit demeure, même obscur,
un autre qui n'a pas vécu tout cela et sans connaître la langue du livre,
comprendra chaque mot et quand il aura lu
quelque chose de nous,
se lèvera un souffle,
une sorte de sourire entre les pierres. »

Claude ESTEBAN,
Sur la dernière lande.

Chapitre 1 - Sans espoir de retour

Jamais elle n'avait couru aussi vite. Mais elle savait que sa survie en dépendait. Un seul faux pas, un petit flottement de rien du tout et il fondrait sur elle pour la déchiqueter. Elle n'avait qu'une seule certitude, c'est qu'elle n'aurait pas de deuxième chance.

L'élimination pure et simple. Sans espoir de retour.

Elle retint son souffle. Réussir à se retourner sans s'arrêter de courir. Il fallait qu'elle voie. Qu'elle le voie.

Où était-il exactement ? Sur ses talons, à deux doigts de l'atteindre, ou l'avait-elle distancé un peu ? Si tel était le cas, elle pourrait se permettre de grignoter quelques dixièmes de seconde pour prendre son élan et sauter. Mais s'il était trop près, ce simple ralentissement pourrait lui coûter cher.

Un, deux, trois, elle risqua en accéléré un coup d'œil par-dessus son épaule.

Ce fut son erreur.

C'était exactement ce qu'il espérait. Finalement, sa curiosité était un signe de faiblesse. Et elle ne pouvait pas se permettre d'être faible.

Elle se sentit aspirée vers l'arrière pendant qu'il semblait bondir jusqu'à elle, comme si son hésitation lui avait permis de gagner du terrain.

Elle avala goulûment une bouffée d'un air soudain glacial, se disant que ce serait peut-être la dernière et dans un ultime effort, elle s'obligea à regarder le plus loin possible devant elle, à la clarté des trois lunes qui composaient le paysage nocturne du Jeu.

Ce qu'elle vit la remplit à la fois de terreur et de joie. La falaise !

Elle était enfin arrivée jusqu'à la falaise.

De l'autre côté de l'abîme lui parvenait l'écho de deux voix amies qui l'appelaient, qui l'encourageaient.

– Saute ! Saute !

Sauter dans le gouffre était ce qui lui restait de mieux à faire, mais aussi ce qui l'effrayait, justement. Le grand saut dans le vide. En serait-elle capable ?

Elle attendait ce moment depuis longtemps. Tout en elle le reconnaissait. Le sentiment du devoir accompli, du but enfin atteint, la sensation de soulagement qui la submergeait et pourtant, elle hésita une fraction de seconde de trop.

L'odeur pestilentielle de l'haleine de l'Écorcheur qui la pourchassait faillit la faire suffoquer. Il était là. Sur elle. Déjà, une serre de fer s'accrochait à sa manche et le léger frôlement qu'elle sentit sur sa peau fit perler quelques gouttes de sang.

Plus le choix.

Elle s'accroupit pour mieux se propulser. L'Écorcheur trébucha sur son corps ramassé et tourneboula sur lui-même dans un cri de rage, disparaissant loin dans la nuit, emporté par son propre mouvement.

Pas le temps de se retourner, de réfléchir. Elle savait qu'il avait été immédiatement remplacé par son double, son clone, son semblable. Ils étaient toute une armée à la poursuivre.

C'était le moment. Elle poussa de toutes ses forces sur ses talons, sentant sous son poids la crispation de ses mollets, de ses cuisses, de son corps entier et elle s'éleva dans les airs, en fermant les yeux.

Le vent lui cingla le visage, lui congela le nez, les joues, lui hérissa les cheveux sous son casque, faisant claquer sa cape pourpre.

Elle se risqua enfin à ouvrir les yeux et ce qu'elle vit la désarçonna. Elle ne savait si elle devait se réjouir de la beauté des choses ou s'alarmer du danger de la situation.

L'aube naissante éclairait la scène d'une clarté timide, mais suffisante pour apercevoir, loin sous elle, les vaguelettes étincelantes de l'océan.

Les voix qui l'avaient encouragée poussaient à présent des cris de joie, des hourras. Derrière elle, la cohorte reptilienne des Écorcheurs fumait et rageait, impuissante à pouvoir la suivre dans les airs.

Elle savait que cela ne durerait pas longtemps, qu'elle finirait par retomber, mais elle se permettait quelques secondes de bonheur, en apesanteur, libre comme un oiseau moqueur, au-dessus des lois de la physique et de celles des hommes, au-dessus du monde.

Ce fut court et intense.

Et aussitôt suivi d'une vertigineuse sensation de chute mortelle.

Cette fois, la mer lui apparut moins amicale, moins belle.

Les vagues qui jouaient avec la lumière se rapprochaient d'elle à une vitesse grand V et elle commençait à discerner, au milieu des reflets brillants, des ailerons noirs et menaçants. L'océan était truffé de requins qui tournaient en cercles concentriques, juste autour de l'endroit où elle allait s'abattre.

Son cerveau marchait à vive allure. Ne pas paniquer. Chaque chose en son temps. Régler les problèmes les uns après les autres. D'abord, il lui fallait trouver la position la plus adaptée à un plongeon aussi élevé, pour éviter de se fracasser sur la surface de l'eau.

Puis, si elle parvenait ainsi à éviter la mort en touchant la surface, il lui faudrait réussir à retenir son souffle suffisamment longtemps sous l'eau pour laisser à la poussée d'Archimède la possibilité de la faire remonter.

Ensuite, elle devrait économiser ses forces pour ne pas s'épuiser, car les rivages étaient trop lointains pour être atteints à la nage.

Elle s'imaginait déjà faire la planche pour ne pas se fatiguer, en espérant que le courant la rapprocherait doucement de la rive. Tout en sachant que si

cela durait trop longtemps, elle risquait une hypothermie à cause de la température de l'eau. Ceci, bien sûr, en espérant que les requins n'auraient pas encore fait d'elle leur dernier (maigre, d'accord, mais tout de même...) repas !

Lorsque les ondes ne furent plus qu'à quelques mètres, elle eut encore le temps de penser *c'est la fin* et de fermer les yeux.

Elle entendit alors le bruit des clés dans la serrure. Ils étaient revenus. Les Écorcheurs. Ils avaient réussi à franchir la frontière de l'espace liquide et ils emportaient avec eux la Cage. Ils allaient saisir la lumière de l'aube et ainsi elle serait de nouveau dans les Ténèbres, comme tous ceux qui s'étaient fait éliminer avant elle. C'était ainsi qu'en général ils gagnaient une session.

Une porte claqua.

– Théo ? Théo, où es-tu ?

Son père ? C'étaient ses clés qu'elle avait entendues, croyant que le bruit venait du Jeu. Comment se faisait-il que son père soit déjà là ?

Théo regarda rapidement la petite montre qui s'affichait en permanence au coin de son ordinateur. Dix-neuf heures quinze. Quoi ? Déjà ? Elle était pourtant rentrée du lycée à dix-sept heures vingt. Elle n'avait pas fait ses devoirs et le repas n'était pas prêt.

– Par les rognures avariées de détritiques puants ! fulmina-t-elle.

C'était son juron préféré.

– Théodora ? Tu es là ?

Son père s'approchait dangereusement de la pièce qui leur servait à tous les deux de bureau, où l'ordinateur était installé, ainsi que la petite table où Théo était censée faire ses devoirs. C'était, du temps de leur bonheur familial, à l'époque où la mère de Théo était encore en vie, la chambre des parents.

À la mort de sa femme, le père de Théo, Jules Costa, n'avait pas supporté l'idée de dormir seul dans ce grand lit et il avait transformé la chambre en bureau fonctionnel et froid. Des étagères partout, deux fauteuils dépareillés, trois tables dont une qui supportait une imprimante laser, un ordinateur et des tas de boîtes d'appareils informatiques divers. Lui-même dormait désormais sur le canapé du salon, un vieux clic-clac fatigué.

Théo eut le temps d'appuyer sur la touche toute prête qui déclarait :

« *Urgence. Ab imo pectore, citius, altius, fortius.* » *Du fond du cœur, plus vite, plus haut, plus fort*, formule suivie de sa signature : Fennec des Sables.

Ce qui automatiquement enclenchait une image de fond d'écran en économie sur l'ordinateur.

L'image représentait une photo de Théo, à l'âge de trois ans, entre ses parents souriant aux anges devant un bosquet de lauriers-roses.

Sa mère, Dassine, née à Abalessa, était la fille d'un guide touareg du Hoggar, en Algérie. Lorsqu'elle revenait en vacances au pays, elle adorait accompagner son père sur les sites archéologiques, observant les touristes qu'il escortait.

C'est ainsi qu'elle avait rencontré le jeune Jules, futur père de Théo, lorsqu'il visitait les gravures rupestres du Tassili. Ils étaient tombés éperdument amoureux l'un de l'autre et elle l'avait suivi à Paris après un mariage traditionnel à Abalessa, en présence de toute sa famille.

Théo connaissait peu cette famille qui vivait de l'autre côté de la Méditerranée. Elle y était allée dans sa petite enfance quelques fois en vacances, mais elle n'en gardait qu'un souvenir confus.

Leur vie d'alors baignait dans un bonheur rayonnant, sécurisant pour l'enfant qu'elle était, puisant ses racines dans l'amour fou que se portaient ses parents. Le sort avait décidé que cette allégresse ne durerait pas trop longtemps.

Lorsque Théo avait eu quinze ans, Dassine avait été renversée par une voiture et tuée sur le coup. Et comme le destin, lorsqu'il vous rattrape, en profite en général pour s'acharner, les parents de Jules, dans la même année, s'étaient éteints l'un après l'autre, la grand-mère de Théo d'une rupture d'anévrisme et son grand-père d'un infarctus quelques jours plus tard.

Théo avait appris alors que ce qui fait la joie ordinaire, la vie banale, tranquille d'une famille, peut être balayé d'un coup, d'un revers de main du destin.

Le bonheur est fragile, surtout quand il baigne dans un quotidien ordinaire. Il ne tient qu'à un fil de soie.

La photo familiale du paradis enfui apparut donc sur l'écran de l'ordinateur et tandis que les pas de son père se rapprochaient dangereusement, Théo eut le temps de saisir son livre de maths. Elle fit mine d'être plongée dans un problème ardu.

– Théo ? Théodora ?

Son père ouvrit la porte du bureau.

– Ah, tu es là ? Tu révises ?

– Ouais, c'est bientôt le bac blanc de maths. Coefficient 5. C'est pour ça que je n'ai pas eu le temps de faire à manger.

– C'est pas grave, ma puce. On va cuisiner ensemble. J'ai trouvé des raviolis frais en route et j'ai acheté aussi du parmesan. Ça te dit ?

– Super ! J'arrive.

– Prends ton livre, ça te permettra de réviser en même temps. Tu sais que si tu ne choppes pas la moyenne en maths et en SES, je débranche l'ordinateur ?

– Oh, non, papa ! Arrête un peu tes menaces ! Ça me gonfle !

– Ça ne dépend pas de moi ! La balle est dans ton camp. Tu viens ?

Elle sentait au ton de sa voix que sa décision était sans appel et qu'il valait mieux ne pas insister.

– J'arrive.

Il sortit de la pièce puis revint sur ses pas.

– Ah, oui, pour travailler tes maths, ce serait peut-être mieux avec ton livre à l'endroit, non ?

Et il s'éloigna dans le couloir, satisfait de sa sortie.

Théo baissa les yeux sur les pages ouvertes de son bouquin et piqua un fard. Il était, bien sûr, à l'envers. Et cela n'avait pas échappé à son père, pourtant homme distrait s'il en fut.

– Par les rognures avariées de détritrus puants ! Mais c'est pas vrai, quelle débile je fais !

Voilà. Maintenant, si elle ne rapportait pas une bonne note, elle n'aurait plus accès au PC et comment pourrait-elle alors se sortir du piège que les Écorcheurs étaient en train de lui tendre ? Comment ferait-elle pour rejoindre ses quatre alliés dont deux avaient déjà réussi l'ultime épreuve et l'attendaient sur la rive ?

C'était trop injuste ! Trop dur ! Elle était incapable d'avoir plus de 7 comme note en maths. Trop longtemps qu'elle ne suivait plus les cours que d'une oreille absente. Trop longtemps qu'elle avait perdu pied !

Fugitivement, elle se revit le jour de l'incinération de Dassine, le soleil éblouissant, son père et elle, transpirant, attendant en tournant en rond dans le cimetière la fin de la combustion du corps et la petite urne qu'on leur avait remise. C'était le lendemain qu'elle avait retrouvé, au fond d'un tiroir, un cédérom offert des mois plus tôt par sa mère et auquel elle ne s'était jamais intéressée jusqu'à ce jour. Les Écorcheurs. Du cédérom au site, elle avait vite franchi le pas.

Et comme par hasard, la même semaine, après lui avoir fait toucher la poussière dans une bagarre mémorable, elle s'était fâchée à mort avec Antoine, son meilleur ami, parce qu'il l'avait traitée de mec. Pourtant, ce n'était pas la première fois. Mais là, elle ne savait pas pourquoi, ça n'était pas passé. Comme la dernière bouchée, trop grosse, qu'on n'arrive pas à avaler.

Et, de ce jour, seul le Jeu des Écorcheurs avait eu le don de l'apaiser, de la rassurer. De la mettre à l'abri du monde. C'est ainsi qu'elle s'était peu à peu déconnectée de la réalité et que ses notes avaient commencé à baisser dangereusement. Résultat des courses : elle avait redoublé sa terminale.

Et elle était contente, car ses anciens camarades n'étaient plus avec elle. Elle ne voyait plus personne et savourait sa solitude, amplement comblée par son amitié virtuelle avec ses quatre Guerriers venus d'autres continents.

Elle sortit du bureau et rejoignit son père dans la cuisine.

Chapitre 2 - Fennec des Sables

Il avait posé sur le feu une grosse casserole d'eau et s'était immédiatement plongé dans la lecture d'un recueil de poésie de St John Perse.

Pendant que son père se plongeait dans une rêverie poétique sans fin, Théo, en soufflant, mit la table pour deux dans la cuisine. Elle remplit une carafe d'eau au robinet et pensa à poser la bouteille d'huile d'olive à côté de l'assiette de son père, pour qu'il n'ait pas à se lever. Puis elle ouvrit une boîte de sauce tomate qu'elle versa dans une petite casserole pour la faire réchauffer.

En attendant que les pâtes cuisent, elle s'assit à sa place et cette fois tenta de comprendre vraiment la page de maths qui s'étalait devant ses yeux. Pourtant elle avait beau essayer, elle n'arrivait pas à voir autre chose que la surface de la mer qui se rapprochait vertigineusement d'elle, dans un mouvement à la fois rapide et infini, puisque l'eau était de plus en plus près, mais qu'elle restait toujours hors de sa portée et pour cause, son mouvement ayant été interrompu par l'arrivée de son père.

Ils mangèrent en silence. Théo se demandait avec morosité comment elle allait faire pour essayer d'obtenir la moyenne dans une discipline qui était pour elle pire que du chinois.

Si seulement les profs avaient pu enseigner les techniques de jeux virtuels, ou poser des questions sur les Écorcheurs ? Sur ce thème, elle était imbattable.

Depuis six mois qu'elle avait découvert le Jeu, elle avait progressivement gravi les échelons sans aucune difficulté et avait coiffé au poteau des centaines d'autres joueurs de par le monde. Elle avait atteint désormais un niveau où personne ne pouvait la rejoindre. Même quand elle en parlait au

lycée, elle voyait bien qu'elle ennuyait tout le monde car personne n'avait encore expérimenté les sphères dans lesquelles elle évoluait désormais.

Théo sursauta en entendant son père :

– Je ne sais plus quoi faire, Théo. Tu sais que tu ne pourras pas redoubler encore ta terminale ?

– Ça va, papa, je sais ! De toute façon, ça ne me dérange pas de tout planter là.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Sans études, on n'est rien dans la vie, tu le sais ! À deux pas du bac, dans la dernière longueur, tu veux tout lâcher ?

Puis il ajouta d'une voix éteinte :

– Ta mère aurait su comment faire, elle. Elle aurait tant voulu que tu fasses de longues études. J'ai tout raté.

– Mais non, arrête de faire ta victime ! Ça n'a rien à voir avec toi !

– Avec quoi, alors ? C'est ce fichu ordinateur ? Ces jeux ? Je n'aurais jamais dû commencer à te laisser jouer sur Internet.

– Ça va j'ai plus dix ans non plus ! Et puis, tu ne te rends pas compte ! C'est important pour moi. C'est toute ma vie, mon refuge, mon espace de liberté... Imagine que tu sois soudain privé de poésie ?

Jules en resta un moment suffoqué :

– T'es vraiment gonflée ? Comment peux-tu comparer tes jeux à de la poésie... C'est le jour et la nuit ! Chien et chat ! Torchons et serviettes !

Théo haussa les épaules. Elle renonçait à se faire comprendre par son père. Mais son argument avait dû faire mouche car après quelques minutes de silence à mâcher ses derniers raviolis, il lui demanda d'une voix plus douce :

– Mais vous faites quoi exactement dans ce jeu ? Vous tirez sur tout ce qui bouge et celui qui en a descendu le plus a gagné, c'est ça ?

Théo ne put s'empêcher de sourire devant la vision simpliste que son père avait du Jeu.

– Arrête de me charrier !

– Non, ce n'est pas de l'ironie, je veux vraiment savoir.

Après un regard méfiant sur Jules qui avait repoussé légèrement son assiette et qui sirotait un fond de verre de vin rouge dans une attitude d'écoute, Théo esquissa une tentative d'explication :

– Ben... C'est un peu complexe. Je ne pourrais pas vraiment te résumer, mais...

– Ça ne fait rien, essaie de faire simple. Moi aussi j'aurais du mal si je voulais t'expliquer la beauté d'une poésie. Ça ne s'explique pas, ça se ressent...

– Voilà, c'est ça.

– C'est sûr, exposer un jeu où on ne fait que se dégommer les uns les autres, c'est un peu dur, je comprends...

– Tu vois, tu recommences ! Tu peux pas t'en empêcher !

– Alors parle !

– Bon, il y a des ennemis, tu vois. C'est l'armée de l'Obscur. Les Écorcheurs. Ils sont organisés en plusieurs formations. Des cohortes. Des Reptiliens, des Rampants, des Pakhus. Certains d'entre eux peuvent voler. Des élites parmi leurs cohortes. Ce sont des Créatures d'Outre-Monde qui dévorent tout.

– Tout quoi ?

– Tout. Matière, lumière, son.

– Pour quoi faire ?

– Ben, pour asservir le monde, le plier, faire régner le chaos...

– Pas mal. Classique. Un gros magma de... comment tu dis ? d'écorcheurs ? par cohortes ? C'est ça ?

Théo sourit, indulgente :

– Si tu veux...

– Et ?

– Et il y en a parmi eux qu'on connaît. Ils ne sont pas en magma, comme tu dis. D'abord il y a sûrement un roi quelque part, mais celui-là, on ne l'a pas encore repéré. Par contre, on a bien détecté les chefs des cohortes, les généraux, si tu veux. Et le Grand Consul, Miyader. Les chefs se nomment Othan, Molter, Kurun et Yarak. Chacun d'eux dirige une cohorte.

– Quelle hiérarchie, dis donc ! Et que font-ils à part tout dévorer ?

– Ils tuent, ou ils emprisonnent. De temps en temps, ils parviennent à enfermer dans la Cage des éléments qu'ils relient à la Lumière. Ça peut être des livres, des mots, des pensées, des sentiments.

– Comment peut-on enfermer des sentiments ?

– En les extrayant de leur enveloppe matérielle. Un de leurs buts est de nous emprisonner, surtout nous, les Guerriers.

– Justement, j'allais te demander et toi dans tout ça ?

Théo, devant l'intérêt que manifestait son père, commençait à s'animer en parlant.

– Moi, je ne sais pas très bien comment j'ai fait mais j'ai réussi toutes les épreuves, tu vois et je suis presque au dernier niveau. On est vraiment peu dans ce cas... Et c'est un jeu mondial, tu sais ?

– C'est quoi le dernier niveau ?

– Je ne sais pas exactement ce que ça va être, c'est la surprise, mais je sais qu'on ne sera que cinq.

– Pourquoi ?

– Pentagone, chiffre parfait. Il y en a déjà deux qui ont réussi. Ils m'attendent.

– Tu les connais ?

- Oui, enfin... Je connais leur pseudo.
 - Pseudo ? C'est quoi cette histoire de pseudo ?
 - Il est conseillé de ne pas donner son vrai nom.
 - En effet.
 - Non, mais pas seulement parce que c'est Internet ! C'est à l'intérieur même du Jeu. Celui qui connaît ton vrai nom a tout pouvoir sur toi.
 - Ah bon ?
 - Oui. C'est pareil pour les choses ou les animaux.
 - Comment ça ?
 - Quand tu connais leur vrai nom, tu les possèdes. Mais leur vrai nom est toujours caché.
 - Heu, tu parles pour de vrai, là ?
 - Mais non ! Je parle du Jeu ! Donc voilà. On se choisit un pseudo.
 - Et le tien, c'est quoi ?
 - Moi ? C'est Fennec des Sables.
- Le visage de Jules prit soudain une expression rêveuse et souriante. Il y eut un silence prolongé que Théo rompit avec impatience.
- Pourquoi tu ne dis plus rien ?
 - Tu sais ce que ça veut dire ?
 - Quoi ?
 - Fennec des Sables.
 - Bien sûr ? Ça veut dire Fennec des Sables.
 - Maman t'a surnommée ainsi quand tu as commencé à marcher. En langage touareg, bien sûr, on dit Zerda. Il y avait une berceuse qu'elle te chantait, où le mot Zerda revenait souvent.
 - Ah oui ?
 - Oui. C'est bizarre que tu t'en sois souvenu.

– Ce n'est pas que je m'en sois souvenu. C'est venu tout seul, comme ça, sans que je réfléchisse.

Jules se leva de table avec un gros soupir. Il avait de nouveau son visage de victime. D'éternel découragé.

– Je suis désolé, Théodora, mais tu m'en as dit assez. Je ne veux pas en entendre plus. J'ai compris. Ça s'appelle être addict. Accro. Dépendant. Ce jeu est en train de te dévorer toi, tout entière et non pas le monde ou la Lumière, comme tu dis... Tu fiches ton avenir en l'air pour des élucubrations. Le monde de l'Obscur ? Et puis quoi encore ?

– Mais... Tu...

– Je voulais voir, essayer de comprendre, mais vraiment tu ne m'aides pas avec ton jeu, là... Je ne peux pas te laisser continuer. Je dois prendre une décision. J'aurais dû la prendre il y a déjà longtemps. C'est allé trop loin.

– Quoi ? C'est pas juste. Tu m'as fait parler et ensuite tu...

– Ça suffit, Théo. C'est parce que je t'aime que je fais ça et, crois-moi, ce n'est pas de gaieté de cœur, car je suis ravi quand je te sais heureuse, mais je ne veux pas que tu rates ta vie pour des bêtises pareilles. Tu as vu tes notes ? Pour quelqu'un qui redouble, chapeau ! Tu as ton avenir entre tes mains et tu le dilapides avec ce Jeu.

Dans un mouvement de colère et d'impuissance, Théo se leva de table elle aussi et se mit à débarrasser les couverts avec rage, faisant claquer la vaisselle en la balançant dans l'évier, au risque qu'elle se brise.

Elle savait que son attitude était provocatrice et allait sûrement lui apporter des représailles supplémentaires, au lieu d'adoucir son père, mais elle s'en fichait, plus rien ne comptait, car elle pressentait ce qui allait suivre.

Elle serait privée d'accès à Internet jusqu'au bac, comme il le lui avait déjà promis souvent. Elle sentait quelque chose de définitif dans la voix de

Jules. Et, en effet, elle ne se trompait pas, la sentence tomba d'un coup :

– Cette fois ma décision est prise, Théodora. Je t'interdis d'approcher, de près ou de loin, l'ordinateur. Si tu as des recherches à faire pour le lycée, tu me le dis, ce sera sous ma surveillance.

Théo souffla fortement :

– Tu parles ! T'es jamais là !

– Justement, tu as raison, je vais me rendre plus présent dorénavant. Je refuserai les heures supplémentaires au bureau. On va revoir notre train de vie à la baisse, mais on va gagner sur le plan de la vie quotidienne. Je suis sûr que c'est ce que ta mère aurait désiré.

– Mais on s'en fiche, de ce qu'elle aurait désiré. De toute façon, elle n'est plus là ! cria Théo. Arrête de toujours penser à ce qu'elle aurait dit, ce qu'elle aurait fait !

– Théo !

– J'en ai marre à la fin ! Elle m'aurait comprise, elle ! D'ailleurs, c'est elle qui m'a offert le cédérom, t'as oublié ? Elle m'aurait laissée jouer sur l'ordi !

– Ça m'étonnerait...

La fin de la phrase de Jules se perdit dans le bruit que fit Théo en quittant la cuisine. Elle renversa une chaise dans sa précipitation, claqua la porte derrière elle et alla s'enfermer dans sa chambre.

Elle resta longtemps à se morfondre sur son lit, après s'être mise en pyjama. Puis elle finit par sortir pour aller à la salle de bains se laver les dents. Elle ne croisa pas son père et risqua un coup d'œil dans le bureau.

Il lui tournait le dos, occupé à mordiller un crayon, réfléchissant à une rime ou à une figure de style, un carnet de notes sur les genoux. Sans se retourner, il énonça :

– Je sais que tu es là, ma puce. Tu es encore fâchée ?

– Lâche-moi, marmonna-t-elle d'une voix basse pour que la grossièreté du propos ne soit pas trop violente, mais suffisamment fort pour qu'il comprenne.

Et elle battit en retraite dans sa chambre.

Une demi-heure plus tard, elle l'entendit lui aussi faire sa toilette avant de se coucher. Puis il rôda un moment dans le couloir. Elle l'imaginait faisant semblant de chercher un livre sur les étagères, mais, en réalité, hésiter à venir lui dire bonne nuit comme tous les soirs. À la fin, il s'approcha de la porte de sa chambre et frappa.

– Quoi ? lui répondit-elle sur un ton volontairement excédé.

– Bonne nuit, Théo.

– Bonne nuit.

Il repartit d'un pas fatigué vers sa propre chambre.

Le cœur de Théo se serra un peu en considérant la peine qu'il devait avoir, puis elle repensa à la punition et de nouveau la colère prit toute la place dans ses sentiments.

Vivement ses dix-huit ans ! Il exagérait ! Il savait bien qu'elle n'avait pas grand-chose dans sa vie ! Pas de vraie copine, plus de mère. À part son jeu, rien ne l'intéressait et c'était justement ce qu'il décidait de lui enlever ? Quelle dureté ! Jamais elle ne lui reparlerait de toute sa vie. Et dès qu'elle aurait dix-huit ans elle se barrerait de cet appartement de merde !

Elle entendit les lumières s'éteindre et elle finit elle aussi par s'assoupir d'un coup, d'un sommeil sans rêve.

Chapitre 3 - Interférence

Elle se réveilla en sursaut, ruisselante de sueur. Une angoisse lui étreignait le cœur. Puis elle se souvint de sa dispute avec Jules. Voilà pourquoi son sommeil avait été perturbé. Elle regrettait de s'être couchée sans avoir fait la paix avec son père.

Elle hésita un moment, se demandant si elle devait aller jusqu'à sa chambre lui parler et elle se leva, errant un moment dans le couloir sombre.

Mais la tentation fut la plus forte. Silencieusement, elle ouvrit la porte du bureau et se faufila jusqu'à l'ordinateur qui semblait l'attendre en somnolant.

Elle s'assit devant la console et ouvrit la session, tressaillant au moindre son émis par l'appareil, de crainte de réveiller son père.

Clic, le site, clic, le logo des Écorcheurs, clic, le code de son niveau, son pseudo : Fennec des Sables. Mot de passe : Zéphyr. C'était un mot de passe trouvé sans réfléchir, dès le premier jour où elle avait commencé à jouer sur le site.

Récemment Théo avait découvert que les quatre autres joueurs possédaient le même code. De plus ils étaient arrivés au même niveau qu'elle. C'était vraiment étrange.

Il lui arrivait souvent de tenter de percer les mystères qui entouraient ses partenaires.

Leurs costumes auraient pu en être le moyen, car ils étaient tous les cinq symbolisés par une silhouette extrêmement réaliste de Guerriers, certains très archaïques, d'autres moyenâgeux, affichant tout le harnachement incontournable de la charge : des casques à panache, des cottes de mailles et des cuirasses, des boucliers et des lances.

Pourtant, chacun affichait des détails qui les différenciaient des autres.

Théo s'était toujours demandé si ces éléments signifiaient quelque chose de précis, une origine géographique, ou ethnique.

Leurs noms auraient pu donner des indices.

D'abord, il y avait Dream Song. C'était son préféré, sans qu'elle puisse expliquer pourquoi. Il l'aidait souvent.

Puis venaient Glaive d'Or, Ciel qui Gronde et Œil de Faucon. Ce dernier arborait des plumes sur son casque, ce qui faisait penser à Théo qu'il était peut-être un Indien d'Amérique.

Ciel qui Gronde revêtait une armure qui ressemblait vaguement à celles que portaient les samouraïs. Théo l'avait donc catalogué asiatique.

Glaive d'Or, comme Dream Song, affichait des éléments très archaïques, des dessins sur la peau, des os, de la ficelle, que Théo ne parvenait pas à identifier avec précision. Cela évoquait des tribus préhistoriques.

Pour sa part, elle n'avait pas vraiment choisi son appareil, il s'était imposé à elle de façon impulsive, dès la première fois où elle avait joué et où elle avait dû choisir dans un catalogue en ligne de panoplies de guerriers, au début du Jeu. Elle avait pu sélectionner chaque pièce, personnaliser son aspect.

Elle portait un chèche noir à rayures amarante, qu'elle recouvrait d'un heaume à nasales et d'une visière ailée. Des oreilles pointues rappelant celles d'un fennec rehaussaient son casque. Son bouclier était en peau d'oryx, recouvert de signes dont elle ne comprenait pas le sens. Elle pensait qu'il s'agissait de l'écriture secrète des Touaregs, le tiffinagh, que son père lui avait déjà montré sur des photos. Un torque d'or encerclait son cou et une fibule du même métal précieux retenait sa cape vermeille.

Elle ne portait pas d'armes, mais un étendard qu'elle brandissait avec fierté, car elle adorait en voir voleter le tissu soyeux et vaporeux qui

arborait l'effigie d'un petit renard argenté sur fond roux mordoré : Fennec des Sables.

Par la suite, elle avait fait des recherches et découvert que son costume mêlait des éléments touaregs avec d'autres plus classiques, dans le genre de ceux des chevaliers du roi Arthur. Celtes, sans aucun doute et moyenâgeux.

Elle avait constaté aussi dès le début que les personnages de Guerriers étaient peu nombreux dans le Jeu.

Bien sûr, depuis le niveau 4, il n'y avait plus qu'eux. Et, chose étrange, ils étaient des Guerriers sans destriers. À pied. Elle en ignorait la raison, mais jamais jusqu'à présent le Jeu ne leur avait proposé de monture.

Comme elle, les autres avaient choisi leur mot de passe dès le premier jour, mus par une impérieuse nécessité. Comme si quelqu'un le leur avait dicté.

Elle avait appris ce détail en discutant avec eux dans le cyberspace très privé qu'elle avait le droit d'utiliser depuis qu'elle était à l'avant-dernier niveau. Le Break-Space était réservé à l'élite des joueurs.

Là, sans pour autant quitter le Jeu, sans abandonner votre rôle respectif, sans oublier votre personnage, vous pouviez échanger conseils et astuces avec vos pairs, commenter les parties.

En quelques clics elle retrouva son site, ses repères, son jeu. Mais cette fois et pour la première fois, une chose étrange se produisit si vite qu'elle crut avoir rêvé. Un reflet à peine entrevu, un lieu qui habituellement n'existait pas.

Image brouillée, comme cryptée et qui l'espace d'un instant reprend ses droits de lisibilité, fugitivement. Et là, l'inattendu, l'incroyable.

Deux monstres, deux Écorcheurs discutant calmement entre eux sur un fond translucide bleuté, informel. Un ricanement froid, métallique. Un

frottement. Était-ce une vision des futures étapes ? Était-ce un bug ? Était-ce une erreur de programmation du Jeu ?

Jamais auparavant elle n'avait pu apercevoir des Écorcheurs sans être elle-même de la partie, en piste, en jeu. Et là, l'image était arrivée comme par interférence, hors jeu, comme si rien n'était mis en place encore. Une vision des coulisses, en quelque sorte.

Elle avait la sensation gênante d'avoir surpris quelque chose qu'elle n'aurait pas dû. D'ailleurs, l'un des Écorcheurs sembla tourner la tête vers elle, comme s'il la voyait à travers l'écran, ce qui bien sûr était impossible.

Il eut un mouvement brusque, une sorte de sursaut et après une seconde d'image brouillée, elle se retrouva enfin en terrain connu, à l'intérieur du Jeu.

Ce n'était pas pour autant sécurisant puisqu'elle reprenait la partie là où elle l'avait laissée, c'est-à-dire son personnage suspendu au-dessus de l'océan. Pas d'ennemis en vue, pas de Cage menaçante.

Rien que l'immensité de l'eau se rapprochant à une vitesse vertigineuse. Cela dura une seconde, le temps d'une poussée d'adrénaline, d'un frisson d'excitation, puis ce fut le choc et la chute dans le liquide glacé. Happée par les eaux sombres et profondes, retenant sa respiration, elle tenta de déceler les ombres menaçantes des requins qui la cernaient.

Elle sentit à quelques mètres d'elle qu'un allié s'approchait pour l'aider, lui tendait une main qu'elle saisit aussitôt, reconnaissante et elle se laissa guider vers un lieu indéterminé, certaine de se diriger vers la rive.

Elle ne fut pas longue à avoir pied, alors qu'elle avait pensé le rivage beaucoup plus éloigné. Son guide surgit de nulle part avait certainement sa barre d'énergie chargée à bloc, ce qui lui avait permis de réduire la distance.

Elle s'enfonça alors dans du sable mouillé et avança avec difficulté, échappant de peu à des serres griffues jaillissant du sol. Un instinct dont elle

ne comprenait pas l'origine lui dictait l'endroit exact où elle devait poser les pieds, échappant de justesse chaque fois à l'emprise de ses prédateurs.

Son allié avait disparu et elle devait à présent ne se fier qu'à elle-même pour éviter les pièges. Un tour d'horizon panoramique lui apporta la solution.

Tout autour d'elle, un paysage paradisiaque lui tendait les bras, avec sa plage paisible, ses cocotiers doucement agités par la brise. Elle percevait les cris de quelques animaux sauvages, mais ils étaient amicaux. Elle savait pourtant que l'espace qui l'entourait portait en lui-même son propre piège.

Car au moment où elle s'y engagerait, elle serait à découvert, à la merci de n'importe quel prédateur plus rapide ou animé de mauvaises intentions. Il lui fallait rejoindre en un bond si possible le moulin en ruine qu'elle distinguait entre deux palmiers.

Deux pales continuaient à tourner lentement et les pierres du moulin, bien qu'abîmées, lui semblèrent d'une solidité à toute épreuve. Voilà où était son salut.

Mais comment et sur quoi prendre appui pour son élan, nécessaire afin d'utiliser sa fonction « bond », pour arriver en un seul mouvement jusqu'à l'abri ?

Elle prit le temps de consulter son crédit. Oui, elle pouvait compter sur sa réserve et, non, il n'y avait aucune aide à attendre des autres Guerriers dont apparemment, pas un, à cette minute, ne se trouvait branché sur Internet.

Son guide sous-marin de tout à l'heure avait disparu et les deux autres, ceux qui étaient déjà parvenus à l'étape suivante, ne pouvaient pas revenir à ce niveau de jeu. Il en restait bien un, mais il n'était apparemment pas connecté à cette heure-ci.

Elle pensait qu'il devait y avoir une histoire de décalage horaire, les uns et les autres n'étant peut-être pas dans le même fuseau, mais elle n'en était

pas sûre. Elle avait bien tenté une fois de poser la question durant les échanges sur le Break-Space mais, apparemment, cette demande avait été censurée.

Les secondes précieuses qu'elle perdit à vérifier ses atouts lui furent fatales. Une mâchoire d'acier lui enserra soudain la cheville et lui fit piquer du nez. Son visage s'enfonça dans le sable et l'eau et elle se mit à étouffer, toussant, crachant, suffoquant afin de récupérer de l'air et se débarrasser de ce qui obstruait sa bouche et son nez.

En se retournant, elle aperçut sa cheville en sang, mais nulle trace de l'agresseur qu'elle sentait tapi quelque part, dans l'ombre, attendant le moment propice pour réattaquer. En essayant de se relever, sa jambe droite lui fit défaut.

Elle glissait sans parvenir à se remettre d'aplomb et chaque fois qu'elle retombait, le sable lui piquait les yeux, lui brûlait les narines. Elle s'étranglait.

Le découragement la saisit. Jamais elle n'y arriverait. Ce n'était pas comme d'habitude. Peut-être parce qu'aucun de ses alliés habituels n'était au rendez-vous aujourd'hui, peut-être parce qu'elle s'était disputée avec son père, ce qui avait altéré sa confiance en elle, peut-être la perspective d'être privée de son cher ordinateur, bref, quelque chose faisait qu'elle n'était pas au mieux de ses capacités et qu'elle ne trouvait pas les parades, les solutions aux épreuves qu'elle rencontrait. En tout cas pas comme d'habitude. Avec juste le temps de retard qu'il fallait pour faire le jeu de ses adversaires.

Puis soudain elle songea au bug de tout à l'heure. Le Jeu était peut-être faussé, un décalage s'était peut-être produit dans les temps de réaction, l'acculant à l'échec.

Ce fut instantané. Au moment même où cette pensée se forma dans son esprit, l'image se brouilla et sauta. Et à la place, une autre image, lisse,

intemporelle, bleutée, translucide, apparut.

Cette fois, un immense Écorcheur se dressait face à une assemblée de guerriers revêtus de leurs effrayantes armures. Piques, dentures, carapaces, éclats aveuglants, ornements de laque noire, capes bleu nuit, casques de dragons, queues reptiliennes articulées, gants griffus, tout l'attirail étrange et menaçant qui les affublait de pied en cap.

Et face à eux, immense et redoutable, se tenait Miyader, le Grand Consul. Celui dont le regard ne semblait être qu'un trou noir en fusion, semblable au cratère d'un volcan au bord de l'éruption.

Un frisson parcourut Théo devant cette scène. Comme tout à l'heure, elle sentit qu'elle n'aurait pas dû la surprendre.

Pourquoi et comment avait-elle accès à cet espace qui semblait être fermé aux joueurs ? Comment les Écorcheurs, qui n'étaient que des personnages en images de synthèse animés par un logiciel dans le cadre restreint d'un jeu Internet, pouvaient-ils apparaître en dehors de l'espace-jeu comme s'ils étaient doués d'une vie propre ?

À peine le temps de formuler toutes ces idées désordonnées que le chef se tourna vers Théo avec un rictus de rage comme s'il pouvait la voir. Il pointait une serre affilée.

Image brouillée. Noir. Plus rien. Fermeture.

Théo s'aperçut qu'elle tremblait.

Une pensée étrange se forma à sa conscience. *Maintenant il me connaît. Il m'a vue en vrai. Il me reconnaîtra n'importe où.*

Mais en même temps qu'elle formulait ces mots dans sa tête, elle se mit à sourire en haussant les épaules. Mais ça va pas ? Je deviens folle ou quoi ? Jules a raison, ce jeu me bouffe les neurones ?

Un froissement se fit entendre dans la chambre de son père. Sans un bruit, elle quitta le bureau et se dirigea d'un air ensommeillé vers les

toilettes.

Elle l'avait échappé belle. Son père surgissait justement de sa chambre, un verre vide à la main.

– Qu'est-ce qu'il y a, ma puce ? Tu n'arrives pas à dormir ? Théo fit une moue qu'elle savait irrésistible pour lui.

– C'est ta punition, papa. Ça me tracasse.

– Mais tu sais que je ne suis pas fâché contre toi, n'est-ce pas ? Allez, va vite te coucher.

– Mais ma punition ?

– Ça suffit, Théodora. Tu n'arriveras pas à me mener par le bout du nez comme tu le fais toujours. Je me tiendrai à ma décision. Plus de jeux Internet.

Dépitée, Théo se dirigea d'un pas rageur vers les toilettes et s'y enferma.

Elle entendit son père remplir le verre d'eau dans la cuisine et retourner se coucher. Quand elle fut certaine qu'il était au lit, elle se glissa elle-même dans le sien, réfléchissant à un moyen de le faire changer d'avis.

Peut-être qu'elle y arriverait en lui donnant toute satisfaction avec ses résultats scolaires ?

En pensant à son bac blanc de maths, elle sut que c'était peine perdue. Devait-elle prendre la décision de ne plus jamais s'approcher d'un jeu Internet ? Pour sa propre tranquillité, celle de son père aussi, celle de ses résultats, de son avenir ? Son père avait-il raison ?

Elle finit tout de même par s'endormir dans un état de frustration extrême. Dans son rêve, elle mordait le sable, à moitié noyée, sans parvenir à en sortir.

À son réveil, elle sut que le Jeu continuait à la tenir sous son emprise. Mais elle avait par contre complètement oublié l'assemblée de guerriers Écorcheurs entrevue par erreur.

Et elle ne fut même pas étonnée de la douleur qu'elle éprouva en posant le pied droit à terre. Comme si elle avait une entorse. Elle pensa qu'elle avait dû dormir dans une mauvaise position et après avoir sans succès tenté de discipliner son exubérante chevelure rousse emmêlée, elle partit au lycée en boitillant...

OceanofPDF.com

Chapitre 4 - Yarak

En arrivant en cours, Lucas, le pitre de la classe, se fit remarquer en faisant l'idiot avec son voisin, ce qui lui occasionna une punition : s'asseoir à côté de Théo, qui affectionnait les places solitaires près de la fenêtre. Elle poussa un soupir de contrariété et écarta son sac à dos qu'elle avait étalé à la place vide.

C'est dans un état de confusion extrême que Théo abordait le cours de maths. La prof, madame Berdoin, avait déjà inscrit au tableau des problèmes à résoudre pour travailler une dernière fois, leur bac blanc qui aurait lieu bientôt.

Théo, démoralisée, lisait les sujets sans les comprendre.

Elle sortit une feuille double et sa trousse et écrivit avec application son nom en haut à gauche et la date à droite. Toujours ça d'accompli... De toute façon, elle ne pourrait guère faire mieux.

Tout se bousculait dans sa tête. Ses nouvelles résolutions, sa certitude de louper son bac blanc, la privation de son ordi qui l'attendait. Elle oscillait entre le désir de bien faire et le découragement qui l'incitait à rendre feuille blanche devant l'alignement de chiffres et de signes incompréhensibles qui s'étaient étalés devant elle.

Elle remplit tout de même, résignée, quelques lignes raturées de fonctions exponentielles.

Ayant fini son devoir bien avant les autres et pour cause, elle leva la tête.

Son regard erra d'abord à travers la fenêtre, puis vers le tableau et enfin, d'un air distrait, survola l'espace du bureau de la prof, où celle-ci, la tête baissée, corrigeait des copies.

Ce fut à ce moment que cela se produisit.

Par la suite, elle essaierait désespérément de retrouver un signal, un bruit, une odeur qui auraient pu être l'élément déclencheur (prémonitoire ?) du phénomène. Mais comme sur le moment elle n'avait pas su ce qui se passait exactement, elle n'avait pas mémorisé les petits détails.

Lentement, d'un air concentré, la prof releva la tête de ses dossiers, au moment même où un nuage voilait le rayon de soleil qui jusque-là s'attardait sur les feuilles. Elle croisa le regard de Théo et elle lui fit un gentil sourire. Pour l'encourager. En fermant un instant ses paupières avec bienveillance.

Et Théo le vit.

Lui, l'Écorcheur. Se superposant tout d'abord au visage de la prof, il finit par la remplacer tout à fait. Théo le reconnut immédiatement.

Les Écorcheurs, dans le Jeu, s'organisaient en cohortes structurées, menées par des chefs féroces. L'un d'eux, Yarakî, s'était souvent retrouvé en travers de la route de Théo.

Yarakî, le chef des Rampants.

C'était lui qui se tenait là, maintenant, à la place de sa prof de maths. Avec son casque à mandibules aux éclats laqués, duquel dépassait une longue chevelure noire, raide et brillante, qui semblait se soulever au ralenti à chacun de ses mouvements. Avec ses mains gantées d'acier et, surtout, avec son œil unique, immense, globuleux, perçant, dans son visage difforme, qui la fixait d'un regard haineux, brûlant et légèrement moqueur.

Détail répugnant, les paupières de son œil gauche avaient été cousues à gros fil d'une main malhabile et la cicatrice rougie laissait s'écouler un liquide purulent qui formait des croûtes jaunâtres au contact de l'air.

Un visage qu'on ne pouvait pas inventer, même dans le plus diabolique des cauchemars.

Yarakî avait pris possession de la prof de maths ?

Théo sursauta, effrayée, n'en croyant pas ses yeux.

Yaraki la dévisageait avec cruauté et, lentement, silencieusement, il entrouvrit l'orifice sans lèvres apparentes qui lui servait de bouche. Puis il se mit à articuler des mots à la suite les uns des autres et bien que n'émettant aucun son, le message fut très clair pour Théo :

– ON VOUS AURA TOUS !

Médusée, elle poussa du coude son voisin, soulagée de sentir qu'il était toujours là, ainsi que toute la classe, d'ailleurs.

– T'as vu la prof ?

– Ben quoi ?

– Tu vois pas ? Comment elle me regarde ? On dirait que c'est pas elle ?

– Lâche-moi avec tes délires. Elle est normale, toujours la même, Berdoin, quoi ?

– Pas du tout ! Elle a l'air malade, tu vois pas ?

– C'est toi qui es malade !

Berdoin se leva brusquement, courroucée par le comportement de Théo.

– Théodora ? Essayez de travailler un peu au lieu de parler. Allez ! Mais vous avez peut-être quelque chose à nous dire ?

Théo eut comme un vertige. Des points lumineux, rouges passaient devant elle. La tête lui tournait. L'espace d'un instant, elle crut avoir rêvé.

Berdoin était debout devant elle, semblable à ce qu'elle avait toujours été, une prof de maths tout ce qu'il pouvait y avoir de plus classique, sa coupe au carré régulière, sa peau très pâle, sa broche colorée sur son pull noir, son sourire encourageant. Bref, le quotidien.

Pourtant, elle savait avec certitude que malgré l'absurdité de la situation et son apparente invraisemblance, elle n'avait pas rêvé. La prof avait bien, durant un prompt interlude perçu par elle seule, changé d'aspect.

– Non, heu... Rien, m'dame.

– Vous avez fini ?

– Non.

La prof retourna à son bureau.

– Faut dormir la nuit, ma vieille, lui lança discrètement Lucas.

Théo se frotta les yeux pour mieux les écarquiller en fixant madame Berdoin, guettant le moindre changement dans sa physionomie.

Mais rien. Il ne se passait plus rien. Si ce n'est un léger agacement qu'on pouvait nettement lire sur son visage conciliant.

– Mais qu'est-ce qu'il y a, à la fin, Théodora ? Vous êtes malade ?

Cramoisie, Théo plongea le nez dans sa trousse en faisant mine d'y chercher un stylo. Toute la classe avait levé le nez des copies, d'un seul mouvement, pour la dévisager.

Puis tout reprit son cours habituel. Au bout d'un moment, la prof annonça :

– Ceux qui ont terminé posent leurs feuilles sur mon bureau et peuvent sortir.

Théo se leva d'un bond, posa sa feuille vaguement gribouillée sur le bord de la table de la prof et sortit en marmonnant un « au revoir » indistinct.

Juste avant de sortir, elle jeta un dernier regard par-dessus son épaule sur la prof et ce qu'elle vit alors l'épouvanta.

La prof de maths grimaçait brusquement de douleur, se tenant la tête à deux mains, balbutiant une suite de mots inintelligibles, sous le regard médusé de tous les élèves. À la suite de quoi, elle s'effondra de tout son long sur le sol, heurtant au passage deux chaises qui glissèrent et se renversèrent.

Les élèves poussèrent un cri et s'égaillèrent hors de la classe en glapissant de terreur.

Une fois dans le couloir, Théo s'appuya le dos contre le mur et ferma les yeux, épuisée comme si elle s'était battue contre une armée entière. Mais qu'est-ce qui lui arrivait ? Était-elle en train de basculer dans la folie ? Était-elle en proie à des hallucinations ? Qu'arrivait-il à la prof ? Que se passait-il ?

Elle assista sans réagir à la suite des événements : le proviseur qui se précipitait dans la classe suivi de son adjoint et de plusieurs membres de l'équipe administrative, qui demandaient si quelqu'un avait appelé le SAMU.

Blottie dans son coin, Théo se sentait invisible car personne ne lui prêtait attention.

Une équipe de pompiers entra en courant dans la classe avec une civière. Elle saisit des bribes de conversation.

– Tenter l'impossible... Rupture d'anévrisme...

Et elle assista, désespérée, au départ du corps de sa prof allongé sur le brancard.

Des larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle puisse les retenir.

Elle se sentait coupable, sans pouvoir expliquer ce sentiment.

Elle se demandait quelle était exactement sa part de responsabilité dans ce qui arrivait à sa prof. Mais elle était sûre, en tout cas, d'en avoir une.

Chapitre 5 - Véhicule fatal

Ce fut dans une sorte de brouillard que Théo traversa les cours suivants. Heureusement, les enseignants étaient à peu près dans le même état, comme les autres élèves d'ailleurs et personne ne prit garde à ses réactions.

Théo guettait les visages des profs avec anxiété, craignant de voir le phénomène se répéter, mais plus rien d'anormal ne se produisit.

À son dernier cours, ils apprirent que la prof de maths était saine et sauve. Le proviseur en personne était venu le leur annoncer pour les rassurer.

– Je sais que vous vous faites tous du souci. Vous avez été présents durant l'accident vasculaire de votre professeur de mathématiques. C'est pourquoi je tenais à ce que vous partiez rassurés chez vous. Votre professeur a été victime d'une rupture d'anévrisme. Une opération a été tentée en urgence et elle a réussi. Votre professeur est désormais en congé maladie, mais elle a survécu.

Théo jeta un regard sur les autres élèves. Certains paraissaient indifférents à cette nouvelle, mais elle lut le soulagement et l'apaisement sur le visage de la majorité d'entre eux.

Juste à ce moment, la cloche sonna et les jeunes se précipitèrent vers la sortie. Comme elle boitillait, elle fut un peu plus longue à gagner la porte et elle surprit cet échange entre les profs : « ...état de légume... Irréversible... comme privée de cerveau... terrible... »

Elle méditait ces informations en se dirigeant, la mine sombre, vers la sortie. Elle croisa alors Antoine, son meilleur ami les années précédentes. Il s'était inscrit en BTS de commerce et les cours avaient lieu dans leur lycée. Elle le soupçonnait d'avoir fait ce choix quand il avait su qu'elle redoublerait.

Il la regarda timidement, ne sachant si elle désirait lui parler ou non. Elle lui jeta un regard de regret.

Elle savait que c'était un bon copain, toujours prêt à l'aider, ouvert à toutes les discussions ; mais elle ne voulait plus le voir, pas plus lui que les autres. Elle avait rompu tous les ponts avec lui en saisissant un prétexte banal. C'était peu de temps après la mort de sa mère, quand elle avait découvert le Jeu.

Elle passa devant lui sans s'arrêter, mais elle avait pu déceler dans ses yeux qu'il avait compris qu'elle n'allait pas très bien et qu'elle aurait aimé lui parler.

Elle marcha sans énergie jusqu'à son arrêt de bus habituel.

Elle se demandait si, tout compte fait, son père n'avait pas raison. Trop jouer aux Écorcheurs avait peut-être fini par léser une zone de son cerveau et par lui faire perdre les pédales, mettant en danger la vie des autres ?

Avait-elle le pouvoir d'influer sur le destin des êtres humains à cause de visions qu'elle provoquait pour avoir trop joué à ce maudit jeu ?

Ou alors c'était simplement, comme le disait Lucas, le manque de sommeil ? Ajouté au stress, cela avait peut-être provoqué un état proche d'une transe, déclenchant des images qui n'existaient pas. Et sa prof avait, simple coïncidence, vraiment eu une rupture d'anévrisme ?

Tout en essayant de comprendre, Théo frottait doucement et machinalement sa cheville endolorie et elle réalisa soudain que sa douleur se situait exactement à l'endroit où elle avait été mordue dans le Jeu. Elle sourit de la coïncidence, mais en ressentit tout de même un certain malaise.

Elle vit l'autobus arriver de loin. Elle se leva mécaniquement de son banc et s'approcha automatiquement du bord du trottoir, de même qu'un jeune homme brun avec un sac à dos kaki et un vieux monsieur à moustache blanche.

Une jeune femme les rejoignit, portant un cabas à fleurs jaunes au bout de son bras droit, l'air pensive, les yeux baissés. Elle eut à peine le temps de remarquer à quel point cette femme ressemblait à sa mère. Rousse, comme Théo, quelques mèches frisées qui s'échappaient de son bandeau rose fuchsia, une parka fine, trois-quarts, bleu ciel, qui cachait en partie son jean brodé.

Théo avait mis un certain temps à sortir de ses réflexions personnelles. Le temps qu'elle se rende compte de cette ressemblance, la femme s'était placée devant elle, lui tournant le dos, empêchant Théo de voir son visage.

Et tout se précipita.

D'abord elle crut rêver. Non, ça n'allait tout de même pas recommencer ? Il y eut un éclat métallique. Un gant d'acier articulé, muni de longues griffes, surgit soudain, accrochant la femme par le dos de sa parka, comme pour la retenir. La femme poussa un cri étonné et n'eut même pas la possibilité de se retourner pour constater qu'il l'avait saisie ainsi par derrière.

Car, comme Théo s'en rendit compte en une fraction de seconde, il ne s'agissait pas de retenir la femme, mais plutôt de la propulser en avant, sous les roues d'un immense 4 x 4 noir brillant aux flancs ornés de flammes rouges, qui avait brusquement doublé l'autobus.

Le cri de surprise de la jeune femme se transforma en cri d'horreur et de douleur quand elle heurta de plein fouet le pare-chocs du véhicule fatal lancé à toute allure qui s'éloigna en grondant sur les chapeaux de roue, tandis qu'elle était projetée comme un pantin désarticulé à quelques mètres de l'abribus.

Sous le choc de la scène à laquelle elle venait d'assister, Théo se retourna aussi vite qu'elle le put, une fois passée sa stupéfaction, pour essayer d'apercevoir la tête du monstre qui avait poussé la jeune femme, mais il n'y avait plus personne. Le vide total, absolu.

Elle écarquilla les yeux, abasourdie. Pourtant elle avait bien vu cette chose, là, ce bras articulé, luisant, carapacé, qui jaillissait de nulle part pour attraper la jeune femme et la catapulte.

Au bord des larmes, elle suivit du regard le bolide rugissant, sursauta et s'écria :

– Là ? Là ? Regardez ? C'est quoi ça ?

À travers le reflet glacé des vitres teintées du 4 x 4, elle venait d'apercevoir l'éclat métallique d'une... cuirasse ? Un froissement voletant d'étoffe bleu nuit, un regard cruel qui semblait la narguer, la provoquer.

Comme ce matin, au lycée, elle se dit qu'il s'agissait tout à fait de l'aspect qu'avaient les Écorcheurs dans son jeu. Jamais elle n'avait réalisé à quel point leur accoutrement était effrayant. Normal, après tout, ils ne dépassaient pas la taille d'un petit personnage sur un écran d'ordinateur, tandis que là, dans la vraie vie, cela prenait des proportions guerrières inappropriées, qui les rendaient horribles.

Le jeune homme qui se tenait à côté d'elle, le visage horrifié, lui jeta un regard hébété avant de se précipiter sur la chaussée vers le corps de la jeune femme qui gisait à quelques mètres d'eux, propulsé par le choc au milieu de la rue.

L'autobus, dans un crissement de freins, avait stoppé net et le chauffeur en était descendu en hurlant.

– C'est pas vrai ! Mais c'est pas vrai ! Je ne l'avais pas vue ! Je le jure ! Je ne comprends pas, elle a jailli de nulle part ! Je n'ai pas eu le temps de freiner.

Il les prenait à témoin, gesticulait pour illustrer ses propos. Théo ne comprenait pas ce qu'il tentait d'expliquer. Cela ne correspondait pas du tout à la scène qui venait de se dérouler sous ses yeux. Elle se tourna vers le vieil homme qui se tenait à son côté, tremblant sous l'émotion :

– Vous avez vu, vous aussi ? lui demanda-t-elle. Le vieux monsieur la regarda tristement.

– Oui, ce n'est pas sa faute. Elle s'est jetée sous ses roues. Pauvre type !

– Quoi ? Mais non ! C'est pas l'autobus qui l'a..

Mais le vieux continuait sans l'écouter .

– Et elle ! Si c'est pas malheureux, vouloir se suicider si jeune ?

– Mais arrêtez ! Qu'est-ce que vous dites, à la fin ? Elle ne s'est pas jetée !

Vous n'avez pas vu que quelqu'un l'a poussée ?

L'homme hocha la tête tristement.

– Je vous comprends. C'est dur d'admettre la réalité...

– Et le 4 x 4, vous l'avez vu, le 4 x 4 ?

Alors là, le vieil homme la regarda d'un air méfiant.

– Quel 4 x 4 ? Il n'y avait pas de 4 x 4 !

Et il se détourna d'elle pour avancer vers le chauffeur. Plusieurs personnes descendaient de l'autobus en se demandant ce qui se passait, car elles n'avaient rien pu entrevoir de l'intérieur.

Devant l'ampleur du drame, des cris fusèrent, quelques-uns se précipitèrent vers le lieu où le corps gisait, inerte. Théo eut encore, avant de s'éloigner, le temps de voir le jeune homme qui composait un numéro sur son portable.

Inutile de rester plus longtemps ici. Elle était en train de comprendre qu'elle n'avait pas assisté à la même scène que les autres. Son témoignage ne ferait qu'embrouiller les faits au lieu de rendre service.

Elle tremblait de tous ses membres, sans pouvoir s'arrêter. Devant ses yeux repassait le film de la scène qu'elle venait de vivre, la jeune femme, le choc, le 4 x 4...

Il valait mieux qu'elle rentre maintenant à la maison. À pied. Malgré sa douleur tenace à la cheville. En essayant de ne regarder ni à droite ni à

gauche afin de ne pas provoquer d'autre drame du même genre. Elle avait peur. Elle mourait littéralement de peur. Que s'était-il passé exactement ?

De deux choses l'une : ou elle délirait et transformait la réalité au gré de sa folie, ou elle avait des hallucinations qui la conduisaient doucement vers la démence, ce qui somme toute revenait au même. Deux personnes avaient été victimes d'accidents violents autour d'elle et elle craquait complètement.

Il y avait autre chose qui perturbait beaucoup Théo, mais elle n'arrivait pas à mettre une pensée cohérente sur ce qui la dérangeait ainsi et elle finit par remiser ses réflexions dans un coin de sa tête, remettant à plus tard de tenter de trouver de quoi il s'agissait.

Elle grelottait de tous ses membres, comprenant que c'était une réaction physique au choc ressenti. Elle marchait automatiquement, sans bien savoir comment elle y parvenait.

Elle habitait à environ deux ou trois kilomètres du bahut et elle fila, aussi vite que possible, en boitillant, avec la désagréable sensation qu'on la suivait, mais elle eut beau se retourner fréquemment, elle ne vit rien de suspect, sauf une fois une ombre furtive, un homme très grand et très maigre, au visage caché, vêtu d'une longue cape, qui darda sur elle un regard qu'elle imagina venimeux.

Heureusement il traversa et elle le vit s'éloigner, d'un pas saccadé, ses longues mains se crispant par secousses. Berk !

Elle marchait si rapidement, en proie à ses ruminations terrorisées et agitées, que, malgré la distance, elle mit peu de temps à atteindre la porte d'entrée de son immeuble. Ce fut sur les derniers cent mètres qu'elle comprit, outre le fait d'avoir cru observer des Écorcheurs toute la journée, d'avoir assisté à la crise de sa prof, d'avoir vu une femme se faire renverser sous son nez, les véritables raisons de son trouble profond.

Sa mère.

On lui avait toujours dit qu'elle était morte renversée par une voiture, en traversant la rue. Et c'était ce à quoi elle venait d'assister, finalement. Un accident où une jeune femme se faisait écraser. Et en plus, par un hasard étrange, cette jeune femme lui ressemblait.

En tout cas c'était la réflexion qu'elle s'était faite quand elle l'avait aperçue marchant vers elle sur le trottoir. Et qu'avait dit le vieil homme ? « Elle s'est jetée sous ses roues. Si c'est pas malheureux, vouloir se suicider si jeune ? »

Elle ne savait pas pourquoi, mais ces quelques mots la mettaient mal à l'aise. Elle se souvenait maintenant de bribes de conversation qu'elle avait surprises, le jour où on avait incinéré sa mère. Des chuchotements, des regards gênés, des adultes qui détournaient la tête en la regardant.

Elle avait jugé à l'époque que c'était le malaise de devoir affronter le chagrin d'une fille qui vient de perdre sa mère.

Mais il y avait plus. Elle en était sûre à présent. Il y avait autre chose. Quelque chose de caché. Il fallait absolument qu'elle en parle à son père dès ce soir. Ce serait difficile d'aborder la question avec lui, elle le savait, mais il fallait qu'elle en ait le cœur net.

Elle pressa le pas, puis se souvint de sa punition. Son père rentrerait-il tôt ou tard aujourd'hui ? Pourrait-elle tricher un peu et ouvrir l'ordinateur avant qu'il ne revienne du boulot ?

Elle espérait que oui, mais ce n'était pas parce qu'elle avait envie de jouer. Elle en avait soupé, pour la journée, des Écorcheurs.

Non. Elle désirait ouvrir le Break-Space pour entrer en contact avec ses coéquipiers, ses alliés et leur poser des questions sur ce qu'elle avait vu aujourd'hui. Après tout, qui d'autre mieux qu'eux pouvait la comprendre ? Ils étaient les seuls qui connaissaient ses ennemis implacables. Bien sûr, ils

allaient sûrement la charrier et se moquer d'elle, mais elle prendrait ce risque. Ils lui seraient peut-être de bon conseil ?

OceanofPDF.com

Chapitre 6- Confidences

Pas de bruit dans l'appartement. Elle rentrait donc la première. Vite, elle se précipita dans le bureau et, après avoir cette fois préparé ses classeurs et livres pour ses devoirs, bien étalés, ouverts (à l'endroit) aux bonnes pages, elle s'installa en face de l'ordinateur.

Elle constata avec soulagement que son père n'avait pas mis de mot de passe afin de lui en interdire l'accès.

Elle suivit le protocole du Jeu et découvrit qu'un de ses partenaires était connecté. Il s'agissait de Dream Song. Elle avait toujours aimé ce nom et elle se sentit soudain moins seule devant ce qui lui arrivait.

Un coup d'œil sur les autres icônes lui apprit qu'aucun d'eux ne se reposait au Break-Space. Elle découvrit aussi avec dépit qu'elle était la seule désormais à plafonner au niveau 4. Tous les autres avaient réussi les épreuves et s'étaient retrouvés de l'autre côté, au niveau de la Bataille Suprême.

Dream Song lui faisait des signes encourageants. Elle était toujours engluée dans ce sable poisseux, ce qui l'empêchait de prendre son élan pour gagner l'abri rassurant du moulin. Au-delà d'un abîme infranchissable, Dream Song lui faisait des gestes de la main. Elle décida de ne pas tenter le saut tout de suite et elle brandit la main gauche en l'air en levant le pouce, lui exprimant ainsi son désir de le retrouver dans le Break-Space.

Depuis que les autres Guerriers étaient passés au niveau supérieur, elle ignorait s'ils pouvaient toujours se rencontrer dans cet espace.

Dream Song leva le pouce gauche lui aussi et un flop cristallin ainsi que le pétilllement d'une bulle qui éclate annonça son départ.

Théo le suivit et, instantanément, elle le retrouva assis sur un moelleux canapé. Il l'attendait en affichant ses couleurs, arborant, fièrement accrochés

à sa cuirasse luisante en peau très ajustée, son attirail pour faire du feu, son arc rudimentaire, voire préhistorique et même un étrange bâton recourbé présentant une vague ressemblance avec un boomerang.

Ses bras et ses jambes nus étaient couverts de signes blancs ésotériques masquant entièrement son épiderme, cachés partiellement par un nombre impressionnant de bracelets, tandis qu'autour de son cou, se balançait une bourse, nouée à un lacet de cuir. Probablement un gri-gri.

Pourtant, lui aussi, malgré l'aspect antédiluvien de sa tenue, portait des rudiments d'armure classique, un casque à visière, un bouclier, un ceinturon d'acier, des genouillères articulées. Théo soupçonnait Dream Song d'être patagonien. Ou africain ? Australien peut-être ?

Elle poussa un soupir de soulagement. Donc le Break-Space était toujours accessible, même s'ils n'étaient plus au même niveau, du moment qu'ils avaient au moins atteint le 4.

Dream Song semblait tout excité et il commença immédiatement le dialogue en anglais, qui s'inscrivit en bas à droite de l'écran.

Théo actionna le traducteur et le dialogue apparut aussi en français, sous la colonne. Elle comprit immédiatement l'excitation de Dream Song. Ce jeune Chevalier venait à peine d'accéder au niveau Suprême, juste avant qu'elle ne se connecte. C'était tout nouveau pour lui et il avait hâte d'en discuter avec un de ses pairs. Il se leva de son canapé et se mit à marcher de long en large, comme Théo.

– C'est trop fastoche ! Il faut que tu le fasses ! Ne crains rien !

– Je n'ai pas peur !

Théo tapait le plus vite possible.

– Alors pourquoi n'avances-tu pas plus vite ?

– Mon ***

Théo avait voulu dire : mon père m'a interdit d'ordinateur, je dois me planquer pour jouer et la phrase s'inscrivit avec un blanc :

– Mon *** m'a interdit d'ordinateur, je dois me planquer pour jouer.
Dream Song ne releva pas l'incident et continua :

– Ben justement, pourquoi tu ne profites pas là maintenant, pour tenter le coup ?

– C'est que...

– Quoi ?

– Je voulais parler avec l'un d'entre vous..

– Oui ? Pourquoi ? Quelque chose ne va pas ? À part la punition de ton ***, je veux dire...

Ni l'un ni l'autre ne firent attention au bip qui venait de retentir. Ils étaient trop pris par les propos échangés et un bug était toujours possible.

– Exactement. Quelque chose ne va pas, mais je ne sais pas comment l'expliquer.

– Vas-y, lance-toi ?

– Voilà. Je crois que j'ai vu un Écorcheur. Le chef de la cohorte des Rampants. Yarakhi.

– Oui, moi aussi je l'ai déjà vu. Plusieurs fois d'ailleurs. Encore un peu et je ne passais pas l'épreuve, il s'est déplacé lui-même à la tête de ses troupes pour tenter de m'éliminer de la partie.

Théo hésita encore un instant, puis elle se lança dans son aveu, essayant de trouver une manière de dire les choses qui puisse passer pour une blague.

– Non, pas dans le Jeu, je veux dire... heu... Dans la vie. La vie avec les écoles, les profs, les parents, les voitures dans la rue, tout ça...

...

– Tu es toujours là ?

– Oui. Je ne comprends pas ce que tu veux dire ?

– Ben... Heu... Tu crois pas qu'on joue un peu trop ? J'ai comme des hallucinations... Je vois des Écorcheurs partout. Au lycée, dans la rue... ironisa timidement Théo.

– T'as fait la fête toute la nuit et t'as la tête à l'envers, c'est ça ?

– Ça doit être quelque chose comme ça, mais je n'ai pas fait la fête. À vrai dire, c'était plutôt effrayant de les voir apparaître comme ça devant moi.

Un son caractéristique leur apprit que quelqu'un d'autre se connectait.

L'image de Glaive d'Or leur apparut instantanément, personnage assis sur le canapé.

Théo trouvait que ses attributs vestimentaires désignaient ce Guerrier comme originaire du continent africain, mais bien entendu, cela n'avait jamais été confirmé.

L'armure comprenait un pagne caractéristique, ainsi qu'un plumeau fait de feuilles de palmier au-dessus du casque et des pattes de lion qui décoraient de longs bracelets qui enserraient ses avant-bras. Mais peut-être était-il amazonien, ou caraïbe ?

– Salut ! Alors Fennec des Sables ? T'es à la traîne ? Qu'est-ce que tu fais ici au lieu de passer ton épreuve ? Vous parlez de quoi ?

– Salut, répondit Dream Song. C'est Fennec des Sables qui voulait nous dire un truc bizarre, complètement loufoque. Je ne comprends pas pourquoi tu joues à nous charrier comme ça, Fennec des Sables. Tu risques de faire foirer le niveau 5 avec tes élucubrations.

Théo trouva la réflexion injuste.

– Ce n'est pas ma faute s'il m'arrive des trucs bizarres en ce moment.

Glaive d'Or sembla brusquement mal à l'aise. Il se leva et se mit à déambuler lui aussi dans la pièce, tandis que dans la colonne de droite, les dialogues prenaient un tour fiévreux.

– Que dis-tu ? Il t'arrive des trucs bizarres ? Quel genre de trucs ?

– Une femme est morte sous mes yeux aujourd'hui.

– Mais où ?

– C'est trop fou. C'est encore plus incroyable à raconter qu'à vivre. Elle a été poussée par quelqu'un dont je n'ai vu que le bras. Un bras comme ceux des Écorcheurs. À ce moment là, un 4 x 4 l'a renversée.

– Tu vas dire que le 4 x 4 était lui aussi conduit par un Écorcheur ? se moqua Dream Song.

– Je sais. C'est impossible. Mais le plus incroyable est que personne autour de moi ne les a vus. Les témoins pensent qu'elle a été renversée par le bus. C'est faux ! J'ai tout vu !

– Dis donc ? Je ne sais pas à quoi tu carbures, Fennec des Sables, mais tu me fais bien marrer, railla Dream Song.

– Moi non, rétorqua Glaive d'Or. Ça ne me fait pas marrer. Je te crois.

– C'est vrai ? Tu me crois ?

– Oui. Parce qu'à moi aussi il est arrivé un truc du même genre. Dans l'endroit où je travaille. C'est un hôtel. Je ne sais pas si ce que je dis va passer, il y a beaucoup d'éléments perso. Mais bref, je travaille dans un hôtel, à la compta. C'est de là que je communique avec vous. On n'a pas d'ordi, chez moi.

– Qu'est-ce que tu veux dire, « je ne sais pas si ça va passer » ? On est censurés ? demanda Théo, brusquement inquiète.

– J'ai déjà remarqué qu'il y a certains de nos propos qui sont comme bugués, répondit Glaive d'Or. Vous avez dû remarquer, aussi. Un bip sonore. Un blanc dans la phrase écrite.

– Oui, j'ai remarqué, mais je pensais que c'était de simples bugs.

– Ce n'est pas une surveillance constante. Ça doit être un système programmé qui filtre certains mots.

– Tu as raison, tout à l'heure, c'est le mot père, qui n'est pas passé.

– Ça ne m'étonne pas. Trop perso.

– Hé, les Guerriers, vous déconnez ou quoi ? On est dans un jeu ou on ne l'est plus ? Vous êtes où, vous ? s'énerva Dream Song.

– Il semblerait que le Jeu déborde dans la vie.

– Je tremble...

– Tu peux rire, l'apostropha Glaive d'Or. Tu riras moins quand tu verras comme moi quelqu'un tomber du septième étage d'un immeuble, poussé par un Écorcheur qui ensuite fait le grand saut pour disparaître.

– Tu as vu ça ?

Dream Song et Théo poussèrent leur exclamation exactement en même temps, ce qui produisit un carambolage de lettres, pour très vite finir par ne faire qu'une seule phrase.

– Je ne comprends pas ce qui se passe.

– Moi non plus. Ça me fait froid dans le dos. Et le plus triste c'est que je connaissais le type qui est tombé. Il venait régulièrement. C'était un des rares, pour ne pas dire le seul, qui m'ait adressé la parole. Pour les clients, ici, on n'existe pas. On est transparents. Eh bien, ce gars-là, il me parlait normalement, il m'a même aidé une fois à réviser un exam, il était super sympa avec moi.

– Vraiment, vous commencez à me mettre les chocottes. Si c'est pour rire, j'ai bien ri, là. Voilà. On passe à autre chose ? Si on parlait du niveau 5 pour aider un peu Fennec des Sables, hein ? Ça a été difficile pour toi, Glaive d'Or ?

– Je ne veux pas fuir ce qui m'arrive. Ça fout la trouille, oui, mais il est inutile de se boucher les yeux. Il doit y avoir une explication scientifique à ce phénomène.

– Bon, on fait quoi, là ?

– Moi je dois fermer ma session, mon père risque de rentrer d'une minute à l'autre, annonça Théo.

– Moi, j'ai envie de quitter, je vous trouve vraiment déjantés. Je crois que je vais arrêter ce jeu si mes partenaires perdent les pédales.

– Moi, je vais rester un peu branchée en même temps que je bosse. Ça me permettra de guetter Oeil de Faucon et Ciel qui Gronde, s'ils viennent par ici. Il faut les tenir au courant.

– Vous croyez pas qu'il faudrait profiter de cette occasion ? Je veux dire : il semble qu'on ne soit pas censurés en ce moment, le mot « père » est passé à l'instant. On pourrait échanger nos vraies adresses mail ?

– C'est formellement interdit. Je n'ai pas envie de me faire éjecter alors que je suis parvenu au but Suprême. C'est hors de question.

– OK. Comme vous voulez. Espérons qu'on pourra entrer en contact par le futur aussi facilement qu'aujourd'hui.

– Bye...

– Bye...

– Bye...

Habituellement, ils se quittaient sur leur salut plus cérémonieux, en latin.

Mais apparemment, ils avaient tous oublié de le faire, préoccupé chacun par cette conversation insensée.

Chapitre 7 - Suicide ?

Théo éteignit l'ordinateur et se déplaça jusqu'au salon avec ses livres. Un coup d'œil à l'horloge murale à côté du buffet lui apprit qu'il était tard. Elle poussa un soupir déçu en songeant à la promesse que lui avait faite son père de rentrer tôt ce soir.

Elle était ravie qu'il ne l'ait pas respectée, puisque ça lui avait permis de se brancher à son jeu mais, tout au fond, une tristesse inexplicable l'envahissait. Elle l'avait cru, finalement.

Elle s'était encore fait avoir. Une infime partie de sa personne avait espéré que le bonheur pourrait revenir. Pas tout à fait le même, bien sûr, mais une vie qui ressemblerait à celle d'avant. Une vie de famille normale, avec un père présent, une maison qui ne serait pas toujours vide en rentrant du lycée, des échanges, des discussions, des activités partagées...

Faut pas rêver ! pensa-t-elle sur un ton désabusé, bien trop cynique pour quelqu'un de son âge.

Après avoir jeté un regard distrait sur les notions de liberté et de désir selon Kant et Spinoza, elle bâilla plusieurs fois et décida qu'il était temps de lancer le repas. Tout de même, son père rentrait plus tôt que ça, d'habitude. Peut-être que commencer à faire cuire le plat le ferait arriver ?

Elle farfouilla dans le congélateur. Des tonnes de poisson nature. Son père n'achetait que ça, car il disait que le poisson était bon pour la santé. Elle fouilla un peu mieux et finit par dénicher une boîte de lasagnes qu'elle enfourna dans le micro-ondes.

Pendant qu'elle l'entendait tourner, elle mit lentement la table, en essayant de ne pas songer aux apparitions hallucinogènes de Yarakhi qu'elle avait vues toute la journée.

Un coup de téléphone troua le silence en la faisant sursauter.

L'hôpital. Les urgences. Son père.

Dans la précipitation, elle ne comprit pas tout, mais elle réussit tout de même à noter l'adresse du centre hospitalier Saint-Louis, métro Goncourt et se précipita dehors en courant.

Elle boitait toujours, mais la douleur avait presque disparu. Ce fut seulement une fois dans le métro qu'elle pensa qu'elle avait oublié d'éteindre le micro-ondes. Ce n'était pas grave, elle savait qu'il s'éteindrait seul une fois arrivé au bout de la minuterie.

La ligne était directe. Elle devait se calmer. Tout irait bien. Elle tenta d'ordonner la conversation qu'elle avait eue avec cette femme, certainement quelqu'un du personnel soignant de l'hôpital.

Une infirmière, peut-être ? Qu'avait-elle dit exactement ?

Théo, sur le moment, n'avait pas voulu entendre. Ah, oui ? Elle avait parlé de voiture. D'accident. Son père avait été amené aux urgences.

Elle n'avait pas dit qu'il était mort, alors il ne fallait pas s'en faire. Il allait s'en sortir. Il n'avait pas ses papiers sur lui, mais ils avaient fini par appeler à partir de la mémoire de son téléphone portable. Heureusement dans la liste, à la lettre M, ils avaient trouvé MAISON et c'était le premier numéro qu'ils avaient tenté, avec succès.

Théo se rongait les ongles nerveusement et devant le regard désapprouvateur d'une vieille assise juste en face d'elle, elle se força à ranger ses mains au fond de ses poches, pour se surprendre, moins d'une minute plus tard, de nouveau à mordiller le bord de son doigt. Agacée par l'attention dont elle était l'objet, elle ferma les yeux, fit semblant de dormir, puis finit par souffler d'un air excédé en direction de la vieille en question, qui tourna la tête, gênée.

Elle regretta aussitôt d'avoir fait ça, en se disant qu'il valait mieux avoir quelqu'un en face d'elle de tout à fait normal, plutôt qu'un Écorcheur. Ses

pensées commençaient à tourner en rond. Tout se mélangeait dans sa tête.

La conversation avec l'infirmière, des images de son père sur une civière, sa prof de maths sous les traits de Yarakî, un corps qui tombait du septième étage d'un hôtel quelque part dans le monde, une femme sous un autobus.

Dans son trouble, elle faillit bien sûr rater la station. Elle dut courir, bousculer plusieurs personnes et sauter sur le quai juste avant que les portes ne se referment.

Elle se présenta aux urgences et fut admise à y entrer après avoir décliné son identité.

Son père reposait en effet sur une table haute genre civière, dans un couloir des urgences. Il portait encore ses habits, à moitié ensanglantés et il avait l'air endormi, avec des tubes un peu partout. Il était si pâle qu'elle eut un coup au cœur en l'apercevant, le croyant mort. Mais il respirait, bien que faiblement.

Les lèvres tremblotantes, elle se pencha vers lui pour l'embrasser. Elle se sentait tout à coup très faible, toute petite. Elle avait peur. Peur que son état ne soit vraiment sérieux. Elle tenta de se raisonner, pour faire cesser les battements irréguliers de son cœur : *tout de suite, il faut que tu dramatises ! Ça arrive à tout le monde tous les jours, des accidents et il y en a plein qui s'en sortent !*

Mais ces phrases n'avaient aucun sens. Elles ne pouvaient pas calmer son inquiétude et elle ne put retenir des larmes, tout en ayant honte de pleurer ainsi en public.

Heureusement, personne ne faisait attention à elle, si bien qu'au bout d'un moment elle prit une chaise et s'assit tout près de lui, en posant délicatement son visage à côté du sien et en serrant une de ses grandes mains dans les siennes, priant secrètement pour qu'il n'ait rien de grave, qu'il guérisse vite

de ses blessures et qu'il puisse rentrer rapidement à la maison. Elle se reprochait la dispute qu'ils avaient eue la veille et regrettait son entêtement.

Soudain, alors qu'elle croyait qu'on les avait complètement oubliés, ce fut le branle-bas de combat. Trois personnes vêtues de blanc intervinrent en même temps, une quatrième les rejoignit en donnant des ordres et une cinquième l'invita à la suivre dans un bureau. Ce fut ainsi qu'elle vit son père disparaître au fond d'un couloir derrière une porte battante.

Elle sursauta et sentit les battements de son cœur s'accélérer lorsqu'elle crut apercevoir dans le mouvement des portes le froissement d'une toile noire brillante, virevoltante et un éclat métallique.

Elle se frotta les yeux, ahurie. Non. Pas ici. Pas avec son père dans cet état, à leur merci.

Elle se mit à courir vers la civière mais fut immédiatement interceptée par deux bras puissants.

– Venez par là, mademoiselle. Je sais, c'est dur, mais il faut le laisser maintenant. On va opérer sa fracture du coude.

– Mais... J'ai vu... Heu...

Malgré sa panique, l'esprit de Théo était encore assez affûté pour comprendre qu'il valait mieux ne rien dire de ce qu'elle venait de voir. Et, pleine d'appréhension, elle suivit la femme qui voulait lui parler.

L'entrevue fut brève. L'assistante sociale, puisque c'en était une, commença par lui expliquer que son père avait été renversé par une voiture.

RENVERSÉ PAR UNE VOITURE ?

Théo ne parvenait pas à en croire ses oreilles.

– Heu... Vous avez dit... renversé par une voiture ?

– Oui. Tu n'as pas l'air bien. Ça va ? Tu veux un verre d'eau ?

– Non, merci. C'est juste que... ma mère...

– Oui ?

– Ma mère, heu... elle est morte, renversée aussi par une voiture...

– Oh... Désolée ...

Théo avait parlé du décès de sa mère pour détourner l'attention de la dame vers une autre piste, mais en réalité, son cerveau carburait à toute allure, plutôt en songeant à l'accident dont elle avait été témoin à l'arrêt du bus.

Elle avait l'esprit en ébullition, en proie à la peine ravivée du décès de sa mère, au choc subi en assistant à l'accident de cet après-midi, à la tristesse inspirée par ce qui était arrivé à sa prof, le tout ponctué par l'appel téléphonique de l'hôpital pour son père.

Trop c'était trop.

Elle avait le sentiment de ne plus pouvoir contrôler ses réactions. Elle avait envie de pleurer, se refusait à le faire devant témoin, mais surtout, surtout, elle savait que le vrai problème ne s'arrêtait pas à cette suite de traumatismes. Il y avait plus important. Plus dangereux. Plus étrange. L'intrusion des Écorcheurs dans sa vie quotidienne.

Elle essaya de maîtriser ses émotions et tenta de récapituler tout ce qu'elle venait de vivre. Une femme qui ressemble à sa mère se fait renverser par une voiture sous ses yeux, comme sa propre mère des années auparavant et le même jour, qui, soit dit en passant, est également le jour où elle voit Yarak en personne au lycée prendre possession de sa prof de maths juste avant qu'elle soit victime d'une rupture d'anévrisme, le même jour donc, son père, lui aussi, qui se fait renverser par une voiture. Impossible, statistiquement parlant.

Il ne pouvait y avoir qu'une raison à tous ces événements : les Écorcheurs. Aucun doute, c'étaient eux qui étaient derrière tout ça.

– Rassure-toi, ton père ne va pas mourir.

– Il est dans le coma ?

– Non, quand tu l'as vu, il était endormi à cause des cachets que nous lui avons donnés. Il a plusieurs fractures, mais rien de bien grave. Pas de coma, pas d'hémorragie interne, rien d'inquiétant. Non, ce qui m'inquiète, c'est plutôt : qui va s'occuper de toi maintenant ? On ne peut pas laisser un mineur seul si longtemps, même si tu vas dans ta dix-huitième année. Car ton père risque d'en avoir pour quelques semaines entre l'hôpital et la rééducation. De plus, heu, le psy va peut-être le forcer à un séjour, heu... Comment dire...

– Un psy ? Pourquoi un psy ?

– Heu, bref, faut-il que tu ailles dans un centre d'accueil en attendant ? C'est à ça que nous devons songer maintenant.

Malgré l'appréhension qui la happait tout entière, Théo trouva la force de sourire d'un air indifférent et de bidonner un subterfuge.

– Oh, si c'est ça, ce n'est pas la peine de vous inquiéter. Y a ma grand-mère qui vit avec nous maintenant.

– Ah bon ?

– Oui. Elle a juste horreur de sortir dans la rue, elle ne peut pas prendre le métro ou le bus, elle n'aime pas ça. C'est la mère de ma mère. C'est moi et mon père qui faisons les courses mais c'est elle qui nous fait à manger, toujours.

– Ah bon, alors si c'est comme ça, tout est dans l'ordre. Tu vas emporter avec toi ce formulaire que tu lui feras remplir et signer et la prochaine fois que tu viendras voir ton père, tu nous le rapporteras, d'accord ?

Théo hocha la tête, posa quelques questions sur les conditions dans lesquelles était arrivé l'accident de son père et se heurta alors à un comportement étrange de la part de l'assistante sociale. On aurait dit qu'elle évitait de répondre. Théo se gratta le menton, farfouilla dans ses papiers, toussota en marmonnant une suite de mots inintelligibles.

Cet échange la plongea dans une sensation de déjà-vu. L'atmosphère était semblable à celle qui l'entourait aux obsèques de sa mère. Un air gêné d'évitement. Un malaise. Comme si on lui cachait quelque chose.

La jeune fille repensa à ce qu'avait dit le vieux sur la femme tout à l'heure. Qu'elle s'était jetée d'elle-même sous les roues du bus. Ces gens devaient penser que son père, lui aussi, s'était *suicidé*.

Mais ils se méprenaient. Ils se trompaient tous. *Jamais il ne se serait donné la mort. Il ne voulait pas laisser Théo seule.*

N'est-ce pas ?

Chapitre 8 - Ombre féline

Son retour fut morose. Théo se rendait compte qu'elle était très perturbée. Elle ne parvenait pas à mettre ses pensées bout à bout. Plus que jamais, elle aurait voulu pouvoir se blottir contre l'épaule protectrice de sa mère. Sa présence lui manquait cruellement.

Comment réagir à ce qui se passait ? Devait-elle admettre que tout était normal et que c'était sa perception des choses qui était modifiée, déformant le réel, faisant apparaître des monstres là où tout était ordinaire ?

À force de vouloir se réfugier dans un monde virtuel et s'être coupée de la vie de tous les jours, avait-elle fini par franchir une frontière invisible, celle qui sépare les gens normaux des fous ?

Ou devait-elle reconnaître que le monde, le bon vieux monde auquel elle était habituée, possédait en fait d'autres ressorts, d'autres espaces et que des monstres y évoluaient aussi tranquillement que n'importe quel quidam ?

Si tel était le cas, pourquoi ces monstres étaient-ils des Écorcheurs, comme dans son jeu ? Que voulaient-ils exactement manifester par leur intrusion hors de l'écran ? Leur désir était-il le même que dans le Jeu ? Détruire, dévorer, engloutir toute matière vivante, symbolisée par les Guerriers Glorieux dont Théo faisait partie ? Plonger le monde dans un univers de ténèbres, privé de lumière et de son ?

Théo se souvint brusquement avoir lu un jour que des expériences de torture avaient été tentées par les nazis en plaçant des êtres humains dans des cellules aseptisées, qu'on avait plongées dans le noir et qu'on avait capitonnées pour les soustraire à tout univers sonore.

Ces personnes avaient vite perdu l'esprit. Pourtant, on ne leur avait fait aucun mal. Raffinement suprême. Elles n'avaient pas été touchées, encore

moins frappées. Et elles avaient été transformées en loques. Plus trace de la moindre humanité en elles. Des esprits déphasés, errants, effilochés.

Théo ne savait pas pourquoi ce souvenir était revenu dans sa tête. Était-ce ce à quoi ressemblerait le monde si les Écorcheurs les envahissaient ?

Elle monta l'escalier de son immeuble d'un pas lourd et n'eut pas envie de manger quoi que ce soit.

Comme une automate, la jeune fille exécuta les gestes rituels pour aller au lit : pyjama, lavage de dents.

Elle contrôla le répondeur du téléphone fixe, aucun message.

Théo s'endormit frileusement entre ses draps, serrant son journal intime qui la plupart du temps était dissimulé dans le vieux porte-pyjama en forme de chat de son enfance.

Il était tout râpé et on avait du mal à reconnaître le pelage du célèbre Félix le Chat, tout noir, avec le museau, le bout des pattes et de la queue blancs. Ce blanc était maintenant plutôt jaunâtre et le noir, à l'origine si brillant, avait fait place à un gris terne.

Petite, elle l'avait surnommé Lully et, par extension, c'était aussi le nom qu'elle avait donné à son journal.

Son sommeil, qui la surprit assez rapidement, fut néanmoins agité. Elle tournait fébrilement dans son lit, des images embrouillées la hantaient, son père inconscient sur sa civière, sa mère penchée sur elle dans son lit, un 4 x 4 lancé à fond fauchant tout sur son passage.

Quand une langue chaude et râpeuse frotta sa joue avec insistance, accompagnée d'un bruit lancinant de chaudière, comme le ronronnement d'un chat, Théo ouvrit les yeux, glacée de peur. Elle n'avait pas de chat, hormis sa peluche porte-pyjama et l'image qui décorait la première page de son journal.

Elle était seule dans l'appartement. Il était impossible que quoi que ce soit la touche, la caresse ou la lèche sur la joue en ronronnant.

D'ailleurs la sensation avait immédiatement disparu et quand elle porta la main à sa joue pour vérifier, elle ne rencontra que son cahier.

Elle se trouvait plongée dans le noir complet. Habituellement, la nuit elle ne fermait jamais ses volets et sa chambre était toujours éclairée par le lampadaire de la rue, mais il devait être cassé, car cette fois aucune lumière ne filtrait de la fenêtre et la pénombre était entière, opaque, épaisse, insondable.

Elle frissonna, se demandant si elle aurait le courage de se lever et de se diriger vers l'interrupteur. Elle regrettait de n'avoir laissé aucune lumière allumée dans l'appartement, ou de n'avoir pas planqué sous son oreiller sa petite lampe de poche basse tension.

Petit à petit, ses battements de cœur ralentirent. Elle avait certainement rêvé cette sensation mouillée qui l'avait réveillée. Mais elle ne parvint pas à se rendormir et, au bout de quelque temps, elle finit par sortir de son lit et par ouvrir l'ordinateur, attirée comme par un aimant.

L'espace virtuel se matérialisa automatiquement, sans même qu'elle en fit la demande et elle eut beau tenter de rejoindre le Break-Space, elle ne trouvait pas le moyen d'y accéder, étant sans arrêt renvoyée au Jeu et à sa situation dramatique. Nulle trace de ses coéquipiers, si ce n'est pour mentionner qu'ils ne faisaient plus partie de ce niveau.

Théo ne voulait plus jouer, mais elle comprit qu'elle devait absolument rejoindre les autres sous peine d'être définitivement anéantie, ou exclue du Jeu.

Et si elle voulait les rejoindre, communiquer avec eux, il lui fallait elle aussi passer l'ultime épreuve.

Cette fois, pas d'interférence dans le Jeu, d'images aperçues subrepticement. Fennec des Sables était bel et bien dans le champ virtuel de sa dernière bataille à mener avant d'être adoubée Guerrier Glorieux du niveau 5.

Elle était seule, enlisée dans le sable, mais cette fois toutes ses facultés étaient aiguisées et, lorsqu'un tentacule visqueux surgit de l'eau pour lui enserrer la taille, se glissant lentement vers son cou, elle réussit à matérialiser sans effort une arme blanche en forme de poignard, à entailler la matière visqueuse sans se blesser, faisant jaillir un geyser de liquide verdâtre et à parvenir à faire relâcher sa pression.

Le tentacule disparut et Fennec des Sables trouva enfin comment se sortir de la situation.

Théo comprenait maintenant pourquoi son épreuve ultime était une plage sableuse. Il s'agissait de faire valoir son nom, de s'en servir et de trouver en lui la réponse.

Fennec des Sables se replia sur elle-même et lentement se transforma en une masse sableuse, s'enfouissant profondément au cœur du silice.

Une grande inspiration emplit ses poumons de sable, la fossilisant intérieurement, rendant immédiatement impossible toute tentative de destruction de la part de ses ennemis.

Lorsqu'elle expira violemment, son corps se désintégra en milliers d'éclats sableux et fut projeté dans l'espace environnant.

Elle sentit alors qu'elle avait franchi le cap. L'univers défilait sous elle, en milliers de points de vue différents, comme sous l'effet d'une vision kaléidoscopique.

Le moulin où elle avait imaginé la veille se réfugier fut survolé et dépassé en une fraction de seconde et elle comprit que s'y cacher n'aurait de

toute façon pas été une bonne idée.

Sous elle, un abîme vertigineux et bouillonnant, puis elle atterrit en douceur sur une herbe soyeuse, douce, tiède, semblable à une épaisse moquette.

Allongés dans l'herbe, ses amis, pouvant maintenant vraiment prétendre au titre de Guerriers, se reposaient, leurs épées brillantes à leur côté.

Leurs paupières étaient fermées et leur souffle apaisé. Un sourire de satisfaction se dessinait sur leurs visages numériques sommairement représentés. Ils étaient dépouillés des éléments métallisés composant leurs armures, les casques, les gants, les lances et les boucliers éparpillés autour d'eux, afin de se retrouver allégés de toute entrave dans leur repos.

Théo avait envie de les réveiller pour hurler sa fierté de les avoir enfin rejoints. Elle aussi, elle avait réussi. Elle aussi, elle avait gagné. Elle aussi, elle avait franchi la dernière épreuve, elle avait rejoint le Cinquième niveau.

Les autres personnages dormaient. Ils n'étaient donc pas connectés en ce moment. À qui, comment pouvait-elle faire part de ce moment si excitant pour elle et qu'elle attendait depuis si longtemps ?

Elle fit évoluer son avatar, Fennec des Sables, autour d'eux, examinant pour la première fois leurs traits, débarrassés de leur casque, de leur heaume qui habituellement leur cachaient le visage.

Elle essaya de deviner leur âge et lesquels étaient des filles si d'aventure elle ne se trouvait pas la seule. Mais impossible de deviner si c'étaient des filles ou des garçons, ou quoi que ce soit de personnel, tellement les visages étaient succinctement représentés.

Il y avait bien là Dream Song, avec ses peintures primitives, Glaive d'Or et son pagne bariolé, Œil de Faucon et ses plumes, ainsi que Ciel qui Gronde en lourde cuirasse de samouraï.

Devant l'écran, Théo s'ennuyait un peu, frustrée de n'être pas acclamée après sa réussite. Quand serait-elle adoubée ? Les autres l'étaient-ils déjà ?

Elle se mit à taper des chiffres sur le clavier, par désœuvrement, ce qui lui donna l'idée de chercher une formule chiffrée ésotérique, afin de tenter d'entrer dans le Break-Space, malgré l'interdiction qui lui était notifiée.

Elle expérimenta d'abord une suite de nombres premiers, qui étaient censés posséder un pouvoir particulier, puis, pour s'amuser, elle décida de ne taper que les premiers « premiers » de chaque dizaine, soit les : 1, 11, 23, 31, 41, 53, 61, 71. Arrivée là, elle remarqua que le 1 revenait souvent. Pourtant, pris séparément, on ne le comptait jamais dans les suites de nombres premiers. Elle tapa alors 1 tout seul.

Et soudain, quelque chose bougea dans le paysage. Une ombre féline s'approcha. Une sorte de grand chat, de la taille d'un poney, s'avança vers Fennec des Sables.

Sa fourrure, d'un noir profond, était par endroits d'un blanc immaculé et brillant - au bout de ses quatre pattes, comme s'il était botté et autour de son délicat museau - et présentait fugitivement des reflets dorés. Et au fur et à mesure qu'il dépassait les silhouettes allongées sur l'herbe, celles-ci s'éveillaient, ouvraient des yeux étonnés, s'étiraient.

Le fauve s'arrêta juste en face de l'effigie de Théo et d'une voix chaude et rauque prononça ces mots étranges :

– Tu m'as fait appeler, Fennec des Sables ?

L'animal prodigieux s'adressait à elle. Théo n'avait pas d'autre outil pour communiquer que son clavier et elle tapa fébrilement :

– Heu... Non... Qui êtes-vous ? Il n'y a pas d'animal dans ce jeu.

– Je suis ta conseillère. Je m'appelle Lully. Je suis la gardienne de la Salle du Conseil.

– Lully ? Oh... Comme mon...

– Oui.

– Je ne savais pas que j’avais une conseillère.

– Je ne fais pas partie des règles ordinaires de votre jeu. Je me sers de lui pour entrer en contact avec vous. Je viens juste de vous retrouver. Je suis là pour vous aider. Vous êtes en danger, il faut vous organiser. Faites vite.

– Mais... Je viens seulement de gagner. Il va y avoir une cérémonie d'adoubement...

– Je te parle de ça, justement. Attention à la cérémonie. C'est un piège. Maintenant que vous êtes réunis et isolés, vous êtes à leur merci. Dès qu'ils vous auront exterminés, le Temps des Écorcheurs installera le chaos sur la Terre. Ils ont déjà anéanti le royaume de Tanaga...

– Un piège ? Le royaume de Tanaga ? Mais de quoi parlez vous ?

– Trouvez un moyen de communiquer entre vous. Débrouillez-vous. Il vous faut retrouver le Verbe Unique. Pour cela, vous devez vous connaître, savoir qui vous êtes, vous rencontrer, dans la Salle du Conseil.

– Je ne comprends rien à ce que vous dites.

– Entends ce que je dis et tu comprendras. Trouve la Salle du Conseil. C'est impératif.

Les autres Guerriers s'étaient approchés du lieu où s'échangeaient ces paroles, curieux, intrigués, fascinés.

– N'oublie pas que vous êtes les Pèlerins Glorieux.

– Les Pèlerins ? Je croyais que nous étions des Guerriers. Des Guerriers Glorieux.

– Non. Vous êtes comme ceux qui marchent en pays étranger, dans la quête impossible du verbe. Le Royaume du Tanaga a besoin de vous. La Reine du Zéphyr vous attend depuis si longtemps.

– Du Zéphyr ?

Leur mot de passe ! Celui qu'ils avaient tous utilisés, sans se concerter ! De quel inconscient collectif leur était-il parvenu ? de quel au-delà ? de quelle voix ?

Les Guerriers Glorieux se regardèrent, de plus en plus intéressés. Les propos du félin leur paraissaient incompréhensibles, mystérieux.

Brusquement, dans un feulement majestueux, l'animal s'éleva dans les airs sans effort et d'un bond aérien, comme au ralenti, il regagna le fond du paysage d'où il était sorti, se fondant dans l'image d'une forêt.

Les cinq alliés restèrent un moment pensifs, observant le paysage et quand ils tentèrent de parler, eux non plus ne trouvèrent pas trace des outils qui auraient permis la simultanéité d'une conversation.

Des bruits incongrus sortirent de leur bouche et ils éclatèrent de rire.

Théo aperçut alors, sur la colonne à droite de son écran, fugitivement, que le Break-Space était rebranché et elle s'y précipita, entraînant les autres à la suivre. Là au moins, ils pourraient parler et réfléchir à ce qui venait de se passer. Instantanément les personnages se retrouvèrent dans leur salle de repos, parlant, ou plutôt écrivant tous en même temps.

Les propos se chevauchaient, avides, curieux, pressés de comprendre ce qui se passait.

Ce félin mystérieusement apparu faisait-il partie du niveau 5, était-il là pour les guider vers une épreuve supplémentaire, ou se manifestait-il, comme il semblait le prétendre, tout à fait en dehors des règles, afin de leur dire quelque chose d'autre ?

Il semblait parler du Temps des Écorcheurs comme s'il s'agissait de quelque chose de réel, alors que c'était le titre du niveau 5.

Et quelle était cette reine dont il parlait ? Il n'y avait aucune reine dans le Jeu.

Tout cela avait-il un rapport avec ces interférences étranges, ces monstres Écorcheurs apparus dans la vie, ces accidents inhabituels, qui semblaient s'enchaîner avec une logique impitoyable ?

Théo fit part à ses amis de l'accident advenu à son père (avec un gros bip de censure sur le mot père) et elle fut étonnée de voir que Dream Song, qui se moquait d'elle le jour précédent, semblait cette fois complètement admettre leur inquiétude.

– Moi aussi, écrivit-il, hier, je suis allé jusqu'à la ville faire une course pour mes parents. J'ai eu envie de m'acheter une meat-pie, elles sont super bonnes là-bas. Au moment de payer, je me suis rendu compte qu'il me manquait cinquante cents. J'étais embêté, mais il y avait une femme à côté, avec son bébé dans une poussette. Elle avait assisté à la scène et elle m'a donné ce qui manquait pour que je puisse acheter ma tourte...

– Bon. D'accord et après ? Où veux-tu en venir ?

– Attendez, vous allez comprendre. En repartant, j'étais complètement absorbé par les derniers rebondissements qui m'avaient amené au niveau 5 et aussi par notre conversation, quand brusquement, alors que je traversais un pont, j'ai vu la femme qui promenait son bébé dans la poussette. Elle a trébuché et est tombée. Le landau a continué sa route sur sa lancée, heurté la rambarde du pont et l'enfant a basculé et a été projeté dans le vide. J'aurais voulu courir, me pencher, plonger, mais j'étais comme paralysé d'horreur. J'étais tellement horrifié que je n'ai même pas pu regarder ce qui lui était arrivé. Je sais que c'est lâche et je me le reproche depuis. Je n'ai pas pu dormir cette nuit.

– Mais ce n'est qu'un accident, horrible, d'accord, mais les accidents, ça arrive, c'est tout.

– Non, non. Ce n'était pas qu'un accident. Je trouve tellement incroyable ce qui est vraiment arrivé que je n'ose pas le raconter.

– Mais dis-le. Que s'est-il passé ?

– C'étaient eux. Les Écorcheurs. Je les ai vus de mes yeux, je vous le jure. Des soldats. Des Reptiliens. L'un d'eux tenait la femme plaquée au sol pour qu'elle ne puisse pas se relever.

Elle hurlait. L'autre a poussé la voiture avec l'enfant, violemment, contre le muret. Le troisième a projeté le bébé dans les airs. Puis ils ont disparu comme ils étaient apparus. Je suis le seul à les avoir vus. Je n'en ai parlé à personne. Je me suis enfui pendant que des gens appelaient les secours.

– Mais la mère, elle, a bien vu qui la retenait plaquée au sol ?

– Non, elle a dit qu'elle n'arrivait pas à se relever, car ses jambes se dérobaient sous elle. Dix minutes auparavant, elle m'avait aidé. Vous comprenez ? Je suis sûr que c'est la raison pour laquelle les Écorcheurs ont voulu la tuer...

Trois sur cinq. Il ne s'agissait plus d'hallucinations. Il y avait autre chose. Après un silence de quelques secondes, Œil de Faucon et Ciel qui Gronde se mirent à parler en même temps.

– Moi aussi. C'est comme vous, commença Œil de Faucon. J'ai vu les Écorcheurs. En cours de chimie. La prof faisait une expérience. Pendant qu'elle manipulait des tubes avec des produits dangereux, dont certains contenaient un acide violent, un Écorcheur s'est placé à ses côtés en ricanant et il a mélangé tous les produits entre eux. Cela a provoqué une petite explosion avec des éclaboussures qui ont giclé sur des élèves. Certains ont été gravement blessés au visage. Une fille, ma voisine de pupitre, a reçu quelque chose dans l'œil. C'était horrible, on aurait dit que son œil fondait. Un liquide orange, épais, dégoulinait sur sa joue tandis qu'elle restait bouche bée, muette, terrifiée. On l'a emmenée à l'hôpital. La prof s'est évanouie sous le choc, gravement brûlée. Personne ne comprend comment un accident pareil a pu se produire, mais moi je sais. Je l'ai vu. Et ce qui est

le plus terrible, c'est que j'ai vu qu'il ne faisait ça que pour me narguer, peut-être me provoquer. J'ai essayé d'expliquer ce qui s'était passé, mais le principal m'a envoyé chez la psychologue du lycée, qui a déclaré que je tenais des propos incohérents à cause du choc, que j'étais traumatisé par l'accident auquel j'avais assisté.

– Et toi, tu as été touché par le liquide ?

– Non, pas une goutte.

– Moi aussi il faut que je vous dise, enchaîna Ciel qui Gronde. Je travaille dans un restaurant d'État pour aider mon ***...

Ciel qui Gronde avait failli parler d'un membre de sa parenté et apparemment, le censeur avait réagi. Ce qui ne voulait pas dire que la surveillance était réfléchie, intelligente. Il s'agissait peut-être juste d'un contrôle automatique, avec certains mots-clés déclenchant l'occultation.

– Je ne vais pas entrer dans les détails, puisque c'est impossible, mais sachez que j'ai vu un Écorcheur verser du poison dans une grosse marmite de soupe pour les clients d'un restaurant d'État. Le résultat fut terrible. Intoxication alimentaire qui a provoqué la mort de plusieurs clients. Le pire est que j'ai eu l'impression que tout était à cause de moi. Qu'il n'avait fait ça que pour me dire, ou me montrer quelque chose. Car j'adore cet endroit, j'adore discuter avec tous ces vieux qui ont connu l'ancien régime et qui me racontent leur jeunesse. Je les aime. Je n'arrive pas à supporter l'idée que je suis responsable de tous ces morts. J'ai peur. Ce Jeu est mauvais. Ce Jeu sort de ses limites. Pourquoi voyons-nous les Écorcheurs dans la vie ? Comment est-ce possible ? Et nous avons déjà franchi une étape affreuse puisque nous en sommes à en discuter, donc à admettre l'impossible.

Une fois que Ciel qui Gronde eut déclenché la série des questions, elles fusèrent, inépuisables, se succédant dans la colonne des dialogues trop rapidement pour que Théo perçoive qui parlait.

- Pourquoi ne nous tuent-ils pas directement ?
- Pourquoi s'en prennent-ils à des innocents qui ne connaissent même pas leur existence ?
- Pourquoi souvent des gens gentils avec nous ?
- Pourquoi sommes-nous les seuls à les voir ?
- Existent-ils vraiment ?
- Ce Jeu nous a-t-il rendus fous ?
- Que devons-nous faire ?
- Nous ne sommes même pas censés être ici, en train de parler, énonça Fennec des Sables. Le Break-Space nous était interdit aujourd'hui. Ce Grand Chat, qui se prétend mon conseiller, a dit qu'il ne fallait pas aller à la cérémonie d'adoubement. Que c'est un piège pour nous réunir, tous les cinq et nous anéantir. Dans le doute, il vaut peut-être mieux s'abstenir. Mais qu'allons-nous faire exactement ? C'est quoi cette histoire de Salle du Conseil ? C'est dans le Jeu ? Il dit que nous devons nous connaître mieux. Moi, je veux bien commencer. Je m'appelle ***, je vis à ***...

Théo s'arrêta brusquement. Chaque fois qu'elle tentait d'écrire une information sur son identité réelle, des blancs s'inscrivaient à la place des lettres et un bip sonore et désagréable se faisait entendre.

- C'est vrai, nous sommes censurés. Nous sommes donc épiés. On sait tout ce qui s'échange ici. Il est temps d'en tenir compte. Il nous faut vraiment trouver un autre endroit, déclara-t-elle.

- Je crois que les Écorcheurs ne sont pas des personnages de jeu. Ils existent vraiment. Ils ont trouvé le moyen de rejoindre notre monde, surenchérit Glaive d'Or.

- Arrête de délirer ! dit Œil de Faucon, plein d'espoir.

- Je suis d'avis qu'il faudrait arrêter de jouer un moment. On devient tous fous, soutint Dream Song.

– Non. Je crois que Glaive d'Or a raison. Moi aussi je trouve tout ça très étrange. Et s'ils existaient dans un autre monde ? Et s'ils se servaient du Jeu pour entrer dans le nôtre ? continua Fennec des Sables.

– Et si ce n'était pas du Jeu ? poursuivit Ciel qui gronde. Mais de nous. De nos pensées. De notre imagination. C'est peut-être à cause de nous qu'ils se matérialisent. On est trop obsédés par ce jeu. On finit par le matérialiser.

– Stop. J'en ai assez entendu. Je refuse de poursuivre une conversation aussi débile, avança Dream Song.

– C'est vrai. On doit cesser de jouer, ça nous rend dingues ? Si on s'arrête de jouer, les accidents s'arrêteront peut-être aussi ? et les visions ? affirma Œil de Faucon.

Ce dernier avis fit l'unanimité.

– Oui. Arrêtons. Pour voir si nos visions s'arrêtent. C'est peut-être lié. On joue trop. On provoque, peut-être, par l'intensité de notre concentration sur le Jeu, une matérialisation des éléments dans la vie.

Théo mesura à quel point ils étaient tous effrayés par la rapidité avec laquelle ils acceptèrent la solution proposée, c'est-à-dire de cesser de jouer. Pourtant, elle savait que chacun d'eux était un passionné et que ne plus jouer allait provoquer un vide terrible dans leur vie.

Mais la peur était la plus grande.

– Essayons de trouver des infos sur ce phénomène. Cherchons tout ce que nous pouvons récolter sur les mondes parallèles, les hallucinations ou les visions et aussi sur les mots suivants, prononcés par le Grand Chat : Reine du Zéphyr. Verbe Unique. Salle du Conseil. Pèlerins Glorieux. Tanaga. Monde Perdu. Et voyons ce que nous pouvons trouver aussi sur le Temps des Écorcheurs. Il en a parlé comme de quelque chose de réel, proposa Fennec des Sables.

– Ce serait bien de trouver le chemin vers cette fameuse Salle du Conseil, comme il nous l'a conseillé, suggéra Dream Song.

– Mais comment as-tu fait apparaître ce Grand Chat ? demanda Glaive d'Or.

– J'ai essayé une série de combinaisons de chiffres spéciaux, j'avais un livre sur ça, quand j'étais au collège, j'ai essayé au hasard. Je ne sais pas lequel a marché. En tout cas, en dernier j'ai juste tapé le 1. Mais je ne sais pas si c'est ça. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence ? C'est peut-être lui qui m'a déniché tout seul.

– Mais où allons-nous faire nos recherches si nous ne nous approchons plus de nos ordinateurs ? s'inquiéta Ciel qui Gronde.

– Allons dans les bibliothèques de nos écoles, de nos villes, dans les médiathèques, proposa Œil de Faucon.

– On n'a qu'à se donner rendez-vous dans cinq jours à la même heure. Quelle heure est-il ? questionna Dream Song, qui avait l'air d'adorer organiser les choses.

– OK. Pour moi il est ***.

Le bip strident déchira le silence en même temps que des lignes scratchées brouillèrent l'écran. C'était terminé. Ils n'étaient plus en contact.

Théo batailla un moment pour tenter de rétablir la connexion, sans succès. Elle regarda l'horloge de l'ordinateur. Il était une heure du matin.

Elle finit par éteindre l'ordinateur et frissonna. Elle se retrouvait devant l'écran éteint, dans son bureau vide, dans son appartement vide. Tous les événements de sa vie récente rejaillissaient dans son esprit, l'imprégnant d'une sourde inquiétude. Elle se sentit soudain toute petite et abandonnée dans une dimension trop dure pour elle.

Au bout d'un moment, elle se leva de son siège pour regagner sa chambre, en repensant au visage du terrible Yarakî entrevu le matin même

dans sa classe.

C'est alors qu'elle entendit un bruit furtif derrière la porte. Un froissement de matière, un cliquetis et comme un ricanement sournois. Son sang se glaça dans ses veines.

Les Écorcheurs.

Ils étaient là. Chez elle. Juste là, dans le couloir.

Que lui voulaient-ils ? Théo avait peur. Pourtant elle avait du mal à admettre que les Écorcheurs fussent ici. Dans son monde. Dans sa vie de tous les jours. Et malgré ça, elle en était sûre. C'étaient eux.

La poignée se mit à bouger lentement, ce qui entraîna un tremblement irréprouvable chez Théo. Ils allaient entrer dans la pièce, lui sauter dessus, l'embrocher avec leurs immenses lances. Que faire pour leur échapper ? Elle s'éloigna doucement du mur et se blottit sous la table de travail en s'y pelotonnant le plus au fond possible.

Le bruit imperceptible de la porte qui grinçait légèrement sur ses gonds lui fit comprendre qu'ils pénétraient dans la pièce. Le cliquetis de leurs armes se fit plus proche. Recroquevillée sous le bureau, Théo retenait son souffle, sans parvenir à empêcher ses dents de s'entrechoquer.

Elle aperçut soudain la pointe d'une grosse botte ferrée à quelques centimètres de son visage. L'Écorcheur contournait le bureau.

Il marchait lentement et elle l'imaginait, son épée à la main, ses yeux rouges furetant dans tous les sens, à sa recherche. Mais la cherchait-il vraiment, ou savait-il d'instinct où elle s'était réfugiée, faisant durer l'attente, certain de pouvoir fondre sur sa proie quand bon lui semblerait ?

Théo se souvint alors de la conversation qu'elle venait d'avoir avec ses amis, quand Œil de Faucon avait dit que c'était sûrement leurs imaginations qui les faisaient naître et apparaître. Elle ferma alors les yeux de toutes ses

forces et se mit à brouiller les images terrifiantes des Écorcheurs, qui la parasitaient dans sa tête.

Des billes de toutes les couleurs, puis des zébrures, enfin un espace blanc, lumineux, se succédèrent sur son écran mental, puis elle imagina un paysage paisible, où aucun danger ne pouvait se cacher, une prairie amicale, souriante, à peine vallonnée, une étendue de jeunes pousses de blé vert.

Quand elle se sentit totalement pénétrée de cette image sereine, elle ouvrit les yeux brusquement et sentit immédiatement qu'elle était désormais seule. Elle se leva, peu rassurée, pour constater qu'en effet, plus aucun Écorcheur ne furetait dans la pièce. Elle sortit lentement dans le couloir : vide.

Personne. Est-ce que cela voulait dire que les Écorcheurs n'existaient que dans son imagination, qu'ils n'étaient donc pas réels, que c'était la raison pour laquelle les autres ne les voyaient pas ? Ou bien que son imaginaire avait le pouvoir de leur donner une consistance réelle ?

Théo remarqua que son tremblement avait cessé. C'était déjà ça. Mais elle avait toujours le cœur qui battait à toute vitesse et la respiration altérée.

En essayant de récapituler le plus calmement possible, il fallait bien reconnaître qu'elle venait de vivre une série d'événements extrêmement traumatisants et qu'elle avait failli y passer quelques minutes auparavant. Devant ses yeux il y avait comme des papillons multicolores et affolés qui voletaient. Elle n'arrivait plus à aligner une pensée cohérente.

La conversation dans le Break-Space n'avait pas vraiment arrangé les choses, au contraire, son inquiétude s'était vue confirmée par ce qui était arrivé aux autres Guerriers.

Elle se rendit à la cuisine pour boire un verre de lait et regagna son lit où Lully, son journal, l'attendait sagement à côté de son vieux porte-pyjama.

Elle y décrivit les événements récents, puis le rangea à l'intérieur. Brusquement envahie par une immense fatigue, Théo, rassurée d'avoir tout de même trouvé une parade aux attaques des Écorcheurs, se laissa glisser dans le sommeil. Elle voulait que ça dure et que plus rien ne vienne perturber ce nouvel arrangement qui pouvait la sauver de bien des situations à l'avenir.

Juste avant de sombrer totalement dans un sommeil sans rêve, elle se dit qu'elle devrait faire connaître sa parade à ses amis, afin qu'ils puissent eux aussi l'utiliser, mais comment faire ? Ils ne devaient plus communiquer ensemble avant cinq jours.

Puis elle se rasséra en pensant qu'il fallait leur faire confiance. Ce qu'elle venait de découvrir, ils pouvaient le deviner aussi. Ils étaient aussi forts qu'elle. Après tout, eux aussi étaient des Guerriers maintenant. Ils étaient tous au niveau 5. Ils étaient les meilleurs. Ils étaient sortis vainqueurs de toutes les épreuves.

Sa dernière pensée fut pour l'étrange chat rencontré dans l'espace du Jeu, qui se nommait, comme son journal, Lully.

Chapitre 9 - Luz

Au réveil, Théo fut rétrospectivement profondément effrayée par ce qui s'était passé durant la nuit. Après tout, elle s'était trouvée seule chez elle avec un Écorcheur, comme si le Jeu continuait dans sa propre maison. D'accord, elle avait réussi à le faire disparaître, mais c'était peut-être un hasard, ou alors, un cas exceptionnel. Qui pouvait dire si la prochaine fois ça marcherait ?

Pour tout arranger, sa douleur à la cheville s'était aggravée et la peau à cet endroit était à présent boursouflée et bleutée.

De plus, un sentiment de culpabilité commençait à la ronger. Tout au long du trajet pour se rendre au lycée une seule pensée l'habitait : il fallait qu'elle transmette à ses amis Guerriers, ses alliés, le moyen qu'elle avait expérimenté pour neutraliser les Écorcheurs lorsqu'ils se matérialisaient.

Si elle ne le faisait pas et qu'il leur arrivait quelque chose de grave, elle s'en voudrait toujours. Mais comment entrer en contact avec eux sans utiliser le Web ? Ne risquait-elle pas de se mettre en danger aussi, ou de compromettre leur tout nouveau plan ?

Elle suivit les cours dans un état second, comme d'habitude et elle profita du temps libre qui suivait la cantine pour se rendre dans la bibliothèque du lycée et demander à se servir d'un ordinateur. En principe, les élèves avaient le droit de faire des recherches sur Internet, mais pas de jouer en ligne.

Plutôt que de mentir au risque de se faire surprendre, elle préféra assurer ses arrières avec un demi-mensonge, en prétextant qu'elle avait des recherches à faire sur les jeux électroniques, pour un exposé sur ce thème. La documentaliste accepta de fermer les yeux pour une fois, exceptionnellement.

En trois clics, la jeune fille ouvrit le Jeu ainsi que son avatar, Fennec des Sables. Elle se trouva directement propulsée sur le niveau 5.

Une atmosphère de liesse emplissait le paysage, des tentures flamboyantes virevoltaient autour d'un grand tréteau dressé au milieu d'un pré fleuri dans une vaste clairière. Les éclats de deux soleils jouaient à travers les feuilles frémissantes des arbres.

Un autel improvisé richement orné faisait face à la scène, sur laquelle cinq épées toutes neuves, incrustées de pierreries étincelantes, reposaient, attendant leurs heureux propriétaires.

Théo comprit tout de suite que la fête qui se préparait était celle de leur adoubement comme Guerriers Glorieux et elle frissonna en repensant aux avertissements du Grand Chat.

Malgré tout curieuse, elle fit avancer Fennec des Sables d'un pas précautionneux, attentive à tout ce qui l'entourait et à tout ce qui pourrait surgir inopinément. Il s'approcha des épées qui allaient devenir les leurs. Là, elle ne put résister à l'envie de lui en faire saisir une.

Le bras de l'icône s'avança sur l'écran et ce fut quand la petite effigie de Fennec des Sables toucha l'épée que cela se produisit.

Un long soupir semblant jaillir des entrailles du Monde se propagea dans la longue salle de la bibliothèque, évoluant entre les livres et la table, surprenant les usagers qui interrompirent leurs activités.

Une bourrasque de vent incongrue, inattendue à l'intérieur d'un bâtiment, gémissante comme la plainte d'un animal malade, ravagea l'ordre paisible de la pièce.

Une baisse de l'éclairage électrique la plongea dans une brusque obscurité.

Le sentiment d'être aspirée, happée, envahit violemment Théo, s'insinuant à l'intérieur de son corps, de ses doigts posés sur la souris jusqu'à

son cœur lui-même, pour finalement la harponner brutalement.

Et Théo fut soudain avalée par l'écran.

Ça ne dura pas plus de quelques secondes et lorsque Théo, la vraie Théo, se retrouva sur ses deux pieds, ébahie, au beau milieu du pré en fleurs préparé pour la fête, devant des tréteaux dressés, tenant à la main une épée étincelante de pierreries, si lourde qu'elle avait du mal à la soulever, sa première réflexion fut bêtement : *tiens, je ne pensais pas que c'était si grand* et ensuite : *Que va dire la docu, quand elle va voir que je suis partie sans signer le cahier ?*

Il lui fallut quelques minutes pour réaliser ce qui s'était vraiment passé.

Que faisait-elle là, en chair et en os, au beau milieu de l'image-écran ? Ce n'était pas possible. Ce genre de choses n'arrivait que dans les films fantastiques.

Mais elle n'eut guère le temps de réfléchir à sa situation car subitement le ciel se chargea de lourds nuages noirs. Le soleil fut entièrement voilé et un vent violent se mit à souffler, emportant avec lui les éléments qui décoraient la scène : fleurs, rubans, branchages.

Elle sentit alors le frémissement qui généralement lui annonçait, lorsqu'elle jouait - comme si elle avait été dotée d'un don de double vue -, l'arrivée des Écorcheurs. À peine eut-elle tourné la tête vers une ombre pressentie sur sa gauche qu'elle fut propulsée à terre à quelques mètres de là où elle se tenait.

Par les rognures avariées de détritrus puants ! pensa-t-elle. *Manquait plus que ça !*

Son bras avait violemment heurté un pilier et elle crut son épaule démise. Un regard vers ce qui l'avait frappée lui confirma le pire.

Il y avait bien là un Écorcheur, armé jusqu'aux dents. C'était un soldat de la cohorte reptilienne, un fantassin.

Leur armure en métal imitait un corps de dragon. Ils portaient un casque ressemblant à une tête de saurien et une queue hérissée d'écailles tranchantes comme des lames de rasoir, articulée, leur permettant de blesser l'ennemi à la fois par le côté et l'arrière mais aussi de se reposer sur trois appuis. Leur chef était Othan.

Actuellement, l'Écorcheur semblait seul, mais rien ne laissait supposer qu'il l'était vraiment et Théo se releva lentement pour lui faire face, en priant pour que les autres ne surgissent pas autour de lui.

C'était bizarre, cette sensation d'être dans le Jeu, de se battre, de jouer, en quelque sorte, sauf que les coups faisaient vraiment mal et que sa vie était réellement en danger.

Tout en Théo se révoltait à l'idée de croire que ce qui lui arrivait était réel. Cependant elle abritait en elle des réserves vives de réflexes de survie. Son corps et une partie de son cerveau affrontaient la suite des événements avec le farouche désir de vaincre.

Elle comprit vite la façon dont elle devait tenir son arme. Inutile d'essayer de s'en servir avec une seule main. Il lui fallait l'empoigner avec les deux et la maintenir haut. C'était sûrement la raison pour laquelle le manche était si long.

Elle se mit à fendre l'air devant elle, bien que sa cheville blessée l'empêchât de prendre un appui solide et avec surprise, elle remarqua un mouvement de recul chez son adversaire.

L'Écorcheur battait furieusement l'air de sa queue et de la fumée opaque jaillissait des naseaux de son casque. Ses yeux roulaient dans leurs orbites et il se dressait de toute sa hauteur au-dessus de Théo, la dominant largement, cherchant le moyen de l'écraser sans se faire piquer par son épée.

Tout en évitant ses larges coups de griffes articulées qui couvraient le bout de ses gants, elle réfléchissait au meilleur moyen d'en venir à bout.

Plus petite que lui, elle aperçut sous la cuirasse un espace ventral non protégé et elle comprit que c'était le seul endroit où elle pourrait le toucher.

Elle visa donc le ventre et sauta vers lui, droit devant, effleurant sa peau visqueuse de la pointe de son épée. La violence de son coup fut détournée par un revers griffu qu'elle se prit par le travers et qui de nouveau la propulsa à terre.

Sonnée, elle secoua la tête, mais un sourire s'épanouit sur ses lèvres lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avait réussi à s'agripper à son épée et qu'elle ne l'avait pas lâchée.

Maigre consolation peut-être, mais cela lui suffit pour reprendre du poil de la bête.

L'Écorcheur, sans attendre, en poussant un long hurlement qui parut émerger des entrailles de la Terre, propre à semer la terreur dans toute la région, fondit sur elle et la plaqua au sol sans effort, évitant l'épée et continuant son beuglement dissonant et strident. Galvanisée par sa peur, Théo se mit à hurler elle aussi et le cri qu'elle poussa lui permit de trouver en elle une ressource enfouie au plus profond qui l'aida à se glisser hors des griffes de son ennemi.

Elle frappait de toutes ses forces avec son épée, dans un âpre et urgent appétit de survie, mais les coups qu'elle donnait, qui lui déchiraient chaque fois les épaules et les poignets, tant l'épée était lourde, ne faisaient que rebondir sur la cape métallique du fantassin-dragon.

Quand elle tomba sur le dos et qu'elle le vit se préparer à sauter sur elle, elle comprit qu'il s'agissait de son ultime chance et elle réussit à placer son épée de telle sorte que l'Écorcheur soit blessé au ventre par son propre assaut. Il ne vit pas venir le piège qui l'attendait et s'y embrocha avec un glapissement de douleur assourdissant.

Théo n'eut le temps ni de réaliser qu'elle avait tué quelqu'un ou quelque chose, ni même de savourer sa victoire.

Dégoulinant du sang écœurant de l'Écorcheur, elle tentait péniblement de se relever lorsqu'un deuxième soldat, identique au premier, fondit sur elle.

Savent-ils immédiatement lorsque l'un des leurs meurt et peuvent-ils le remplacer instantanément ? se surprit-elle à penser dans sa panique.

Mais elle ne s'attarda pas à trouver une réponse et elle tourneboula loin de l'Écorcheur abattu afin de pouvoir affronter le nouveau.

Son épée lui glissait des mains, le manche rendu poisseux par le sang du mort. Elle s'essuya à son jean et regretta de n'avoir pas sur elle l'armure touareg de Fennec des Sables. Au moins se serait-elle sentie un tout petit peu moins vulnérable.

Le nouvel Écorcheur ne perdit aucun temps à observer le corps de son compagnon étendu dans une mare de sang sombre déjà presque entièrement coagulé. Il possédait la particularité de cracher de longs jets d'une salive gluante et verdâtre, qui consumait ce qu'elle touchait, transformant la matière en fumée nauséabonde.

À plusieurs reprises, Théo évita de justesse le jet incandescent, mais quand l'Écorcheur poussa un cri de guerre et l'empoigna par un bras à l'aide de ses pattes griffues et articulées, elle ne parvint pas à s'en dégager à temps.

Théo se débattit de toutes ses forces, donnant des coups d'épée féroces sur la main-patte qui l'immobilisait, mais sans succès, déjouée par la cuirasse. Elle n'arrivait même pas à lui tirer le moindre soupir, alors qu'elle-même ahanait et gémissait de douleur, bruyante comme une locomotive à charbon dans un film sur l'ancien temps.

Impossible, d'où elle était, de voir si cet Écorcheur possédait la même défaillance physique au ventre que le précédent.

L'Écorcheur lui saisit brutalement l'autre bras, lui fit lâcher son épée. Un cri de rage et de déception jaillit de la bouche de Théo.

Puis elle se mit à crier :

– Hé, attendez, je ne fais pas partie de ce jeu, je suis un vrai être humain, je n'ai rien à voir avec vos histoires. Vous vous trompez de cible !

Peine perdue. Elle ne savait même pas s'il comprenait sa langue. Une fois débarrassé de l'épée de Théo, il la souleva de terre en resserrant son étreinte et il l'approcha de son visage. Son haleine fétide fit tousser Théo et elle faillit s'en étrangler, suffoquant spasmodiquement, terrorisée à l'idée qu'il se mette à lui cracher son acide sur le visage, la défigurant à jamais.

De sa main libre, il cueillit un peu de sang noirâtre sur le torse de Théo, le sang de l'Écorcheur qu'elle avait tué et il le porta à sa bouche. Sa langue verdâtre aspira et goûta le liquide et un beuglement de courroux jaillit de sa gorge, pétrifiant Théo.

Il la relâcha de toute sa hauteur et, avant qu'elle ne touche le sol, il l'envoya valdinguer au loin en un coup de queue rageur, qui lui arracha des larmes en même temps qu'un bout de peau.

En un bond, il fut de nouveau sur elle et il la saisit par un pied, la tirant derrière lui et s'éloignant de la clairière à grands pas. La tête de Théo heurta une pierre et elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, ce qui l'étonna le plus fut le calme environnant. En tournant légèrement sa tête douloureuse, elle remarqua d'un seul coup d'œil le corps du second Écorcheur sans vie à quelques mètres et, assis sur son dos écaillé, le Grand Chat, l'air fort satisfait.

– Que s'est-il passé ? demanda Théo.

– Je viens d'en venir à bout, répondit Lully. Ça n'a pas été facile, il ne voulait pas te lâcher, le chien. Je sais pourquoi. Il t'emmenait de force à Torfed. C'est leur repaire. Une fois à l'intérieur, les sortilèges auraient été

au-dessus de mes capacités pour t'en faire sortir. Mais que fais-tu ici ? Je vous avais dit de ne pas venir à l'adoubement. Tu es la seule à ne pas avoir suivi mon conseil. Pourquoi ?

– J'ai découvert quelque chose d'important pour empêcher l'intrusion des Écorcheurs dans notre vie de tous les jours. Je voulais en faire part aux autres, par solidarité.

– De quoi parles-tu ? Les Écorcheurs ne font pas partie du Monde Nouveau. Ils ne sont pas dans votre vie de tous les jours. Ils ne peuvent vous atteindre qu'à travers le Jeu.

– Non. C'est faux. Nous les avons vus. Tous. À plusieurs reprises. Et presque chaque fois il y a eu de graves conséquences. Des morts. Des accidents.

– D'autres humains que vous les ont-ils vus ?

– Non. Nous sommes les seuls à les apercevoir. Les autres personnes présentes sur les lieux pensent qu'il s'agit d'accidents dus au hasard.

Le Grand Chat resta songeur un moment. Théo crut l'entendre murmurer :

– Ainsi ils ont réussi à trouver un passage...

– De quel passage parlez-vous ?

– Les Écorcheurs veulent dévorer votre monde, Théodora.

– Vous parlez de quoi, là ? On est dans le Jeu, n'est-ce pas ?

– Non, je parle de ton Monde, le vrai, le seul que tu connais... Le Monde Nouveau. Ils veulent faire régner les Ténèbres et le chaos. Pour y parvenir ils doivent anéantir toute forme de Verbe.

– De quoi parlez-vous ? Je ne comprends rien à votre charabia.

Le Grand Chat resta un moment silencieux. Ses moustaches frémissaient imperceptiblement.

Mal à l'aise, Théo ne savait si elle devait interrompre les réflexions de Lully quand tout à coup elle le vit s'étirer de tout son long vers l'avant, les pattes le plus loin possible, la queue balayant l'air. Et lentement, sous ses yeux ébahis, la métamorphose s'opéra.

Un interminable frémissement parcourut l'échine de l'animal qui se transforma inexorablement en une immense jeune femme allongée de tout son long, à plat ventre, dans l'herbe.

Par les rognures avariées de détritux puants ! songea Théo, médusée.

D'un joli bond gracieux, la dame se redressa. Sa taille dépassait largement celle de Théo. Son port était majestueux et une force sereine émanait de toute sa personne. Elle regardait Théo avec un sourire qui se transforma en un rire cristallin et moqueur devant son expression ébahie.

– Il faudra t'y habituer, dit-elle avec une bienveillance hautaine.

Puis elle entreprit de lisser du même geste sa courte chevelure sombre et la longue cape de fourrure noire qui recouvrait ses épaules, de réajuster ses gants et ses bottes de peau blanche et de défroisser la robe violine moirée qui moulait ses formes voluptueuses. Lorsqu'elle eut terminé, elle leva les yeux sans bouger vers les lourds nuages opaques et une grosse goutte de pluie s'écrasa au même instant sur le sol.

Théo secoua la tête, soudain fatiguée de tous ces sortilèges. Elle ne sentait plus ses membres. Tout son corps était meurtri. Un liquide épais, foncé, poisseux, la recouvrait, le sang des Écorcheurs morts, ce qui la dégoûtait.

Elle avait envie de pleurer. De se retrouver chez elle, bien au chaud, avec son père et sa mère, du temps où tout allait bien.

Mais pourquoi sa mère était-elle morte ? Si elle n'avait pas eu cet accident (en elle, une petite voix désagréable rectifia : *si elle ne s'était pas suicidée*), Théo ne se serait jamais intéressée à ce maudit jeu. *Et je ne serais*

pas ici en ce moment, dans ce drôle d'univers. Maintenant, comment vais-je rentrer chez moi ?

– Qui êtes-vous vraiment ? eut-elle finalement le courage de demander d'une voix tremblante.

Lully ne répondit pas à la question que Théo venait de poser à haute voix, mais à celle qu'elle n'avait pas osé formuler et qui n'appartenait qu'à elle, dévoilant ainsi qu'elle pouvait lire dans ses pensées :

– Elle ne s'est pas suicidée, Théodora. L'ignoble Miyader l'avait retrouvée. Elle descendait d'une grande lignée originaire du Tanaga, mais malgré les signes annonciateurs, rien ne prouvait que sa fille serait celle dont ils redoutaient la venue. Ils ont mis au point tout un système pour vous débusquer, vous, les Pèlerins, en parvenant à s'introduire dans le Jeu.

– Qui ça, nous ? De quels Pèlerins parlez-vous ? On nous appelle les Guerriers...

– Vous êtes les Pèlerins Glorieux, Théo. Ils veulent vous anéantir car vous êtes les dépositaires du Grand Secret.

– Mais de quel secret parlez-vous ? Je ne connais aucun secret. Lully se tut, semblant hésiter à continuer.

– Je ne sais si tu es prête à tout entendre. Je ne sais si je dois tout te dire ou s'il vaut mieux te laisser découvrir les choses à ton rythme. Quoi qu'il en soit, nous devons maintenant nous mettre à l'abri, car les Écorcheurs ne vont pas tarder à se rendre compte de la mort de deux de leurs congénères et à envoyer du renfort. Puisque tu es venue jusqu'ici malgré mon interdiction, je vais te montrer Menaour Kazell. C'est là que se situe la Galerie du Plenum. Il te faudra la retrouver dans ta vie mais ce sera plus facile si tu l'as déjà vue.

– Je vais rentrer ?

Le cœur de Théo battait plus fort en prononçant ces simples mots. Elle tenta de refréner sa précipitation :

– Pensez-vous que je vais pouvoir rentrer chez moi ?

– Oui. Je vais t'y aider. Mais prends bien garde à ne plus revenir chez nous. Le passage dans ce sens est rapide et fatal. Tu auras de plus en plus de mal à en ressortir. N'oublie pas que je suis une Inspirée. Une sorcière, une fée si tu préfères. Je crois que c'est ainsi que vous nous appelez, vous autres.

– Une fée ?

Théo retint un sourire moqueur.

– Les fées et les sorcières n'existent que dans les contes !

– Tu en es sûre ? demanda l'Inspirée.

Gênée, Théo détourna les yeux. Mais l'Inspirée continua :

– C'est vrai.

La tristesse pointait dans sa voix.

– Dans votre Monde, nous n'existons pas. Les contes dont tu parles sont les émanations de réminiscences du Monde Perdu, qui ont franchi les passages avec certains d'entre nous, les Persistants.

Encore un mot qu'elle ne comprenait pas. Qu'est-ce que c'était que ces Persistants ?

– C'est quoi les Persistants ?

– C'est le nom que nous avons donné à ceux d'entre nous qui sont parvenus à pénétrer votre Monde et à organiser une vie qui perdure au-delà des temps, afin de sauvegarder le Royaume de Tanaga, enfin ce qu'il en reste, dans le but de le reconstruire. Certains ont fait souche et tu en représentes un échantillon. Dans ton sang coule celui des Pèlerins, mais grâce à la Force de la Prophétie, tu pourras également, lorsque le temps en sera venu, être un Vrai Pèlerin. Celui que tu as été dans les temps du Monde Perdu. Car le temps n'est pas le même chez nous et chez toi.

– Et toi ?

– Moi, je fais partie des puissances surnaturelles. Les Mages, les Faiseurs, les Inspirées. Nous connaissons le moyen d'emmener le Temps avec nous, quel que soit le Monde où nous nous déplaçons.

– Mais alors, les fées sont des êtres réels ?

– Dans le Royaume de Tanaga, nous l'étions, aussi réels que cette pierre ou cet arbre. Mon nom est multiple. Je prends le nom de la confiance, c'est pourquoi pour toi, je serai toujours Lully, du nom que tu as donné à ton journal intime. Et tu pourras toujours faire appel à moi par le biais de ton cahier de confidences.

– Lully ? Vraiment ?

Lully l'Inspirée. Théo avait tout de même un peu de mal à avaler tout ça et elle ne savait trop que penser - trop d'informations d'un seul coup et pour le moins assez incohérentes -, quand la jeune femme sourit tendrement et la prit dans ses bras pour la serrer longuement contre elle. Théo crut alors percevoir l'écho du doux parfum d'ambre que portait sa mère.

– Mais que dois-je faire pour vous appeler ?

– Tu trouveras. Je te fais confiance.

– N'importe quoi ! Pourquoi ne pas me donner un code, un signe, quelque chose ?

– Bon. D'accord. Tu n'as qu'à écrire dans ton journal : « Viens ! » et je viendrai.

– Et si les Écorcheurs m'en empêchent, s'ils me volent Lully ?

– Ils n'en ont pas le pouvoir. Ils n'ont pas les connaissances nécessaires.

– Peut-être que leur métabolisme ne fabrique ni neurones ni synapses ?
proposa Théo, entraînée par le raisonnement.

– Je ne vois pas de quoi tu parles ! Pour eux, Lully, ton journal, n'existe pas.

– Mais alors, c'est facile... Il suffirait de...

– Il suffirait de faire régner le savoir, la connaissance et de parvenir ainsi à les empêcher de nous atteindre ? C'est ce que tu veux dire ? Le problème vient de la communication. Tu comprendras plus tard. Et puis il y a Miyader, le Grand Consul. Il est d'une autre espèce. Plus subtil. Car il fut un temps où il était des nôtres... Monte sur mon dos. Nous devons partir.

Théo s'approcha en hésitant de la haute silhouette majestueuse et intimidante. Qui se tourna à demi pour lui présenter son dos.

– Allez, s'impatiente Lully. Saute.

Théo prit son courage à deux mains pour s'agripper au dos de Lully qui instantanément se retransforma en chat.

Cet effort avait coûté à Théo de vives souffrances. Elle réalisa tout ce qu'elle avait dû endurer durant le combat. Il lui semblait qu'une de ses épaules était démise, la peau de son bras était à moitié arrachée, sa tête lui élançait violemment et ses poignets étaient si douloureux qu'elle pouvait à peine se tenir au corps du félin. Sans parler de sa cheville dont l'état semblait avoir empiré, car elle parvenait difficilement à présent à poser le pied.

L'animal esqua quelques pas vers le cadavre de l'Écorcheur qui gisait tout près, dans une mare sanglante. Précautionneusement, pour ne pas tacher ses pattes ni se brûler aux jets de salive encore fumants, elle s'en approcha et se pencha sur lui.

Berk, pensa Théo, dégoûtée.

Mais elle comprit alors qu'en fait, la fée se rapprochait de son épée posée juste à côté du monstre.

– N'oublie pas ton épée, feula-t-elle.

Théo se pencha le plus possible, manquant perdre l'équilibre et elle réussit à saisir le manche brillant de mille feux malgré les souillures

sanglantes qui le ternissaient par endroits.

Au même moment, un mot jaillit dans son esprit. « LUZ ». Elle sut immédiatement que c'était le nom de son épée. Elle sourit malicieusement en repensant aux légendes de la Table ronde qu'elle avait lues quand elle était plus jeune. Elle aussi, maintenant, avait une épée qui portait un nom.

Un sentiment de plénitude l'envahit intégralement et elle eut l'impression de lâcher tout ce qui la retenait encore à un semblant de raison, malgré son aventure folle. Toute résistance sembla l'abandonner et le bien-être qu'elle en ressentit la combla.

Je suis un Pèlerin Glorieux, pensa-t-elle avec jubilation et bonheur. *Et mon épée se nomme Luz !*

Sa monture souple et agile se mit à bondir dans le paysage et Théo renonça pour le moment à toute pensée pour s'accrocher le mieux possible, malgré sa douleur et sans lâcher son épée, au cou du Grand Chat, se couchant presque entièrement sur l'encolure de l'animal pour ne pas tomber.

Elle enfouit son visage dans la chaude fourrure, y frottant sa joue, ses mains, se rassurant ainsi à sa réconfortante réalité. Qui était ce chat mordoré qui semblait posséder toute la sagesse du monde ? Et où l'emmenait-il ?

Une frayeur grandissante l'envahissait peu à peu, transformant son allégresse précédente en terreur. Pourtant, Théo savait confusément qu'elle ne devait pas se laisser dominer par la peur, car alors, le pire pourrait lui arriver. Sa mère lui avait laissé peu de conseils en héritage, mais à cet instant elle se souvint d'une phrase émise un jour où elle lui apprenait à nager : « *La peur attire le mal sur toi. Tu dois la contourner et trouver le désir qu'elle cache.* »

Au prix d'un immense effort, Théo tenta de repousser sa frayeur aux confins de sa pensée et d'imaginer ce qu'elle pouvait bien occulter cette fois en elle comme désir.

Mais elle ne trouva rien sinon celui de rentrer au plus vite chez elle et de retrouver sa vie d'avant, celle où sa mère était encore avec eux et son père en bonne santé.

OceanofPDF.com

Chapitre 10 - Le lac de Lenngwer

Au fur et à mesure que Lully et Théo s'enfonçaient dans le paysage, crevant la perspective de l'écran, faisant voler en éclats les frontières imaginaires du lointain, les nuées s'éclaircissaient et un rayon du double soleil, d'abord timide, puis de plus en plus lumineux, enveloppa le décor d'une lueur dorée.

Elles galopèrent un long moment, traversant des forêts denses et des marécages brumeux. Comme les nuages, la végétation semblait s'écarter sur leur passage pour faire place à des collines verdoyantes, sereines.

Perçant la dernière trace de brouillard, il apparut dans un faible rayon d'une des trois lunes. Le château. Menaour Kazell. C'était le nom que Lully avait prononcé.

Et Théo s'aperçut alors qu'elles avaient dû chevaucher bien longtemps, puisqu'il faisait à présent nuit et que les lunes pour les guider avaient remplacé les faisceaux des soleils.

Le ciel, derrière Menaour Kazell, scintillait d'une naissante luminosité rosée et le château, érigé dans un granit anthracite, se détachait en contre-jour, laissant apparaître par intermittence sa monumentale architecture, au gré des reflets miroitants qu'il devait au lac reposant à ses pieds.

Lully ralentit sa course puis s'arrêta tout à fait. Théo, fascinée, observait silencieusement la façade sombre et luisante.

– Menaour Kazell est notre abri le plus sûr, dit Lully. Seuls ses reflets, lorsque les lunes sont présentes, nous informent qu'il appartient à Tanaga. Menaour Kazell est le château du Royaume de Tanaga. Il est recouvert d'Onyx, ce qui le protège de tout maléfice, car l'Onyx est la pierre de la Stabilité et de la Concentration. Mais nul ne doit contempler ses murs trop longtemps au risque de s'y perdre et d'emprunter la voie de la grande

tristesse. Celle dont on ne revient pas. Il contient en son sein la Galerie du Plenum et nulle pièce au monde n'est mieux protégée. C'est une pierre d'une autre sorte qui en est à la fois la porte et le cœur. Une Labradorite. Elle absorbe toute ombre, c'est pourquoi seuls les êtres faisant partie de Tanaga peuvent la franchir. Vous pourrez vous y rencontrer et échanger en toute sécurité.

– C'est trop compliqué pour moi. Je n'y comprends rien, fit remarquer Théo en riant. Et comment pourrai-je y accéder, puisque je ne fais pas partie de ce monde ?

– Sais-tu comment, dans ton monde, certains habitants nommaient les torches qu'ils utilisaient pour se déplacer la nuit et qui leur ouvraient la voie dans les ténèbres ?

– Non ?

– Des « théo ».

Théo resta sans voix. D'ailleurs, Lully n'était pas censée connaître son vrai prénom. Quelque chose la contrariait dans cet échange, sans qu'elle pût dire exactement de quoi il s'agissait.

– Je m'appelle Fennec des Sables. Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je n'y comprends rien.

Lully sourit et détourna le visage pour scruter la nuit laiteuse.

Théo était maintenant impatiente d'entrer dans le château, mais Lully n'avait pas l'air de vouloir s'y rendre. Elle s'assit un moment, provoquant le glissement à terre de Théo et s'étira, se transformant de nouveau en une superbe et majestueuse *Inspirée*.

– Mais qu'est-ce qu'on fait ? demanda Théo. On y va, ou pas ?

– Patientons un moment, murmura Lully. J'ignore si nous sommes désirées.

– Mais... On va attendre longtemps comme ça ? Et comment on va le savoir ?

Lully sourit avec indulgence.

– Même toi, tu t'en rendras compte, dit-elle.

Dépitée, Théo s'assit à terre et se mit à examiner ses blessures. Son examen la rassura un peu, car bien que couverte de sang, elle savait qu'il ne s'agissait pas du sien. Les Écorcheurs, en mourant, avaient abondamment perdu le leur.

Elle avait des douleurs lancinantes, surtout aux bras et aux poignets qui avaient supporté le poids de sa lourde épée. Sans compter sa vieille foulure à la cheville. Mais finalement Théo avait peu de blessures vraiment graves. Elle s'aperçut que l'Inspirée l'observait avec une moue légèrement écoeurée.

– Quoi ? l'apostropha Théo, insolente. Je pue, c'est ça ?

– Pas vraiment, encore que... Non, c'est plutôt que tu es repoussante de saleté. Je me demande si tu ne devrais pas te laver dans le lac avant de demander asile au château. Ils n'ouvriront jamais à quelqu'un d'aussi sale. C'est sûrement la raison pour laquelle les portes sont fermées.

– C'est ça. Je vais me tremper dans ce lac pollué, tout noir, à coup sûr glacé et rempli de bêtes visqueuses, pour attraper une sale bactérie et la mort ? protesta Théo.

– Ce lac pollué, comme tu dis, a pour nom Lenngwer. Car quiconque y plonge en ressort sculpté, régénéré, revivifié. C'est sa signification.

– Peut-être, mais il a l'air glacé. Et il est tout boueux.

– Comme tu veux, déclara Lully. Mais on risque d'attendre longtemps que le portillon s'ouvre à cause de ton état.

– Si vous êtes une Inspirée, comme vous dites, pourquoi ne pas transformer mon apparence d'un coup de baguette magique ?

– Je ne peux galvauder mes dons en trivialités. D'autant qu'il y a de l'eau. Il n'y a donc aucune raison pour que j'utilise ma baguette.

Intéressée par les propos de Lully, Théo oublia la querelle pour demander :

– Alors c'est vrai ? Vous avez une baguette ? Les fées ont vraiment des baguettes ?

– Bien sûr, répondit nonchalamment Lully.

– Montrez-la-moi. Où est-elle ?

En souriant, Lully désigna les ombres de quelques arbres frêles qui protégeaient le lac.

– Par là.

– Comment ça, par là ? Vous l'avez cachée ? Vous l'avez jetée dans le Lenngwer ?

– Tu poses trop de questions, répondit Lully, toujours souriante. Bon, puisque tu ne veux pas te baigner, je vais me reposer un instant. Tu me diras lorsque tu seras prête, je t'aiderai à ressortir du Lenngwer. Il te tend les bras.

Théo n'en croyait pas ses yeux. Après tout ce qu'elle venait de traverser et après avoir terrassé ces deux horribles Écorcheurs, - enfin le deuxième avec l'aide de Lully, ok - elle aurait pu espérer être reçue et traitée comme une espèce de héros et voilà que Lully, indifférente, s'endormait dans l'herbe et que le château gardait son porche fermé à sa venue.

N'ayant d'autre recours, elle s'approcha de l'eau et commença d'abord par y puiser dans ses mains en coupe un peu de liquide pour se frotter le visage, les bras.

Étrangement, l'eau, douce et tiède, agit comme un baume de guérison. Les douleurs dans les articulations de ses doigts disparurent et la plaie sur sa joue parut se refermer immédiatement au contact du liquide transparent et pur.

Toutes les appréhensions de Théo s'envolèrent et elle plongea avec délices dans les bras du lac, oubliant d'en avertir Lully endormie.

À part ses baskets et son épée, elle n'avait même pas pris la peine d'enlever ses vêtements, mais ils ne la gênaient pas et elle nageait lentement à la surface de l'eau, sans aucune appréhension envers le monde sous-marin qu'elle pressentait sous elle, dans les profondeurs du lac.

Son corps lui paraissait être en apesanteur et jamais elle n'avait senti ses muscles, ses os, ses organes, ses sens même, avec autant d'acuité.

Elle poursuivit sa nage silencieuse pour le plaisir, mais au bout d'un moment, percevant un clapotis étrange sur le côté, elle scruta la berge et s'aperçut qu'elle en était très éloignée. Elle se mit cette fois à nager vigoureusement pour revenir, pourtant, le bord semblait s'écarter d'elle au lieu de se rapprocher et plus elle forçait son allure, plus elle reculait. Une sorte de houle s'était levée et un courant paraissait l'emporter vers le cœur du lac, voilé par les brumes.

Effrayée, elle se mit à crier.

– Lully ! Lully ! Aide-moi ! Au secours !

Mais Lully semblait être hors de portée de sa voix et elle se maudit d'avoir plongé sans l'en avertir.

Par les rognures avariées de détritrus puants ! Mais c'est pas vrai ? se maudissait-elle intérieurement. Quand est-ce que ça va s'arrêter ce foutoir ? Tu parles d'une Inspirée, elle s'endort et elle me laisse me baigner sans me prévenir du danger ! J'aurais dû m'en douter ! Tout est étrange ici. C'est pas un lac normal, il est surnaturel. Il est même sûrement maléfique. Il y a peut-être un dragon dedans et pourquoi pas ? Il ne manquerait plus que ça ! Un dragon ? Pourquoi pas un dinosaure, un serpent de mer, ou des piranhas ? Mais vraiment je te jure, ça n'arrive qu'à moi ce genre de débilité. Comment je vais faire maintenant ?

Malheureusement, ses lamentations ne l'aidaient en rien et inéluctablement, le courant l'emportait. La peur succéda à la colère et la panique commença à altérer ses mouvements, qui, de plus en plus désordonnés, l'entraînaient vers le fond.

Elle avala une tasse, se mit à tousser, puis à couler et se vit perdue.

Mais son appétit de vie était si fort en elle que de nouveau elle entendit la voix de sa mère, lui répétant cette phrase : « *Derrière ta peur, trouve ton désir.* » Et si sa mère, en fait, veillait tout simplement sur elle, de là où elle était à présent ?

Ces quelques mots l'apaisèrent. Une image se forma dans l'esprit de Théo, une image qu'elle n'avait pas commandée : elle se vit sauvée, au bord du lac, propre comme un sou neuf et en pleine forme, remontant sur la berge pour réveiller l'Inspirée en la chatouillant d'un brin d'herbe.

Ce fut instantané. La houle s'apaisa, le courant cessa, la brume se dissipa et, sans effort, Théo n'eut que quelques brasses à faire pour toucher le rivage, à l'exact endroit où elle était entrée dans l'eau puisque ses baskets et son épée l'y attendaient sagement.

Elle sourit, en poussant un soupir de soulagement. *Inutile que je raconte tout ça à l'Inspirée, se dit-elle, elle me prend déjà pour une tache !*

Elle prit le temps de rincer l'épée et ses chaussures dans l'eau, savourant la souplesse de son corps fortifié, puis elle s'approcha de l'Inspirée qui dormait paisiblement. Comme elle allait la toucher à l'épaule, celle-ci se releva d'un bond, épousseta quelques brins d'herbe qui s'attardaient sur ses voiles et s'étira en disant :

– Tu as réussi à revenir ?

– Comment ça ? Vous voulez dire... Vous saviez que... ?

– Bien sûr, je connais les pièges du lac. Mais je savais aussi que pour toi ce ne serait qu'un jeu !

– Un jeu ? Vous appelez un jeu, couler à pic, boire quarante mille tasses et manquer se noyer ?

– Tu n'exagères pas un peu ? demanda Lully avec malice, en commençant à se diriger vers le portail du château, ignorant l'expression de Théo qui fulminait.

Comme celle-ci ne faisait pas mine de la suivre, elle se retourna finalement pour la tancer d'un :

– Alors, tu viens ? Nous avons assez perdu de temps comme ça avec tes enfantillages...

– Mes enfants... Ça alors ? C'est plus fort que du roquefort ! s'exclama Théo, ce qui eut le don de faire rire aux éclats Lully, qui reprit alors sa marche.

– Tu ne me traites pas de rognures avariées de détritiques puants ?

Théo rougit, puis, ne souhaitant pas se retrouver seule dans la nuit devant la porte du château qui se serait refermée, elle suivit Lully en râlant.

Chapitre 11 - La Galerie du Plenum

Le château n'était pas désert. Il était peuplé de personnages vêtus de tuniques et de longues robes, le tout dans un genre médiéval mâtiné d'oriental, pour ce que Théo pouvait reconnaître et dont l'effet était surprenant. Voilà qu'elle se retrouvait dans un bal costumé !

Tous portaient des chasubles ou des capes cramoisies, avec des capuches qui leur dissimulaient une partie du visage. Des chausses de la même couleur, lacées jusqu'aux genoux, complétaient ce tableau étrange.

Les tailles des femmes étaient serrées dans des corselets nacrés, comme des carapaces de coquillages et leurs longs cheveux emprisonnés dans une crépine légère, à peine visible, surtout grâce au scintillement subtil qui en émanait. Des rubans vaporeux, pailletés, voletaient autour d'elles et leurs babouches délicates se terminaient par une perle fine.

C'eût été splendide, si ce n'était qu'aucun d'eux ne bougeait. Ils étaient tous paralysés, plus même : ils ne respiraient pas, leurs bouches entrouvertes n'exhalaient aucun souffle.

Ils étaient figés tels des mannequins de cire dans la position où leur tâche les avait laissés, les uns devant les cheminées, à nettoyer l'âtre, les autres à transporter du bois, les enfants à jouer avec des chiens bondissants qui eux aussi s'étaient pétrifiés pattes en l'air, en apesanteur.

Mais cette immobilité, ce silence, cette beauté figée, loin d'évoquer le château de la Belle au bois dormant, avaient un côté inquiétant. Ces gens étaient comme suspendus entre la vie et la mort. Une vision spectrale.

Théo se dit qu'elle ne toucherait aucun objet, ne mangerait aucun fruit, car c'était un univers ensorcelé. D'ailleurs des ronces se pressaient contre les délicats vitraux, leurs épines poussant comme pour chercher à briser le verre soufflé à la main.

– Mais qu'est-ce qu'ils ont ? On est où ? se risqua-t-elle à demander. On n'est pas dans un conte, quand même, ça devient franchement ridicule cette histoire.

– Ce monde n'a rien d'un conte de fées, tu t'en apercevras bien à temps ! C'est moi qui viens de les figer ainsi, car il pourrait t'être fatal de croiser leur regard et d'interférer ainsi ton monde et le leur. Ils ne doivent pas te voir. Le télescopage, trop brutal, pourrait se révéler dangereux et compromettant pour ton retour. Tu désires rentrer un jour chez toi, n'est-ce pas ?

Théo déglutit de crainte, non sans noter le « un jour », qui laissait présager que son retour n'était pas forcément pour bientôt. Elle serra les dents et dit d'une voix chevrotante :

– Heu... Oui, je voudrais bien rentrer *un jour*... Et même dans pas trop longtemps, si c'est possible.

– On fera le plus vite possible, mais on ne peut pas aller plus vite que la musique ! grommela Lully, soudain de mauvaise humeur. Théo s'inquiéta :

– Qu'y a-t-il ? C'est moi qui vous énerve ? Pardon de poser des questions sans arrêt, je...

Lully se radoucit aussitôt.

– Non, ne t'en fais pas, il ne s'agit pas de toi, mais j'espérais un signe, afin de retrouver la Galerie du Plenum, car même moi, je ne sais où elle se cache et elle ne dévoile le chemin qui l'y mène que si elle le désire.

Théo ne put s'empêcher de sourire.

– Voyons, si c'est une salle, pas une personne, elle ne peut avoir de désir ou de volonté qui lui soient propres.

Lully s'arrêta.

– Tu crois ce que tu dis ? Ce que tu viens de vivre n'a fait changer aucune de tes croyances étroites ?

Vexée, Théo fut bien obligée de reconnaître qu'en effet, après tout, dans ce monde étrange, il pouvait être possible qu'une salle ait ses propres... Ses propres quoi, d'ailleurs ? Ses propres raisonnements ?

Elle secoua la tête, refusant de s'appesantir sur le sujet, préférant se tourner vers des solutions concrètes.

– Bon, alors, si elle ne se manifeste pas pour nous guider, on doit faire quoi ?

– Ne m'impatiente pas, Théodora. J'ai beau te comprendre, ma patience a des limites. Je t'ai déjà dit que pour ma part, chaque fois que je viens, je dois attendre... mais... peut-être que toi...

– Quoi, moi ?

– Écoute, nous n'allons pas nous attarder ici car le temps presse. Même si nous ne parvenons pas à atteindre la Galerie du Plenum, il nous faudra repartir en toute hâte. Sous peu, mon sortilège qui lie les habitants du château sera défait et le télescopage inévitable. Or il s'agit justement de l'éviter.

– Comment ?

– Viens par là que je t'examine...

Mais après un examen approfondi de sa personne, Lully poussa un soupir découragé.

– Pourquoi aucune image ne me vient-elle en aide ? Écoute, Théodora, je crois qu'il s'agit de toi. Tu dois trouver toute seule. Il t'appartient d'ouvrir la voie. Les escaliers sont là, quelque part, sous nos pieds, protégés par une surface illusoire. Tu dois trouver le signe. Et tu dois faire vite.

– Je veux bien, mais quel signe ?

– Théodora, tu as accédé au niveau 5 et vous n'êtes que cinq au monde à l'avoir atteint. Tu ne me feras pas croire que c'est avec ce genre de questions idiotes que tu y es parvenue.

Piquée au vif, Théo s'éloigna de l'Inspirée qui marchait de long en large d'une foulée nerveuse devant les personnages endormis en les surveillant du coin de l'œil, se désintéressant des actions de Théo.

Bien sûr, comme tout à l'heure dans le lac, la réponse fut fulgurante.

Mon épée ! pensa Théo. C'était le seul élément appartenant au Tanaga qui fût en sa possession. Théo en était sûr. Seule l'épée pouvait être la clé du passage vers la Galerie.

Elle scruta autour d'elle les bas-reliefs qui ornaient les hautes murailles et jusqu'au sol de pierres polies. Ce fut alors qu'elle remarqua une grande pierre différente. Veinée de bleu nacré, de vert jade et d'or éclatant, striée d'arabesques qui entrelaçaient ses couleurs captivantes, elle semblait parler à Théo, l'appeler. *Labradorite*, réfléchit-t-elle. *Celle qui ouvre la porte.*

Et une forme, en creux, dans un lacs d'autres figures diverses sculptées, mêlant des symboles d'animaux pour la plupart, au beau milieu des volutes colorées naturelles de la pierre, sembla lui sauter au visage.

– J'ai trouvé, cria-t-elle.

Lully se retourna vers elle. Théo brandit Luz et la positionna dans son lit parfaitement ajusté, entaillé dans la pierre, au beau milieu des autres marques, qui semblait n'attendre que cet instant de toute éternité. Un bruissement discret se fit entendre et Théo, se tenant sans le savoir exactement au bord du grand escalier de pierre qui se dévoilait à elles, faillit perdre l'équilibre et se rattrapa de justesse à la cape de Lully qui éclata de son rire moqueur.

– Bravo ! Nous y voilà, allez, suis-moi ! l'apostropha-t-elle.

Elles s'engouffrèrent dans la descente et quand Théo leva les yeux, ce fut pour apercevoir l'Inspirée qui achevait d'un geste ample de recouvrir le haut du gouffre d'un voile frémissant dont elle ne doutait pas qu'il parût de pierre à toute personne déambulant dans la cour du château.

Elles marchèrent, puis coururent, ne cessant de descendre. Au fur et à mesure qu'elles s'enfonçaient dans les entrailles du château, la température montait, à en devenir étouffante.

Au bout d'un moment, Théo regretta de ne pas pouvoir échanger son jean contre un short et ses baskets contre une paire de tongs en plastique. Lully ne semblait pas souffrir de la chaleur puisqu'elle gardait sans une grimace sa lourde cape de fourrure noire sur les épaules.

Et la Galerie, enfin, leur apparut. Haute, d'allure majestueuse, en demi-cercle, inspirée de la forme des théâtres grecs, avec, de la même façon, quelques rangées de gradins, les murs recouverts d'une essence de bois fastueuse.

La Galerie du Plenum.

Elle était surdimensionnée par rapport au nombre de personnes qu'elle pouvait accueillir, mais pourtant, rien en elle n'était écrasant. Une sorte d'équilibre y régnait et Théo ne put s'empêcher de chercher à savoir à quoi cette sensation était due.

L'Inspirée, qui une fois de plus sembla avoir lu dans ses pensées, murmura :

– C'est parce que le Langage, ici, est universel, murmura-t-elle.

Et pour une fois, Théo, bien qu'elle ne comprît rien à ces propos, n'osa pas rompre cette harmonie pour demander ce qu'elle entendait par là. Elle se tut et se laissa pénétrer par l'atmosphère de paix et de stabilité qui régnait. Ce sentiment était si fort qu'elle en oubliait presque son désir de rentrer chez elle.

Ce fut Lully qui la tira de sa torpeur.

– Regarde-la bien. Tu dois pouvoir la reconnaître dans le Monde Nouveau.

– Quel Monde Nouveau ?

– Tu sais bien, je te l'ai déjà dit : ton Monde, précisa Lully. Et maintenant, viens, nous devons partir.

Elle s'approcha de Théo, l'enlaça étroitement, plaçant entre elles l'épée étincelante, ferma les yeux et murmura toute une tirade incantatoire que Théo ne parvint pas à comprendre. Sa dernière pensée dans ce lieu fut :

– Encore une formule pseudo-magique à trois balles.

Mais en l'occurrence, la tournure était de grande valeur, puisque Théo se retrouva à l'instant dans la bibliothèque du lycée, devant le clavier de son ordinateur.

Quand elle se retourna pour voir ce qu'allait dire la documentaliste de son absence prolongée, elle s'aperçut que toutes les personnes présentes dans la bibliothèque semblaient figées, paralysées, comme si elles avaient attendu son retour, comme si le temps avait été suspendu dans le Monde Nouveau, comme l'avait nommé Lully.

À l'instar des habitants du château.

La pièce était toujours plongée dans la pénombre et des papiers voletaient dans tous les sens comme sous l'effet d'une bourrasque de vent.

Quand la lumière parut déchirer ce qui l'aliénait et qu'une clarté artificielle vint rendre la vie à la salle de lecture, la prof se mit aussitôt à crier :

– Attention ! Fermez la fenêtre ! Il y a trop de vent !

Et tout le monde s'agita dans tous les sens pour récupérer les feuilles de papier éparpillées.

Théo, dans un état second, ne sachant que penser de ce qu'elle venait de vivre, se leva comme une automate et se dirigea vers la sortie.

– Théodora Costa, cria la prof, tu n'as pas signé le cahier de présence !

Théo revint sur ses pas et sans regarder personne, sans prononcer une parole, signa le cahier et repartit.

Elle se rendit immédiatement dans les toilettes pour se passer de l'eau sur le visage et déceler si quelque chose dans son apparence laissait deviner ce qu'elle venait de traverser.

Bizarrement, elle n'avait mal nulle part, même plus à la cheville, mais après tout c'en était ainsi depuis qu'elle avait plongé dans le Lenngwer.

Lorsqu'elle se regarda dans le miroir, elle aperçut ce qu'elle portait autour du cou et qu'elle n'avait jamais vu de sa vie : une chaîne d'or supportant en pendentif une épée finement ciselée, incrustée de pierres, chatoyant de mille feux.

Luz.

En miniature.

Chapitre 12 - Trahison

Dès qu'elle put sortir du lycée, elle décida de se rendre au chevet de son père. Sur le trajet, dans le métro, en changeant de correspondance, elle acheta des fruits et un livre de poésie.

On lui permit d'entrer dans la chambre où il reposait, à côté d'un vieux qui toussait beaucoup.

Elle fut heureuse de voir que son père avait les yeux ouverts. Il la regarda s'approcher de lui, pleinement conscient.

– Ma puce. Comment vas-tu ?

– C'est surtout toi, papa. Je suis tellement triste qu'on se soit disputés l'autre soir. Tu es toujours fâché ?

– Non, je suis même désolé. Pour quelqu'un qui devait rentrer plus tôt et être plus présent, c'est réussi !

– Tu sais qu'ils voulaient me mettre dans un centre, alors j'ai menti, j'ai dit que ma grand-mère vivait avec nous.

– Quelle grand-mère ?

– La mère de maman. Elle est toujours vivante, non ?

– Oui, mais tu sais bien qu'elle divague et elle ne peut pas voyager. Depuis que ton grand-père est mort, elle vit cloîtrée dans la médina d'Abalessa.

– Je sais, mais eux, ils ne le savent pas.

– Écoute, ma puce, on ne peut pas mentir comme ça. Ce ne serait pas sérieux de ma part. Si j'étais sûr que c'était le mieux pour toi, je mentirais bien sûr, mais au contraire, ça m'inquiète beaucoup de te savoir seule à la maison. Comment ça s'est passé hier soir ?

– Très bien, mentit Théo en repensant à l'Écorcheur qui se promenait la nuit précédente dans son propre bureau.

Bien entendu, il était hors de question qu'elle parle de ça à son père. Il la prendrait pour une folle. Elle tenta cependant un petit essai.

– Papa ?

– Oui ?

– Tu crois qu'il existe des mondes parallèles ?

Il sourit gentiment.

– Non, pourquoi, tu y crois, toi ?

– Heu... Eh bien, oui... Pourquoi pas ? Il existe probablement des mondes parallèles avec des forces maléfiques qui essaient parfois de pénétrer le nôtre.

– Et qui y arrivent ?

– Heu, oui, quelquefois...

Il rit franchement.

– Tu as bien raison. Quand on voit les horreurs que peuvent se faire les hommes les uns aux autres, ça ne peut s'expliquer que par des forces du mal venant de mondes parallèles.

– Tu ne me crois pas ?

– Non. Mais j'imagine qu'il est peut-être sain de penser comme toi, plutôt que d'accepter intrinsèquement le mal qui est en germe dans chaque être humain. Au moins, si on parvient à chasser l'envahisseur, on a une chance de s'en sortir, n'est-ce pas ?

– Hum...

– Finalement, c'est encore de ton jeu que tu me parles, là ? Sauf que tu le transposes dans notre vie, non ? Pourquoi ?

Théo sentit le terrain devenir glissant et préféra changer de conversation.

– Papa ?

– Oui ?

– Elle s'est suicidée, maman ?

Jamais elle ne se serait attendue à la réaction qu'eut son père. Il rougit violemment, puis il blêmit, soudainement distant.

Des plis se formèrent sur son visage, déformant ses traits en une grimace grotesque et, avec stupéfaction et gêne, elle s'aperçut qu'il pleurait. Sur ses joues coulaient de grosses larmes qu'il n'essayait même pas d'essuyer.

Elle détourna la tête avec malaise, et attendit que le flot se tariesse, devinant qu'il n'avait pas envie de sa sollicitude.

Au bout d'un petit moment sans paroles, elle l'entendit se moucher bruyamment. D'une voix enrouée, mal équilibrée, il s'adressa à elle :

– Qui t'a dit ça ? C'est faux. C'est un mensonge. Je ne peux pas y croire. Je n'y ai jamais cru. Je ne veux pas.

– Tu veux dire que quelqu'un l'a dit ? Qui ?

Dans un murmure, il répondit :

– Les policiers ont élaboré une hypothèse. Elle s'était jetée sans raison d'un seul élan sous les roues d'un autobus. Ce dernier s'approchait de son arrêt et bien qu'étant en train de freiner, il n'avait pas pu véritablement s'arrêter.

– Comme l'autre.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

– Non, rien.

Mais elle pensait à la femme ressemblant à sa mère qui avait été poussée sous les roues du bus. Elle ne s'était pas suicidée.

– Dis-moi, chérie. Quelque-chose te tracasse, je le sens. Qui t'a parlé de cette histoire ? Qui a ressorti ça, devant toi en plus ?

– Non, personne, papa. C'est juste que...

– Quoi ?

– Je ne sais pas si je peux te le dire, tu ne vas pas me croire.

– Mais si, allez, dis-moi...

– Heu... Hier, en rentrant à la maison, pendant que j'étais à l'arrêt du bus, une femme est arrivée. La femme ressemblait beaucoup à maman. Soudain, le bus est arrivé. Tout s'est passé trop vite. Je n'ai pas compris. La femme est tombée, a été heurtée et... elle est morte.

– Mon Dieu, c'est affreux ! Sous tes yeux ?

– Oui.

– Comme moi... a continué son père.

– Oui, comme toi exactement au même moment.

Emportée par son histoire, la jeune fille ne parvenait plus à retenir ses propos, pressentant qu'en continuant qu'elle franchissait une limite. Elle devait rapidement se taire mais elle ne put s'empêcher de poursuivre son récit et de dire la vérité à son père, souhaitant de toutes ses forces qu'il la croie et qu'il la soutienne.

– Mais... Heu, ce n'est pas seulement ça. Il y a autre chose.

– Quoi ?

– Les gens disent qu'elle s'est suicidée, mais moi je sais que non.

– Comment ça, tu sais ?

– C'est parce que j'ai tout vu.

– Tu as tout vu quoi ?

Là, Théo se jeta à l'eau.

– J'ai vu une main la pousser. J'ai aperçu un 4 x 4 qui doublait le bus. Il lui fonçait dedans et il s'éloignait à toute allure.

– Un 4 x 4 ?

– Oui.

– Mais les autres, ils ont fait quoi ?

– Les autres ?

– Ben oui...

– Rien... euh ... je crois... qu'ils n'ont pas vu la scène...

– Personne d'autre que toi ne l'a vu ?

– Non. C'est ça qui est bizarre.

– Tu dis... quelqu'un l'a poussée ?

– Oui. Par-derrière.

– Tu as vu qui ?

– Oui. Heu...

Un sixième sens avertit Théo qu'elle était allée trop loin et que son père ne la croyait pas, même s'il restait très bienveillant à son égard. Elle se retint juste à temps, avant de parler de l'Écorcheur.

– J'ai vu quelqu'un disparaître tout de suite. C'est possible ? Je veux dire, qu'il vienne d'un monde parallèle, puisque les autres ne l'ont pas vu ?

– Cet assassin serait venu d'un monde parallèle et tu serais la seule à pouvoir le voir ?

Son père avait l'air de plus en plus inquiet. Il la regardait avec des yeux scrutateurs, semblant essayer de déceler en elle le degré du traumatisme qui pouvait la pousser à échafauder de telles élucubrations.

Il ferma les yeux un instant, respira profondément et changea de conversation :

– Comment s'est passée ta soirée, hier ?

– Mais bien, je te l'ai déjà dit. Je me suis fait des spaghettis et puis j'ai dormi. Je ne suis même pas allée sur mon jeu, mentit-elle.

– Je m'inquiète vraiment que tu sois seule. J'en parlerai aux services concernés, pour qu'ils t'envoient dans un centre pendant mon absence. Je préfère te savoir entourée, en sécurité.

Théo ne put retenir un accès de rage. Elle masqua du mieux qu'elle put son énervement, ne voulant pas se disputer avec son père alors qu'il était si mal en point. Comment lui raconter la vérité sans qu'il la prenne pour une

folle ? Comment partager avec lui son expérience pour bénéficier de ses conseils et de sa protection ?

En même temps que Théo formulait ces pensées, elle réalisait à quel point ses vœux étaient invraisemblables. Son père ne la croirait en aucune façon. *Il ne saura jamais se dit-elle, qu'il existe, quelque part, dans un univers parallèle, des Écorcheurs en chair et en os et que quelques-uns d'entre eux ont déjà réussi à pénétrer dans notre monde.*

Son père ferma de nouveau les yeux et sembla s'endormir. Théo en profita pour se relaxer et laisser tourner son cerveau à vide.

Mais elle n'arrivait pas à nettoyer sa tête. Elle songeait au moment qu'elle allait encore passer seule.

Théo avait peur, mais elle savait maintenant comment éviter de matérialiser des Écorcheurs, en d'autres termes comment les empêcher de pénétrer la réalité et la jeune fille espérait bien pouvoir réussir cette nuit encore à les circonscrire. Théo préférait cela à l'obligation de partager des lieux inconnus avec des mystérieuses personnes, loin de son PC.

Une infirmière entra dans la chambre en poussant la porte avec son chariot. Elle demanda à Théo de sortir un instant dans le couloir.

Théo ne sut jamais de quoi son père et cette femme avaient parlé ensemble, mais lorsque Théo revint dans la chambre, son père lui annonça que la psy arrivait.

– Quelle psy ? aboya Théo, immédiatement sur la défensive.

– Je vais t'expliquer. Ne t'énerve pas. Je suis suivi par une psy, car les témoins ont cru que je voulais me suicider, moi aussi. On a déjà longuement parlé de ça, elle et moi. Je la trouve très bien. D'ailleurs, tu sais, elle n'a pas douté un instant de ma sincérité.

Théo se sentit soulagée que son père aborde le sujet et aussi de savoir qu'il niait la tentative de suicide.

– Elle va venir te voir ?

– Non, cette fois, je lui ai demandé de venir spécialement pour toi. Je suis inquiet et je voudrais que nous trouvions une solution pour que tu sois prise en charge durant mon séjour à l'hôpital.

– Tu m'as trahie ! hurla Théo.

Mais quand elle se retourna pour partir précipitamment, elle se rendit compte que, l'air de rien, l'infirmière s'était mise entre elle et la porte et lui barrait le passage. Elle en rougit de rage et de dépit.

Une petite voix intérieure lui conseilla cependant de se calmer très vite et de contrecarrer le plan de son père par un comportement d'un calme olympien.

Elle s'étonna elle-même de sa réaction, sachant très bien qu'auparavant, jamais elle n'aurait eu la présence d'esprit ni la force de contenir ainsi sa colère.

Instinctivement, ses doigts attrapèrent l'épée bijou qui touchait sa peau à la base de son cou et elle sut, en un éclair fulgurant, que sa force lui venait d'elle.

La sérénité l'envahit et un sourire se forma sur ses lèvres, étonnant son père et l'infirmière, qui s'attendaient à une crise. Elle pensa : *je suis un Pèlerin Glorieux. Je maîtrise mes émotions.* Et elle dit :

– Très bien, mon papounet. Tout ce que tu voudras. Tu es mal en point et je ne veux pas être une source de fatigue supplémentaire pour toi.

Jules n'eut pas le temps de répondre car une dame un peu boulotte, qui avait l'air d'une gentille grand-mère, fit son apparition dans la chambre.

– Bonjour, tout le monde, c'est ici qu'on a besoin de moi ?

Et elle se présenta sous le nom de France Nahal, psychologue à l'hôpital. Ses joues rondes, légèrement roses, rendaient sa physionomie encore plus rassurante.

Son regard était à la fois bienveillant et perspicace et Théo se sentit, à son corps défendant, immédiatement en confiance avec elle.

La dame posa sa cape rubigineuse sur le bord du lit et se pencha pour saisir un dossier dans son sac. Ses cheveux, très longs, étaient retenus par une fine résille irisée. Cette vision donna à Théo une étrange sensation de déjà-vu, sans qu'elle puisse déterminer de quoi il s'agissait exactement.

Jules expliqua la situation, spéciale et urgente, dans laquelle se trouvait sa fille.

– Pourquoi as-tu menti à l'assistante sociale, à propos de ta grand-mère ? demanda madame Nahal, avec une expression réellement intéressée et pas du tout désapprobatrice, qui encouragea Théo à parler.

– Parce que je suis pratiquement adulte. Ça m'exaspère qu'on me traite comme une mineure. D'ailleurs depuis que ma mère est morte, je m'occupe de tout à la maison. Et ça fait longtemps que je reste seule à la maison, des week-ends entiers, par exemple, si papa a une conférence quelque part ! Je fais du baby-sitting depuis que j'ai quinze ans ! Expliquez-moi pourquoi je devrais, sous prétexte que papa est absent quelques jours, devenir comme une infirme qui a besoin qu'on fasse tout pour elle.

La dame sourit discrètement et jeta un coup d'œil vers Jules, qui regardait sa fille d'un air courroucé.

– Théo ? Tu n'es pas obligée d'être impolie, la raisonna-t-il.

– Mais, papa, tu sais bien que c'est vrai.

– Oui, d'accord, mais il n'y a pas que ça.

– Quoi alors ? lui demanda-t-elle sur un ton suppliant.

– Tu sais bien, lui dit-il, un peu gêné. Ce que tu m'as dit tout à l'heure...

– Que j'ai assisté à un accident ?

– Oui et le reste ? L'homme qui a poussé la victime, le monde parallèle ?

– Quel reste ? Quel monde parallèle ? Papa, de quoi parles-tu ? Ce n'est pas ma faute si j'ai assisté à un accident. Bien sûr, c'était horrible, mais je t'assure que ça n'a pas entamé mes capacités à m'adapter dans la vie quotidienne.

Madame Nahal prit la parole :

– Hum... Si je peux me permettre... Heu... Tu aimes les voyages, Théodora ? Tu t'appelles Théodora, n'est-ce pas ?

Théo eut de la peine à retenir un accès de mauvaise humeur.

– Oui. Je veux dire. Oui, pour Théodora et oui pour les voyages.

Elle se demandait où l'autre voulait en venir et quel était le piège.

– Bien. Et est-ce que tu es bonne en anglais ?

Théo rougit. Elle savait que, sur le point de la scolarité, elle était en position de faiblesse.

– Non, répondit-elle à mi-voix. Je sais bien que je vais rater mon bac ! Mais je ne vois pas le rapport. De toute façon, je ne suis bonne en rien...

– Oh, je suis sûre que non, continua la femme. Je suis sûre qu'il y a beaucoup de domaines dans lesquels tu excelles. D'ailleurs, quand tu reviendras, il faudra que nous nous revoyions pour établir ensemble la liste de tous les domaines dans lesquels tu excelles.

– Quand je reviendrai d'où ?

– Je ne sais pas encore et rien n'est sûr, il faut que je parle avec ton père pour voir s'il pourrait financièrement compléter le coût du séjour, mais je peux obtenir une aide d'une fondation pour te faire partir en classe de langue dans un centre linguistique en Angleterre et ainsi tu pourrais bénéficier d'un encadrement de la part d'un organisme, sans être pour autant enfermée dans un centre d'hébergement classique pour enfants, type Ddass. Du même coup, tu améliorerais ton anglais et tu découvrirais un pays que peut-être tu ne connais pas encore. Qu'en dis-tu ?

– Super, s'exclama Jules, enchanté de la proposition. Tu ne trouves pas, Théo ?

Présenté comme ça, Théo ne pouvait pas s'empêcher de trouver l'offre séduisante. Elle avait beau chercher le piège, elle ne le trouvait pas.

En plus, pendant ce temps, elle n'irait pas au lycée ? C'était vraiment cool. Bon, d'accord, elle ne raterait qu'une semaine de cours, puisque c'était bientôt les vacances de Pâques, mais tout de même c'était toujours ça de pris.

Elle sourit avec sincérité et questionna :

– Je pars quand ?

Son père éclata d'un grand rire de soulagement, habitué à plus de résistance de la part de sa fille.

Théo songeait, de son côté, que quelques vacances ne lui feraient pas de mal et dérouteraient peut-être les Écorcheurs qui essayaient de la pister en France.

Chapitre 13 - Cauchemar

En moins d'une heure, la situation fut réglée. Madame Nahal réussit en un clin d'œil à surmonter tous les obstacles pouvant se mettre en travers de ce projet.

Il émanait de sa personne une douce mais ferme autorité qui avait raison du moindre argument contraire.

À croire que l'Administration française était ensorcelée. Qu'étaient devenues les bonnes vieilles lenteurs de toute demande officielle ?

Munie d'un téléphone et d'un ordinateur portables, Madame Nahal persuada d'abord le prof d'anglais de Théo, de signer une recommandation et de convaincre le proviseur du lycée. Celui-ci parapha immédiatement le document rempli par le prof. En utilisant le courriel comme outil principal, elle obtint ensuite l'agrément de principe de l'organisme subventionneur.

Il ne restait plus à madame Nahal qu'à signer le tout avec une recommandation de sa main, afin de le retourner à la même fondation qui débloquerait immédiatement les fonds et les ferait parvenir à qui de droit par virement automatique.

Dès le lendemain, quelqu'un, muni d'un billet en bonne et due forme, accompagnerait Théo à sa destination finale. À savoir, l'île de Wight, comme elle venait de l'apprendre entre deux échanges d'email.

Théo et son père étaient médusés par la tournure express que prenaient les événements et par la facilité avec laquelle cette affaire se réglait.

On aurait dit que les coups de fil de France Nahal étaient surnaturels. Que rien ne pouvait lui résister.

Pour finir, France Nahal autorisa Théodora à rentrer seule chez elle faire ses bagages.

Théo, munie d'une lettre rédigée par la psy, devait ensuite gagner un centre d'hébergement pour jeunes situé dans le Xe arrondissement.

Maintenant que la décision de Théo était prise, elle avait hâte de passer à l'action. Elle courut chez elle, fit ses valises, éteignit les lumières et se dirigea vers la porte. Elle s'acquitta de toutes ces tâches avec enthousiasme.

Mais juste avant de quitter l'appartement, elle eut envie de parler à quelqu'un, de partager ce qui lui arrivait.

Elle composa sans réfléchir le numéro du portable d'Antoine, son meilleur copain d'avant et quand elle s'en aperçut, elle fut heureuse de l'avoir fait. Bien sûr, c'était à lui qu'elle devait raconter tout ça.

Il rentrait de son cours de tir à l'arc. S'il fut étonné de son appel, il n'en laissa rien paraître et, à ce comportement, Théo comprit que son amitié avait été profonde. Il avait été blessé de sa défection. Elle lui avait manqué et il espérait depuis lors renouer avec elle.

Elle lui expliqua qu'elle partait en Angleterre pour les vacances, avec une semaine d'avance et de fil en aiguille la conversation dévia sur les Écorcheurs et sur les événements perturbants qu'elle venait de vivre.

Était-ce parce qu'il avait son âge ? Était-ce parce qu'il ne voulait pas la perdre une seconde fois ? En tout cas, il la crut, ou il le dit. Et pour pouvoir parler plus librement, ils décidèrent de se rencontrer tout de suite.

– Tu dois aller où exactement ?

– Dans un centre. Je descends au métro Couronnes.

– C'est tout près de chez moi ! Passe cinq minutes ! Je t'attends. Tu sonnes et je te rejoindrai pour discuter en bas.

Rendez-vous pris, Théo partit rassérénée.

Mais tandis qu'elle sortait du métro et qu'elle remettait de l'ordre dans ses pensées, ordonnant la marche à suivre pour elle dorénavant et se

remémorant ses batailles avec les deux vrais Écorcheurs, quand elle s'était retrouvée à l'intérieur même du Jeu, elle entendit une explosion.

Le temps pour elle de tourner à l'angle de la rue, elle aperçut des flammes qui sortaient d'une fenêtre au cinquième étage d'un bâtiment haussmannien. L'appartement était en feu. Mais il ne s'agissait pas de n'importe quel immeuble. C'était celui d'Antoine. Et c'était la fenêtre de sa chambre qui brûlait.

Elle hurla.

Le son se mêla aux clameurs qui provenaient de la chambre. Plusieurs personnes levèrent la tête, horrifiées, se mirent à crier aussi et, à son grand soulagement, l'une d'entre elles sortit son téléphone portable pour appeler les pompiers.

Les plaintes de souffrance et de détresse émanant du logement incendié étaient si fortes qu'elles couvraient à présent les bruits ordinaires de la rue. Suffoquée de désespoir, Théo se refusait à reconnaître dans cette voix celle d'Antoine. Mais elle savait bien que c'était de lui qu'il s'agissait.

Tétanisée par le spectacle, elle n'osait plus bouger. Ce qu'elle vit alors l'épouvanta. Se glissant hors de l'appartement en flammes par la fenêtre, tel un insecte, filait le long du mur de l'immeuble un Écorcheur, fantassin de l'Armée de l'Obscur, cohorte des Rampants.

Vêtu de sa tenue de combat : bottes et gantelets de cuir noir, bardé d'accessoires cloutés brillants, il posa un pied sur le trottoir et s'éloigna tranquillement de la scène, non sans jeter vers Théo un regard amusé, un brin complice.

Elle sursauta en voyant les pompiers arriver et réalisa soudain que les cris provenant de l'intérieur de l'appartement n'étaient plus que des râles brisés.

Elle ne pouvait rien faire, paralysée d'horreur, sanglotant à chaudes larmes. Quelques minutes plus tard, les pompiers ressortirent de l'immeuble

avec un corps allongé sur une civière. Sans le reconnaître vraiment, elle sut qu'il s'agissait d'Antoine.

Elle ne voulut pas en voir plus et quitta hâtivement la rue, en hoquetant, se précipitant avec son gros sac à dos vers l'adresse fournie par madame Nahal.

Elle était affolée, anéantie, en proie à un immense désespoir et à un sentiment de culpabilité extrême. Elle savait que c'était à cause d'elle qu'il était arrivé malheur à Antoine. Si elle ne l'avait pas appelé, si elle n'avait pas décidé d'aller le voir, de tout lui raconter, si...

Mais tout était trop tard maintenant. Elle aurait dû y penser plus tôt. Elle avait suffisamment de données, pourtant, elle aurait dû y penser...

Complètement bouleversée, elle fit irruption dans le centre d'accueil. Elle ne tenait pas en place, pleurant, reniflant, riant nerveusement, ouvrant et fermant les fenêtres, sursautant à chaque bruit.

Les responsables chargés de la réceptionner la toisaient d'un air dubitatif, lui faisant à plusieurs reprises répéter son nom, ce qui eut le don de lui mettre les nerfs encore plus à vif si c'était possible.

Au bout d'un moment cependant, elle finit par se calmer. Elle tomba même dans un état inverse, proche de l'hébétude. Elle se sentait comme anesthésiée, frappée de léthargie, sans réaction.

On lui fit partager la chambre de trois autres filles qui habitaient ici en permanence et qui considéraient sa venue comme une intrusion dans leur intimité. Ou plutôt deux d'entre elles, qui le lui firent bien sentir.

La troisième, une petite grassouillette aux cheveux raides coupés au carré, lui faisait des sourires timides. Virginie partageait avec Théo un lit superposé dont elle occupait le bas. Théo put constater que les deux peaux de vache lui menaient la vie dure, se moquant de tous ses gestes, de toutes ses paroles.

La petite, jouant l'indifférence, engagea le dialogue avec Théo, lui posant des questions assez directes, tandis que les deux terreurs effectuaient un pillage en règle du sac de Théo, cherchant une cigarette, un smartphone, un Ipod ou d'autres bricoles à s'approprier.

Dépitées de ne rien trouver, elles se rabattirent sur un paquet de biscuits Pepito, que Théo avait acheté dans le métro.

Elle observait les deux pestes d'un air détaché, se demandant comment elle aurait été, à leur place, si elle aussi avait dû vivre toute l'année dans ce genre d'endroit, tout en continuant sa conversation avec la petite comme si elle ne remarquait rien.

Elle ne voulait pas céder à la provocation.

De toute façon, ses réactions affectives étaient comme engourdies et elle avait bien assez de soucis à se faire avec les Écorcheurs. Elle se demandait ce qu'il était vraiment advenu d'Antoine, était-il vraiment mort ? Elle avait envie de pleurer.

Elle se sentait reconnaissante de la gentillesse de sa voisine de dessous, car elle avait bien besoin de réconfort. Elle la plaignait de tout son cœur, car elle-même, dès le lendemain, serait loin de cet endroit, alors que l'autre devrait encore supporter les deux poisons durant un temps indéterminé.

Quand elle sentit qu'elle paniquait moins, que son cœur avait repris un rythme normal et qu'elle arrivait à coordonner un tant soit peu ses pensées, elle quitta un moment sa chambre pour se rendre dans une pièce qui servait de foyer, où quelques adolescents renfrognés regardaient la télévision ou jouaient au ping-pong.

Elle s'approcha d'une femme grande et sèche, qui devait être l'éducatrice. Son visage sérieux inspirait confiance et Théo lui expliqua que, sur son chemin pour venir, elle avait assisté à un incendie dans un immeuble et qu'elle craignait que l'une des victimes ne soit un ami à elle. Pouvait-elle

appeler les pompiers ou l'hôpital pour avoir de ses nouvelles depuis le bureau du centre ? Elle n'avait pas de portable.

La grande femme lui jeta un regard bienveillant et lui céda sa place devant un petit bureau. Elle eut du mal à trouver l'hôpital où on avait amené le corps qu'elle avait vu sur la civière, mais elle finit par apprendre qu'il s'agissait bien d'un certain Antoine Gélén, âgé de dix-huit ans, que ses brûlures n'étaient que superficielles et qu'il s'en sortirait.

Elle faillit pousser un cri de joie en raccrochant et embrasser la grande femme. Elle s'éloigna plus légère sous son regard amical et regagna sa chambre le cœur plus tranquille.

Sans prendre la peine de se doucher, ni même de se déshabiller, elle s'allongea sur son matelas.

Des cris la réveillèrent et elle mit un moment à se souvenir de l'endroit où elle passait la nuit. La veilleuse pourtant était forte et on voyait distinctement le mobilier de la pièce. Il n'y avait plus aucun bruit et Théo ne parvenait pas à savoir si les cris qu'elle avait perçus provenaient de sa chambre ou d'un rêve.

Des bruits de clés et de portes se firent entendre et brusquement la silhouette de la femme très grande se découpa dans le contre-jour faiblard de la veilleuse.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle avec courroux. Décidément, il faut toujours que vous vous fassiez remarquer, dans cette chambre. Carole, qu'est-ce que tu as encore inventé ? C'est quoi la blague du jour, hein ?

La femme tendit la main vers l'interrupteur et la lumière éblouit Théo qui cligna des yeux.

Quand elle les rouvrit ce fut pour découvrir le visage de la grande femme déformé par l'horreur, juste avant qu'un cri perçant ne franchisse ses lèvres.

Instinctivement, Théo sauta de son lit et se précipita hors de la chambre apercevant dans sa fuite la couchette de Virginie, étrangement colorée d'un rouge uniforme. Les deux autres lits étaient vides.

Plusieurs portes s'ouvrirent, des personnes, en tenue de nuit, s'approchaient, certaines timidement, d'autres avec précipitation. Chaque fois, Théo leur désignait, en tremblant, la chambre entrouverte où elle avait dormi.

La grande femme en ressortit, soutenue par deux autres plus pâles qu'elle encore.

- C'est affreux. Mais que s'est-il passé ?
- Elle est morte...
- C'est Carole. J'en suis sûre. On n'aurait jamais dû...
- Non. C'est impossible...
- Mais même le juge avait...
- A-t-on appelé la police ?

Plus personne ne prêtait attention à Théo qui restait misérablement assise dans son coin de mur, tremblante près d'une fenêtre de couloir, ne sachant où aller, dans le brouhaha général.

Elle priait mentalement pour que, cette fois, il ne s'agisse pas d'un coup des Écorcheurs.

Pourtant, la coïncidence était forte et simple. Partout où elle se trouvait, il arrivait quelque chose d'horrible à quelqu'un.

Et la plupart du temps, il s'agissait de quelqu'un qui lui avait manifesté une attention particulière, bienveillante.

Simplement, elle ne pouvait pas savoir quand exactement cela allait se produire, sinon elle aurait peut-être pu empêcher le désastre. Non. C'était toujours trop tard.

Mon Dieu, faites que ça ne soit pas ma faute. Mon Dieu, faites que ça ne soit pas le coup d'un Écorcheur.

Cette litanie emplissait son cerveau et elle ne parvenait à formuler aucune autre pensée. Pourtant, elle savait que Dieu n'avait rien à voir avec tout ça, d'ailleurs, elle avait considéré, quand sa mère était morte, qu'Il n'existait peut-être pas et n'avait plus voulu s'encombrer l'esprit de Lui ou de tout ce qui avait trait à Lui.

Néanmoins, sous le choc, elle ne voyait vraiment pas comment formuler autrement son vœu le plus cher. Que tout redevienne comme avant. Qu'elle ne vive plus ce cauchemar étrange. Que le Monde ne soit que ce bon vieux monde qu'elle connaissait et que l'Inspirée appelait, pour sa part, le Monde Nouveau. Qu'il n'y ait pas de passages. Qu'il n'y ait pas d'Écorcheurs, pas de Guerriers, ou de Pèlerins, rien...

Sa pensée allait maintenant vers madame Nahal, qui avait été si gentille avec elle. Allait-il, à elle aussi, lui arriver quelque chose ? Devait-elle l'appeler pour la prévenir du danger ? La prendrait-elle pour une folle si elle le faisait ?

L'arrivée de la police la sortit de sa transe. Il y avait plusieurs personnes, certaines en uniforme, d'autres en civil.

Parmi elles, un vieux monsieur, mal rasé, vêtu d'un pull-over qui avait fait son temps, dirigeait semblait-il les opérations, traité avec déférence par tous les autres. Ils écartèrent tout le monde de la scène du meurtre, puisqu'ils semblaient tous penser que c'en était un et, après avoir discuté à voix basse avec la grande femme qui ne tremblait plus,

D'un geste lent, ils retournèrent tous leur tête vers Théo :

– C'est elle ?

– Oui, répondit la femme.

Le flic, puisqu'il fallait bien admettre que ce vieux dépenaillé en chandail tricoté était un flic, la regarda d'un air sévère et lui jeta, après l'avoir longuement dévisagée :

– Pourquoi t'es tout habillée, toi ?

Sa voix était si chaude et si douce que Théo éclata en sanglots.

Elle fut emmenée dans un local étiqueté Infirmerie et le vieux entreprit de la cuisiner, sans succès, pendant près de deux heures. À la fin, elle tombait de sommeil.

Il n'en tira rien d'autre que le vrai récit de ce qu'elle avait vécu : un cri durant son sommeil, le silence, l'arrivée de la grande femme, la lumière, le lit rouge sang...

– Toi, je sens que tu me caches quelque chose..., répétait l'homme avec douceur.

Théo ne pouvait pas lui dire qu'il visait juste, en effet. Elle lui cachait bien quelque chose, mais si elle commençait à tout lui déballer, jamais il ne la croirait. Des Écorcheurs ? Rôdant autour d'elle ? Provoquant des accidents, des meurtres, juste pour la narguer, elle ? Pour lui faire entrevoir leur puissance ? Pour se faire la main dans le Monde Nouveau qu'ils avaient réussi à pénétrer ? Pour éliminer les personnes qui pourraient lui être d'un quelconque secours ?

D'abord, il lui rirait au nez. Ensuite, soit elle se ferait punir pour s'être moquée de lui, soit il avertirait les pouvoirs concernés, qui la catalogueraient folle à lier et l'enfermeraient. Non. Il valait mieux ne rien dire encore. Tant qu'elle était la seule à les voir. Un jour peut-être...

Elle frissonna en ayant ces pensées. Non. Elle espérait bien que ce jour n'arriverait jamais. Que jamais les habitants de ce monde ne pourraient voir les Écorcheurs comme elle. Car ce serait bel et bien alors la fin du Monde Nouveau.

Le Temps des Écorcheurs.

– T'as froid ?

– Non, j'ai sommeil.

– Emmenez-la, donnez-lui un lit dans une autre chambre. Vous pouvez lui rendre ses affaires après les avoir fouillées. Cette fille ne sait rien et n'a rien à voir avec cette histoire. Qu'elle continue sa route !

– Elle devait partir demain en Angleterre. On maintient ?

– Du moment qu'on a ses coordonnées, pas de problème. Elle va où exactement ?

– Sur l'île de Wight.

Ce fut la grande femme qui fut chargée de la guider.

Au moment où elles tournaient dans l'escalier, un bruissement métallique se fit entendre, glaçant Théo. Elle tourna la tête précipitamment et surprit juste en face d'elle, quelques marches plus bas, un Écorcheur arrogant, triomphant, ricanant, qui la regardait droit dans les yeux avec défi et dont les gants, la poitrine et le trou béant et hérissé de crocs écumants qui lui servait de bouche étaient barbouillés de sang tout frais. Un Rampant.

Théo, sous ce regard perçant qui ne la lâchait pas, hésita à continuer sa montée et vacilla.

– Oh non ! bafouilla-t-elle, sans réel étonnement.

Avant de s'évanouir sur le palier, elle eut juste le temps d'entendre la grande femme lui demander :

– Qu'est-ce que tu as ? Ça ne va pas ?

Chapitre 14 -Brighstone Manor

Le lendemain matin, la grande femme elle-même l'accompagna d'abord à l'hôpital, pour qu'elle puisse dire au revoir à son père. Il la serra longuement dans ses bras.

Elle pouvait sentir son inquiétude et elle fit le maximum pour le rassurer, taisant ce qui la tracassait en permanence – l'invasion des Écorcheurs – l'incendie chez Antoine et ce qui venait de se passer durant la nuit dans le centre où elle avait été hébergée. Madame Nahal était là et Théo lui trouva cette fois encore un air bizarre. Mais peut-être était-elle simplement fatiguée.

Elle n'était pas maquillée et sa peau semblait légèrement duveteuse. Elle était pressée, s'assura que tout était prêt, félicita Théo pour son départ imminent et s'enfuit prestement. Théo se pencha à la fenêtre de la chambre de l'hôpital juste à temps pour voir la silhouette grassouillette traverser la cour d'un pas pressé, en enfilant sur son dos sa fine cape de peau à capuchon, couleur de rouille dorée.

Elle sursauta car l'espace d'un instant, elle avait cru voir un personnage du château de Menaour Kazell à la place de madame Nahal. Elle se secoua. *Je divague de plus en plus*, se dit-elle. C'était sûrement la cape qui avait induit cette association d'idées.

Un dernier baiser à son père puis elle rejoignit son accompagnatrice qui l'emmena à la gare où elle intégra un groupe de jeunes, deux filles et un garçon, encadrés par un éducateur tiré à quatre épingles.

Après la nuit qu'elle avait passée, le voyage se déroula pour elle dans une brume de fatigue où elle alterna somnolence et rares moments de lucidité. Elle ne parvenait à s'intéresser à rien et elle ne demanda même pas aux autres comment ils s'appelaient. Elle se disait que moins elle se lierait avec

eux, moins elle les mettrait en danger au cas où les Écorcheurs la suivraient. Elle les entendait parler et nota machinalement leurs prénoms, pour les oublier aussitôt.

Elle n'arrivait pas vraiment à réaliser, de toute façon, ce qui se passait exactement pour elle. Tout était allé si vite depuis sa rencontre avec madame Nahal. Sans compter les péripéties qui avaient coûté la vie à d'innocentes personnes.

Car Théo restait persuadée que tous ces morts étaient sa faute à elle, que les Écorcheurs, pour une obscure raison, ne pouvant s'en prendre à elle directement, cherchaient à la déstabiliser et à la provoquer en sacrifiant arbitrairement n'importe qui se trouvant à proximité.

Ils enchaînèrent plusieurs trains pour finalement se retrouver dans un ferry à destination de l'île de Wight.

Elle avait quelquefois entendu son père parler d'un concert célèbre qui avait eu lieu sur cette île mais, à part ça, elle ignorait tout de cet endroit.

Le temps était maussade, des nuages bas annonçaient un orage proche. Il y avait sur le bateau plusieurs classes d'écoles primaires anglaises, encadrées par des institutrices qui tentaient en vain de juguler le bruit et l'agitation des enfants.

Le brouhaha aurait dû l'empêcher de se concentrer sur des pensées intimes. Théo pourtant y arrivait très bien et elle observait la mer couleur de lait sale et la terre brumeuse qui se rapprochait. Avec les nuages menaçants, le tableau avait tout d'un premier plan de film d'horreur sur les fantômes.

Des mouettes paresseuses planant bas complétaient la carte postale mélancolique. Elle essaya de suivre le vol de l'une d'elles, mais elle la perdit vite.

Ils sentirent qu'ils étaient arrivés au ralentissement des machines et aux cris plus aigus des institutrices qui exigeaient des enfants d'enfiler leurs

blousons et de se ranger, sans grand succès.

Des maisons blanches de style victorien se dressaient sur des falaises, en face du débarcadère. Un flot de voitures et d'autobus dégorgea du ferry, avec quelques piétons.

Bien qu'habituellement d'un naturel curieux, Théo ne s'intéressa guère aux lieux, préoccupée qu'elle était de découvrir si les Écorcheurs l'avaient suivie sur l'île ou si elle avait réussi à les semer.

Étant donné ce qui s'était passé la veille, elle avait de sérieux doutes sur la possibilité de les écarter, mais elle l'espérait néanmoins de tous ses vœux.

Elle avait pu constater que les Écorcheurs parvenaient à se déplacer en s'accrochant aux façades des maisons, apparaître ou disparaître à volonté. Elle avait vu ces phénomènes de ses propres yeux.

Mais si elle devait en croire Glaive d'Or, ils savaient aussi voler. Pouvaient-ils se téléporter et franchir les eaux, mers ou océans ?

Et si elle croyait qu'ils se matérialisaient grâce à ses pensées, alors c'était encore pire. Elle risquait de les transporter partout avec elle, comme un objet familier dans une valise.

Il y avait aussi la possibilité qu'ils apparaissent spontanément dès lors qu'un individu lui manifestait de la sollicitude, voulait l'aider, la soutenir, ou se montrait simplement gentil avec elle. Si tel était le cas, il lui faudrait veiller à ne se faire aucun ami partout où elle irait désormais.

Un véhicule genre minibus était venu les attendre et l'éducateur français passa le relais, avant de reprendre le ferry dans l'autre sens, ce qui fait que les quatre jeunes furent largués immédiatement avec un jeune encadrant anglais.

Il avait les cheveux noirs très secs, frisés, avec le bout roussi comme s'il avait trop pris le soleil, des yeux verts bordés de cils noirs, un nez fin

légèrement pointu.

Son sourire charmeur faisait fondre ses interlocuteurs, surtout les filles, comme put le constater immédiatement Théo à la réaction des deux Françaises qui l'accompagnaient et qui s'échangeaient des regards entendus en gloussant chaque fois que le jeune homme les regardait.

Un jean blanc et un pull de laine bleu marine sous un blouson coupe-vent lui donnaient l'allure d'un marin et il se présenta avec un air d'excuse :

– My name is Nalyd. Je m'appelle Nalyd. Je suis stagiaire à Brighstone Manor. I'm twenty two. Je suis vingt-deux ans.

Il leur expliqua toutes sortes de choses dans un anglais trop rapide, alternant parfois dans son discours un mot français massacré par un lourd accent.

Quand elle demanda aux autres ce qu'ils avaient compris, elle se rendit compte qu'ils parlaient moins bien l'anglais qu'elle et qu'ils semblaient encore plus perdus, malgré leurs airs de matamores.

Quand Nalyd comprit que personne n'avait rien capté à son *laïus* de bienvenue, il éclata de rire et baragouina la même chose dans son français maladroit qui les fit tous sourire, détendant ainsi l'atmosphère.

Théo eut le sentiment qu'il avait eu l'air satisfait quand elle avait ri, elle aussi. Comme si ses blagues n'avaient eu pour seul but que de la détendre, elle.

Après une heure de route sous une pluie intermittente, ils parvinrent au sommet d'une petite colline qui surplombait le paysage, avec une magnifique vue sur les falaises et la mer.

Un manoir austère, de style victorien comme toutes les maisons de l'île, se dressait tout en haut, semblant les attendre. Quelques lumières commençaient à s'allumer sur la façade, plongeant dans les ténèbres le parc

environnant. Comme Théo avait somnolé tout le long du trajet, elle ne put se faire aucune idée de l'environnement proche du manoir.

– Here we are. Nous y voilà. Brighstone Manor, annonça Nalyd.

C'est en courant qu'ils traversèrent les quelques mètres qui les séparaient de l'entrée, pour éviter d'être trop mouillés.

Ils avaient tous dû sortir leurs bagages respectifs, car comme leur exposa Nalyd, ici, tout le monde faisait tout et mis à part la cuisine, c'étaient les pensionnaires qui s'acquittaient de toutes les tâches ménagères. Cela faisait partie du programme.

De quel programme ? se demanda Théo sans essayer d'approfondir la question, toujours préoccupée par des événements qu'elle estimait bien plus importants que tout ce qui pouvait lui arriver en vrai.

Ils furent invités, après avoir déposé leurs bagages dans l'entrée, à se rendre directement dans le grand réfectoire, où tout le monde dînait déjà dans un silence pesant.

Une table vide les attendait tous les cinq et à peine assis, on leur servit un potage qui avait un goût aigre, quelques club-sandwichs, dont le coin avait moisi, avec un thé noir très fort, qui avait dû infuser au moins trois siècles !

C'était un repas étrange, qui ne présageait rien de bon pour le séjour. Mais Théo était trop fatiguée pour faire la moindre remarque et d'ailleurs les autres aussi.

Elle ne put toutefois s'empêcher de noter que la plupart des jeunes qui occupaient les tables voisines étaient maussades, le nez dans leur assiette, le regard fuyant, l'air fatigué.

Et que, malgré cette ambiance morose, une pointe d'animation transparaissait dans le regard que les filles jetaient sur Nalyd. Il attirait l'attention des filles comme l'éclat d'une lampe attire les papillons de nuit.

Et le contraste en était aussi frappant. Il était lumineux, alors que les filles, ici, paraissaient ternes et éteintes.

Théo le trouvait franchement beau gosse. Elle réagissait comme les autres, ce qui l'agaça.

La jeune fille aspirait à une bonne douche chaude qui l'aurait détendue un peu. Dès le repas terminé, Théo se précipita dans la chambre qu'on lui désigna pour prendre une serviette de bain et une trousse de toilette. Elle fonça à la salle d'eau commune au fond du couloir. Elle déchantait vite, car l'eau qui coulait en un mince filet couleur rouille était glacée.

Elle renonça à cette détente et rangea rapidement ses quelques affaires dans une petite armoire métallique qui faisait face à son lit.

Une heure plus tard, elle s'endormait avec bonheur dans une chambre qu'elle occupait seule, bien qu'il y ait un lit à côté du sien.

Elle fit des cauchemars épouvantables qu'elle oublia au réveil et, dès le breakfast dans le réfectoire, elle fut plongée dans la réalité du séjour linguistique à l'île de Wight. Porridge et thé constituaient l'ordinaire de ce petit déjeuner typiquement anglais.

Cette fois, elle s'était assise à côté d'autres jeunes dont elle ignorait les pays d'origine. Quand elle demanda en riant si la bouffe était toujours comme ça, son voisin lui lança un regard de reproche et continua à manger d'un air amorphe.

Elle se dit qu'au moins elle ne risquait pas de se faire des amis s'ils étaient tous aussi intéressants et que c'était mieux pour eux, même s'ils ne le savaient pas.

À une table dressée en face des autres, il y avait les responsables, le corps administratif et les profs. Un regard distrait sur les visages ne lui apprit rien de plus si ce n'est que le directeur, Szaray, très petit de taille, avait un profil

d'aigle, des yeux froids et calculateurs et de longs cheveux noirs noués en catogan. Quelque chose, dans son expression, lui fit penser à Yarakî.

Elle frissonna et chassa cette idée en le voyant sourire aimablement à son voisin.

Elle ne voulait surtout pas induire ici le retour de Yarakî en ayant des pensées qu'elle soupçonnait d'être porteuses des événements tragiques qui s'étaient succédé les jours derniers. Même si elle trouvait présomptueux de s'imaginer possédant ce pouvoir.

Les cours se déroulaient le matin, de huit heures à midi. Quatre heures non-stop de cours d'anglais donnés par des profs anglais, qui ne parlaient rien d'autre afin de les immerger totalement dans la langue anglaise.

Théo n'appréciait pas trop ce programme draconien, mais elle en avait accepté le principe et c'était la preuve que le centre était sérieux.

Les cours d'anglais la réconcilièrent avec sa décision d'être venue ici, car elle se disait qu'au moins, elle ne perdrait pas son temps. Pourtant, Dieu sait qu'elle n'avait pas trop envie de travailler, comme d'habitude.

Mais d'abord, ce qu'on exigeait d'eux en dehors des cours, ici, était encore pire que les cours eux-mêmes, si bien que tout le monde assistait avec bonheur aux quelques heures d'anglais de la journée, les considérant comme une détente.

Elle se demandait juste si elle survivrait très longtemps au régime nourriture pourrie, mais comme elle n'avait jamais été très intéressée par ce qu'elle mangeait, ce constat ne la tracassait pas trop.

Ce qui l'intriguait plus était le comportement amorphe des autres pensionnaires. De toute façon, elle avait l'habitude de ne pas se faire d'amis et cette froideur ne la dérangerait pas plus que ça.

Les après-midi étaient donc destinés aux activités d'intérêt général et, en fait, elle comprit vite ce que cachait ce vocable poli : les pensionnaires

étaient requis pour jouer le rôle du personnel trop rare, à savoir nettoyer la cour et le jardin, balayer et laver le sol du réfectoire, récurer les salles de bains, épousseter les meubles et divers objets de décoration, bref, faire le ménage, sous la direction d'un intendant féroce, qui surveillait leur travail avec rigueur.

Seule la cuisine leur était interdite, certainement pour satisfaire aux normes européennes d'hygiène ?

Si elle s'était imaginé un endroit comme on en voyait dans les films, centre linguistique pour gosses de riches, style hôtel cinq étoiles, avec équitation, tennis, jeux vidéo, Théo retomba vite sur terre.

Il ne s'agissait pas de ce genre d'établissement. Ici, les loisirs, c'était le nettoyage et, apparemment, tout le monde trouvait ça normal.

Théo fit donc comme les autres. Elle ravala son étonnement et se mit au boulot.

Dans le fond, tout ce qui importait pour elle était de savoir si les Écorcheurs pouvaient se matérialiser ici, s'ils avaient pu la suivre, si elle avait transporté avec ses *bagages* le danger qu'ils représentaient.

Elle savait aussi qu'il ne fallait peut-être pas trop qu'elle y pense, pour ne pas les attirer.

La fatigue occasionnée par les cours du matin et par les travaux de l'après-midi lui permettait finalement d'avoir l'esprit ailleurs, le corps occupé et ainsi de ne pas laisser la voie libre aux Armées de l'Obscur.

Bien sûr, le deuxième soir, dans son lit, ce fut plus dur. Elle se demandait ce qui se passait pour les Guerriers, où ils en étaient de leur côté, ce qu'ils avaient découvert. Et aussi comment elle-même pourrait faire les recherches promises, n'ayant pas accès à Internet.

Le troisième jour fut une journée passionnante, avec randonnée dans l'île par un temps clair et léger, ce qui lui remonta un peu le moral.

Ils visitèrent un endroit dit les cheminées du Diable, à Bonchurch, près de la falaise. C'étaient des trous profonds, creusés dans la roche par la nature et dont on pouvait apercevoir le fond qui semblait formé de galeries souterraines. Les gens ne s'aventuraient pas trop loin, mais ils aimaient cet endroit, à cause des légendes incontournables qu'il faisait naître dans l'imagination des visiteurs.

Théo rentra fourbue et heureuse. Elle s'endormit d'un sommeil sans rêve.

Dès le lendemain, elle fut amenée à épousseter les livres de la vieille bibliothèque du manoir. Elle comprit vite que c'était là que résidait sa chance.

Elle ressentit un choc violent en franchissant la lourde porte de bois massif sculptée à deux battants, dont la poignée lui arrivait à hauteur d'yeux, comme le frémissement secret de l'écho d'une émotion qui lui parvenait de très loin...

C'était un endroit immense, contenant des milliers de volumes anciens, poussiéreux et chargés de mystère et elle se dit qu'elle pourrait peut-être trouver ici de la documentation importante pour ses recherches.

La pièce était vraisemblablement à l'abandon. D'ailleurs il n'y avait pas de bibliothécaire et les casiers à fichiers avaient été relégués près de quelques fauteuils remisés dans un coin, derrière une porte. Certains livres gisaient à terre, dans un état déplorable, ouverts parfois, ou déchirés, ayant dégringolé de leurs étagères sans que personne ne songe à y redire.

L'état de délabrement de cette vieille bibliothèque faisait peine à voir et même si Théo n'avait pas eu un intérêt direct à venir fouiner par ici, elle aurait ressenti le besoin, l'envie de s'occuper de ces vieux livres abandonnés.

Quelques objets d'une époque plus contemporaine, comme des tables ou des étagères en formica, côtoyaient des volumes anciens en lambeaux ou

moisis, des échelles branlantes rongées par les termites.

De hautes fenêtres voilées de toiles d'araignées laissaient pénétrer des faisceaux de lumière obstinés, éblouissants, qui soulignaient la beauté, la majesté, l'atmosphère sacrée du lieu que le temps avait figé en plusieurs tableaux nostalgiques.

Il fallait absolument qu'elle parvienne à se faire nommer responsable du nettoyage de cet endroit.

Elle demanda une entrevue avec le directeur, qu'elle obtint, à son grand étonnement, sur l'heure.

En se dirigeant vers le bureau directorial, dans le long couloir sombre qui y menait, elle perçut en elle le même frisson annonciateur de l'arrivée d'un Écorcheur dans le Jeu.

Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas ressenti ce phénomène.

Fin

de la première saison de TANAGA. 1 - Les Écorcheurs

Découvrez la deuxième saison de TANAGA : 2 - Torfed
en vente sur amazon.fr

www.alice-quinn.com

<https://www.facebook.com/alice.quinn2013>

<https://twitter.com/AliceQuinn2013>

OceanofPDF.com

Appel au lecteur :

J'ai publié ce roman en tant qu'auteur indépendant, malgré les nombreux déboires éditoriaux qu'il avait subis dans sa genèse. Il n'avait pas dit son dernier mot !

Ce désir de rencontrer son lectorat est pour lui une seconde naissance.

C'est pourquoi je fais appel à votre aide généreuse afin de me signaler directement sur cette adresse : alice.quinn2013@yahoo.fr,
toute coquille qui aurait pu échapper à ma vigilance et à mes longues nuits de veilles passées à le corriger.

Ainsi grâce à vous, je pourrai encore l'améliorer.

Mais vous pouvez aussi utiliser cette adresse pour me dire que vous avez passé un bon moment à le lire. Ça fait tellement plaisir.

Merci de tout cœur.

Merci aussi, s'il vous prend envie et temps de laisser un gentil commentaire sur la page de vente du roman sur Amazon.fr : [Cliquer ici](#).

OceanofPDF.com

Et encore:

Illustration de la couverture réalisée par Alexandte Tuis.

<http://a.tuis.free.fr/>

Couverture ré-agencée par Kouverture

<http://www.kouvertures.com/>

Découvrez plus de romans et l'actualité d'Alice Quinn sur son blog :

www.alice-quinn.com,

Découvrez sa série de comédie policière : Au pays de Rosie Maldonne :

[Un palace en enfer](#)

[Rosie se fait la belle](#)

Bientôt :

L'ombre du zèbre

à venir :

Le karma des archives

Découvrez ce roman-musette d'Alice Quinn

[Le garçon qui rêvait de voler en Cadillac](#)

OceanofPDF.com